

1^{re} Année — N° II

15 Mars 1905

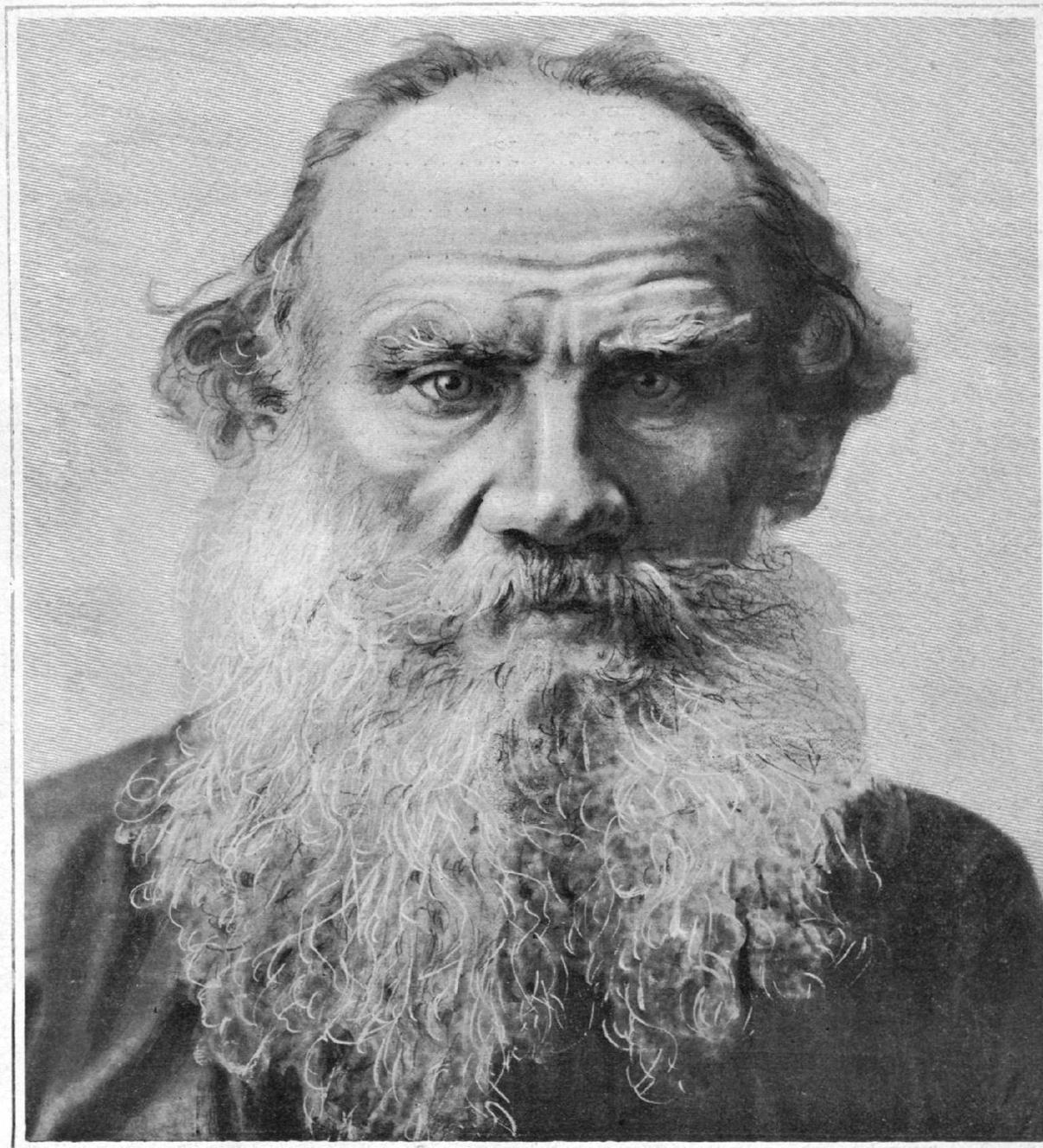
Je sais tout

PUBLICATIONS PIERRE LAFITTE

9, Avenue de l'Opéra

Rédaction de *Je sais tout* 254.88

Rene Vincent



LÉON TOLSTOI

Le comte Léon Tolstoï est une des plus hautes figures de l'histoire contemporaine et son influence plane sur le peuple russe dans le vaste mouvement social qui l'agite à l'heure actuelle

SOMMAIRE

Numéro II : 15 Mars 1905

	Pages
<i>Frontispice</i> : Léon Tolstoï	129
LE PÉRIL JAUNE , par XXX...	131
<i>Grands Faits</i> : Février 1905	140
<i>Hors texte</i> : <i>Vue de Venise</i> , par Ziem.	
SAUVEZ VENISE , par Jean Lorrain	143
<i>Lettres et Arts</i> : Février 1905	151
Homonymie, par Caran d'Ache	154
MES MÉMOIRES , par Sarah Bernhardt (<i>suite</i>).	155
<i>Hors texte</i> : <i>Sarah Bernhardt</i> , par Chartran.	
UNE PÊCHE AU TIGRE , par Jean Ajalbert	165
<i>A travers le Globe</i> : Février 1905	172
LES HOMMES A PLUSIEURS TÊTES , par Paul Ginisty	175
<i>Théâtre et Musique</i> : Février 1905	184
LES DÉCOUVERTES DE DEMAIN , Illustrations de H. Lanos	187
<i>Science et Nature</i> : Février 1905	197
<i>A quoi rêvent les Jeunes Filles</i> , par Capiello	200
LE TORRENT D'ÉCUME , nouvelle, par Daniel Lesueur (<i>fin</i>).	201
<i>Un grand Voyageur</i> , par Lucien Métivet	206
UNE PRISE DE VOILE AU CARMEL , par Boyer d'Agen	207
<i>La Vie Sociale</i> : Février 1905	214
CEUX QUI FONT LA MODE ET CELLES QUI LA LANCENT	217
<i>Élégances</i> : Février 1905	226
LES BOTTES SECRÈTES , par J.-Joseph Renaud	229
<i>Tous les Sports</i> : Février 1905	237
<i>Réflexion tardive</i> , par Caran d'Ache	240
<i>Curiosités</i> : Février 1905	241
MOI ET L'AUTRE , par Jules Claretie, de l'Académie Française, (<i>suite</i>)	243

DANS NOS PROCHAINS NUMÉROS

nos articles seront signés :

SARAH BERNHARDT
JULES CLARETIE
CATULLE MENDÈS
CHARTRAN
D^r DOYEN
ABEL HERMANT
PIERRE BAUDIN
VICTORIEN SARDOU
A. ANTOINE
PAUL BOURGET
SÉVERINE



DANS NOS PROCHAINS NUMÉROS

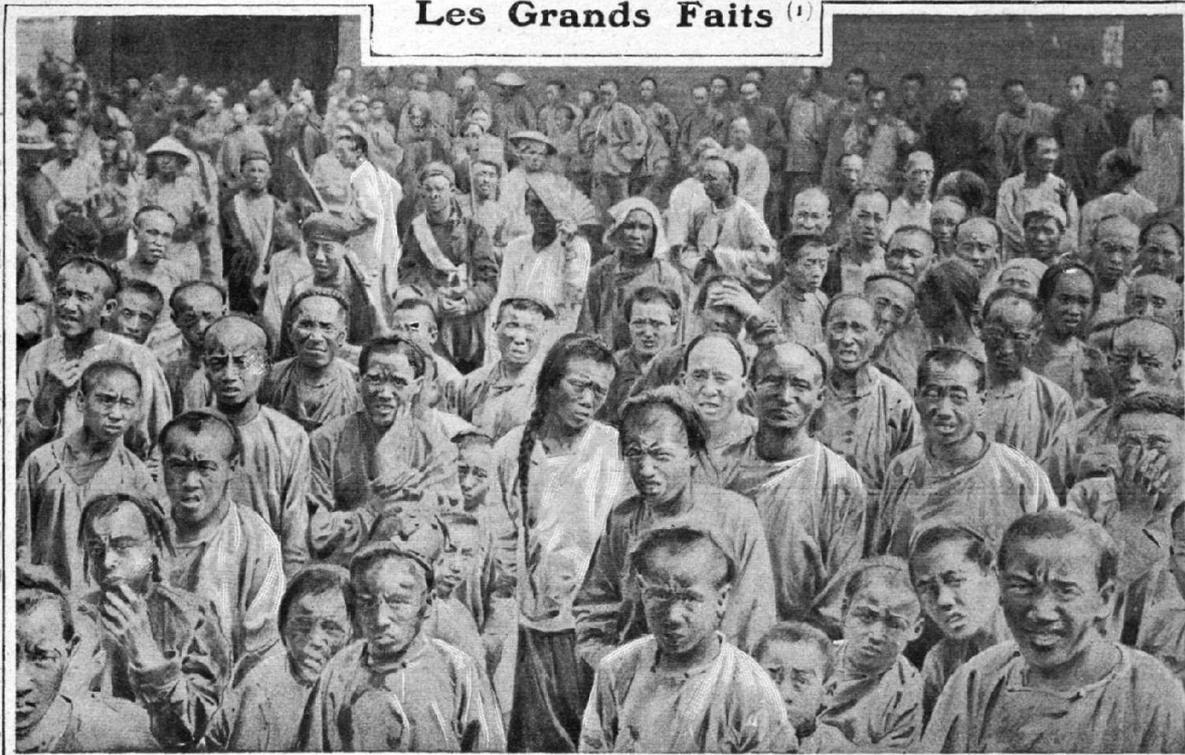
nos articles seront signés :

Colonel MARCHAND
HUGUES LE ROUX
F. VANDEREM
NORDENSKJOLD
Marquis de DION
FRANTZ JOURDAIN
C^{te} RÉCOPÉ.
MAX DE NANSOUTY
P. BERTHELOT
FRANC-NOHAIN
 etc.

Couverture du 3^e numéro de *Je sais tout*
 qui sera mis en vente dans le Monde entier le 15 Avril 1905

LES IDÉES ORIGINALES & NOUVELLES, LES DOCUMENTS
 PHOTOGRAPHIQUES INTÉRESSANTS SONT LARGEMENT
 RETRIBUÉS PAR LA DIRECTION DE "Je sais tout".

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.



UNE FOULE AU CENTRE DE LA CHINE

L'horreur de l'étranger veille, implacable et invincible, dans le cœur des Jaunes. L'impressionnant groupe de physionomies dont nous reproduisons un "instantané" ne donne-t-elle pas le sentiment d'une curiosité baineuse et sinistre, prête à se changer en férocité déchaînée ?

Le Péril Jaune

Une effrayante masse d'hommes ennemis des blancs. — L'Indo-Chine Française est-elle menacée ? — Découverte sensationnelle d'un plan d'envahissement de l'Europe par la race jaune. — Une jonque mystérieuse. — Le massacre des Européens en Asie et l'envahissement de l'Europe. — Ce cauchemar sera-t-il un jour la réalité ?

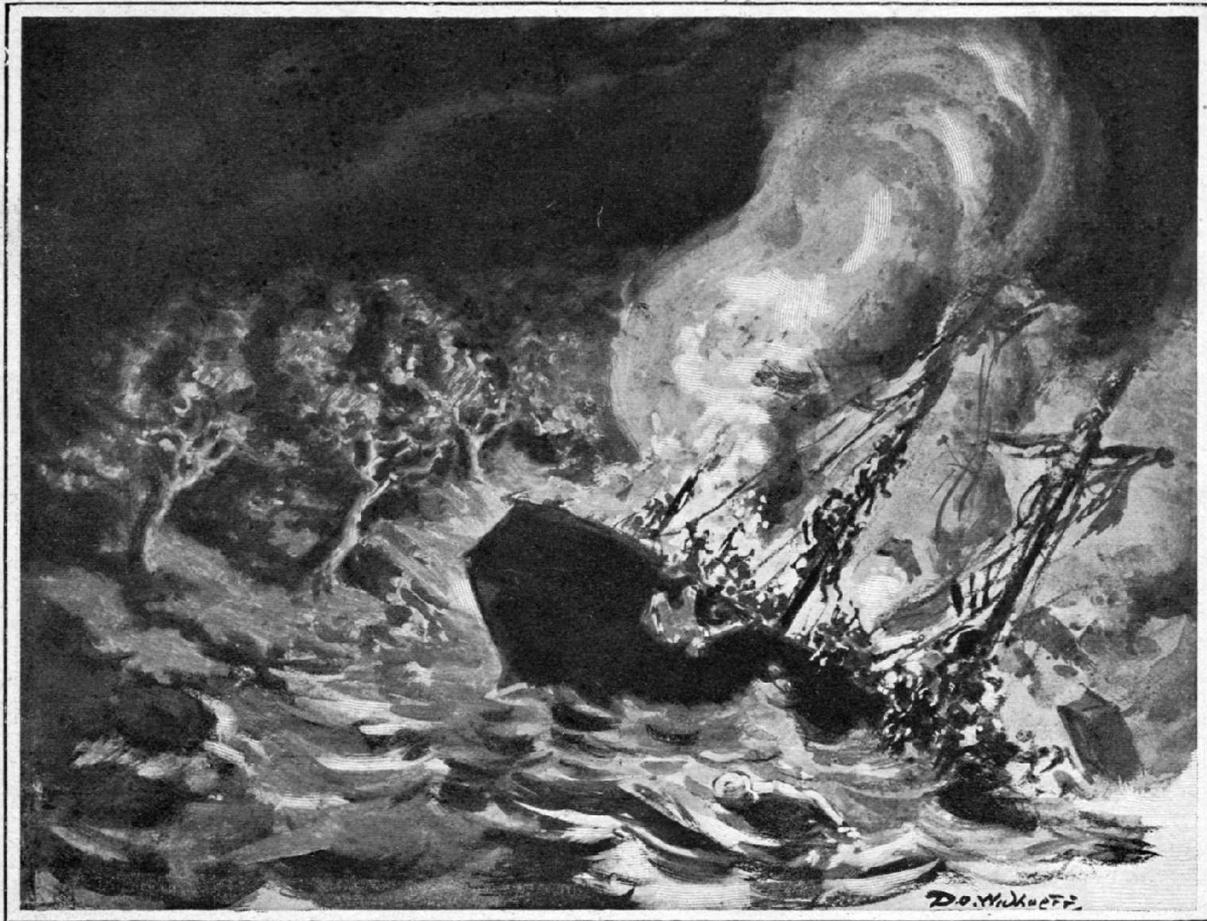


l'heure où les regards de tous se portent, anxieusement pour certains, avec trop d'indifférence pour beaucoup, vers les régions lointaines de l'Extrême-Orient, le « jaune », c'est encore, dans notre intellect d'Européen, le magot poussif et ridicule dont la silhouette disgracieuse se dessine sur les paravents d'importation, ou en figurines de marbre et de bois volées dans les pagodes. C'est aussi l'homme cruel et arriéré, félin et

lâche, esprit borné par nature et par destination, noyé dans l'immensité d'une population innombrable et d'un territoire pour ainsi dire sans bornes : au demeurant, agglomération inoffensive et assez ridicule, qu'il sied de mépriser et dont il est courant de se moquer, hommes-femmes aux cheveux tissés en longues nattes ou en chignons, croupissant dans une ignorance séculaire et profonde...

C'est une immense erreur ! Et combien terrible sera le réveil de ceux-là qui s'endorment béatement au ronron berceur de cette enfantine

(1) Chaque numéro de *Je sais tout* est divisé en neuf grandes rubriques qui embrassent l'ensemble des connaissances humaines et des événements universels.



L'INCENDIE DE LA " JONQUE FANTOME "

Au mois de février de l'année dernière, un navire de guerre français a capturé une jonque chinoise contenant des rapports d'espionnage et des documents de la plus haute gravité. La jonque a essayé d'échapper à la capture par l'incendie.

chanson du « Chinois de Chine » si drôle avec sa longue robe brodée et sa « queue dans le dos ! ».

LES CONVOITISES JAPONAISES. — RÊVES ÉNORMES DE DOMINATION.

Par ce qui se passe actuellement, et sur terre, et sur mer, en Extrême-Orient, on voit que le Japon est une puissance militaire de premier ordre. Aujourd'hui c'est la Russie qui subit le choc et demain ce sera la France, comme le prouve la pièce très longue et très curieuse publiée dernièrement.

Il s'agit du rapport rédigé, au printemps de 1902, par le général baron Kodama, gouverneur de l'île de Formose, et adressé au général Katsura, alors président du conseil des ministres.

Ce document sensationnel, et dont l'authenticité est incontestable, a pour but de rechercher quelle époque sera la plus favorable pour une invasion de nos possessions de l'Indo-Chine. Le baron Kodama établit égale-

ment de la façon la plus minutieuse les plans de mobilisation de l'armée japonaise destinée à conquérir les colonies françaises.

C'est l'île de Formose, cédée par la Chine au Japon en 1895, qui devient la base naturelle de l'offensive du Japon contre l'Indo-Chine française. Quant au lieu de débarquement des troupes du Mikado, les pièces annexées au rapport du général Kodama indiquent la baie de Kouang-Tcheou, port cédé à bail par la Chine à la France, et qui est devenu en réalité une possession française.

L'étude du baron Kodama, qui est des plus détaillées, examine par le menu la durée de la mobilisation, du transport et du débarquement des armées japonaises, ainsi que la durée des mêmes opérations pour les troupes françaises venues de la métropole. L'auteur arrive ainsi aux conclusions suivantes :

Trois armées japonaises fortes, chacune, de 100.000 hommes, seraient débarquées, les deux premières à Kouang-Tcheou, la troisième en trois endroits de la côte chinoise.

Les troupes chinoises se retireraient sans combattre.

Contre ces 300.000 Japonais arrivant successivement, les Français pourraient opposer successivement : le 20^e jour, 95.000 hommes ; le 80^e jour, 34.000 ; le 101^e, 67.000 ; le 150^e, 75.000, en tout 271.000 hommes.

Les Japonais conservent donc constamment la supériorité numérique. Leur victoire, dit le rapport, n'est pas douteuse. Le Tonkin, l'Annam, la Cochinchine tombent en leur pouvoir.

Le baron Kodama estime qu'il est possible que ces événements s'accomplissent en 1908.

L A JONQUE MYSTÉRIEUSE.

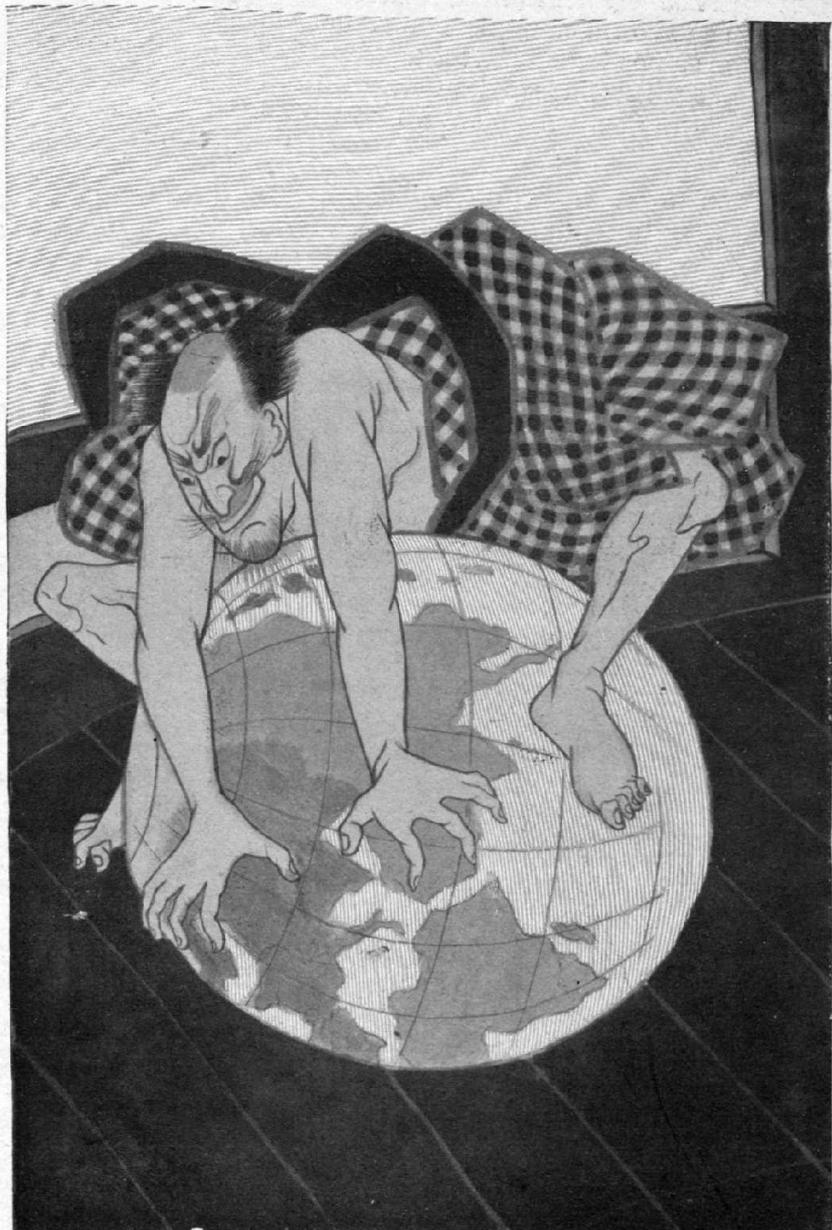
Mais il ne faudrait pas s'imaginer que le Japon, nation essentiellement militaire, est seul à convoiter nos possessions asiatiques. La Chine aussi s'ébranle, la Chine aussi se transforme, et ceux de ses officiers qui ont reçu leur enseignement au Japon songent à se débarrasser des étrangers blancs, et tracent même un plan de conquête de l'Europe. Le document — chinois, cette fois — qui est resté jusqu'à présent inédit et que nous publions plus loin, est une preuve émouvante de ce réveil menaçant de la Chine.

Voici dans quelles circonstances cette pièce a été découverte.

Vers le milieu de février 1904, une canonnière française croisait au large des côtes de Siam, dans la région des îles Poulo-Condore, quand elle aperçut une jonque filant à grande allure et qui lui parut suspecte.

Le navire français se mit à la poursuite de la jonque. Celle-ci se voyant sur le point d'être capturée, se réfugia dans une petite crique de l'île Poulo-Pan-Yang, et fut incendiée par son équipage qui s'embarqua sur un sampan.

Le lieutenant de vaisseau commandant la canonnière et une dizaine de matelots sautèrent dans une baleinière et parvinrent à rattraper le sampan. Les Chinois qui l'occu-



MAITRE DU GLOBE

Estampe japonaise, montrant le Jaune s'appropriant le globe terrestre.

paient ne firent qu'une résistance insignifiante, et prétendirent qu'ils étaient d'inoffensifs pêcheurs que la présence de la canonnière avait fort effrayés.

Mais les matelots avaient fouillé avec soin tous les coins et recoins de la petite embarcation, et ils apportèrent à leur chef, avec un certain nombre d'instruments hydrogra-

phiques, une cassette en acier renfermant des papiers couverts d'hiéroglyphes chinois.

Ces papiers, transportés à Saïgon, furent traduits. Une pièce surtout apparut comme étant particulièrement importante. Nous avons pu en avoir communication et nous la soumettons à nos lecteurs. C'est une véritable révélation sur l'état d'âme des Célestes, qu'on nous représentait comme étant à tout jamais endormis.

L E PLAN INFERNAL. — TRADUCTION RIGOU-
REUSEMENT EXACTE.

Société Divine des Hiep-Hao-Thoug (1). Rapport mensuel du Comité exécutif de la Société, rédigé par la colonne d'Etat-major Tsoun-Ho-Thao, et comprenant les grandes lignes du premier mouvement offensif contre l'Europe et plus particulièrement contre les Français, les Russes et les Espagnols. Soumis et approuvé à sa Divine Lumière, Sa Majesté l'Empereur, lequel a ordonné qu'un exemplaire de cette étude serait remis à chaque officier d'Etat-major, qui le renverrait annoté, s'il y a lieu, dans le mois qui suivra sa réception.

« Le premier acte du vaste mouvement qui a pour but premièrement, de débarrasser l'Asie des barbares qui l'occupent depuis tant de siècles et d'aller enfin à notre tour en Europe reconquérir les trésors qui nous furent ravés et donner à nos soldats une juste récompense à leurs efforts, ce premier acte consiste simultanément dans l'occupation absolue de tous nos ports de la côte depuis Vladivostock jusqu'à Hong-Kong, y compris le golfe d'Annam, et de toute l'Indo-Chine actuellement en la possession des Français.

« La plus grande entente est nécessaire pour réussir et ce premier coup décisif devra être frappé au même instant dans tout l'Empire.

« Le soir du jour indiqué, il ne devra plus y avoir dans tout l'Empire Céleste un seul Européen vivant ou un seul de leurs partisans, les prêtres noirs (missionnaires) et les desservants seront exécutés séance tenante et nous déconseillons l'application de la torture dans aucune circonstance, parce qu'il n'y aura pas de temps à perdre.

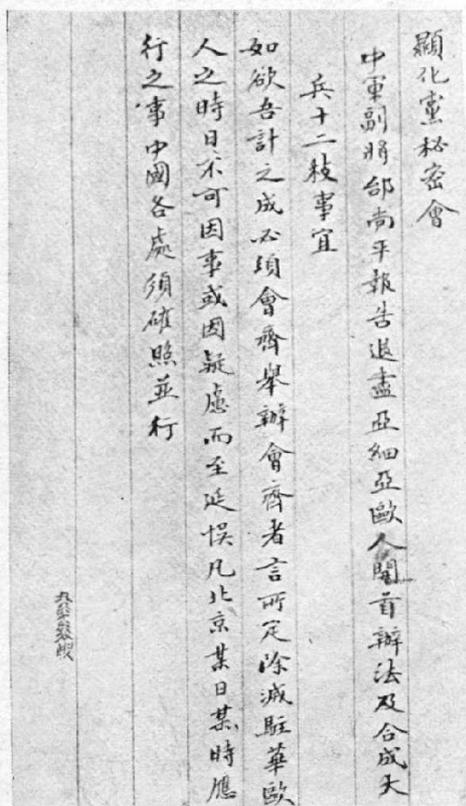
« D'ores et déjà nos dispositions sont prises pour faire sauter en rade des ports, les bateaux de guerre qui y seront ancrés.

« Les Européens des Concessions soit à Chang-Hai, soit à Tien-Tsin, seront mis à mort de préférence par les domestiques membres des différentes sociétés secrètes. Quant

à ceux qui ont des traitres à notre cause à leur service, il y aura lieu, au moment du massacre général, d'avoir recours aux soldats et aux hommes de bonne volonté.

« Les questions de détail seront réglées ultérieurement par une circulaire adressée à chaque préfet provincial. En ce qui concerne l'Indo-Chine, la huitième armée formée des deux corps du Kouang-Toung et du Kouang-Si, actuellement fractionnée dans toute la région située au nord du Tsé-Kiang, devra descendre, le premier corps, en prenant pour objectif le delta d'Haïphong, le deuxième corps, la région montagneuse de Lao-Kay. Il va de soi que nos émissaires et ceux du Japon, répandus dans toute la région, ont pris leurs dispositions pour provoquer, le moment venu, le massacre général de tous les Européens. »

Après avoir tracé ces principes généraux, le colonel chinois qui est l'auteur du rapport, aborde la question de l'envahissement proprement dit de l'Europe et, après avoir préconisé l'abstention de toute opération maritime rendue nécessaire par l'incontestable supériorité des flottes européennes, il trace à premiers traits les bases



UN DOCUMENT SENSATIONNEL

Reproduction photographique du début du plan d'envahissement de l'Europe par les Jaunes, dont nous parlons dans notre article.

(1) La société secrète dite des Hiep-Hao-Thoug est une des plus puissantes associations de l'Empire du Milieu. Constituée en haine de l'Européen et comprenant plusieurs millions de sectaires, elle n'a d'autre but que de combattre et de ruiner l'influence européenne.



UNE CONFÉRENCE DANS UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE CHINOISE

Il y a en Chine d'innombrables sociétés secrètes : la plupart nourrissent d'effroyables sentiments de haine à l'égard des Européens. C'est là que s'élaborent, très souvent sous l'inspiration d'émissaires japonais, les plans les plus insensés d'un envahissement de l'Europe par les Jaunes.

d'une invasion progressive de l'est à l'ouest, établissant les différents points de ravitaillements et les principales bases des opérations futures. Il termine en adjurant les officiers du corps de l'Etat-major chinois de collaborer, avec lui, de toutes leurs forces à la préparation de ces grands événements destinés, dit-il, à rendre à son tour l'Europe tributaire de l'Asie.

UN CAUCHEMAR TERRIFIANT. L'INVASION JAUNE A PARIS.

Sans doute cette conception d'un envahissement de l'Europe nous semblera prématurée. Il ne faut pas oublier, cependant, que les masses chinoises sont des forces sans em-

pin très connu pour ses sentiments xénophobes a exprimé sous une forme saisissante la haine de ses compatriotes pour tout ce qui est Européen.

L'auteur suppose qu'un rêve lui a révélé le glorieux avenir qui attend la race jaune, Chinois unis aux Japonais. Dans une brochure accompagnée d'images destinées à frapper l'esprit des Chinois, et qui a été distribuée à profusion dans certains milieux, il dépeint avec un luxe de détails terrifiants et une virtuosité remarquable, l'envahissement progressif de l'Europe par les armées jaunes.

Il a vu, dans un songe, comme un irrésistible torrent de lave, les hordes innombrables et armées avec les derniers perfectionnements de l'art militaire moderne, rouler impétueusement comme une vague colossale de l'Est à l'Ouest. Déjà Pétersbourg, Moscou, Berlin, Vienne ont disparu.

A son tour, Paris est conquis par les Jaunes triomphants. Paris devient le glorieux butin des hordes de l'Asie.

Notre mandarin, qui connaît la capitale de la France, décrit, avec complaisance, l'entrée des Asiatiques par les Champs-Élysées.

« La fameuse avenue des Champs-Élysées, raconte-t-il, s'étend droite, majestueuse et vide sous le clair soleil de cette matinée de la troisième saison. De toutes parts, des nuages



LE KOUNGHOUSE VAINQUEUR (ESTAMPE JAPONAISE)

Cette estampe symbolique montre le Kounghouse vainqueur du monde écrasant les Français. On voit la tour Eiffel dans le lointain.

ploi. Si le Japon les coordonne, les met en œuvre et les dirige, elles ne réussiront peut-être pas immédiatement à envahir l'Europe, mais elles chasseront certainement de l'Asie les Européens.

Les Chinois haïssent les étrangers, les « diables rouges » qui sont venus chez eux pour établir des voies ferrées et bouleverser les tombes des ancêtres. Les ligueurs populaires xénophobes, c'est-à-dire qui ont la haine de l'étranger, se multiplient dans toute la Chine. Partout on entend ce cri : « Dehors les impurs ! »

Les agents, les espions, les excitateurs japonais entretiennent ce sentiment et, d'un jour à l'autre, nous pouvons craindre de voir se produire un formidable soulèvement des Jaunes contre les Blancs.

Dans une œuvre d'imagination, un manda-

de fumée où se mêlent des tourbillons d'étincelles jaillissant des somptueuses demeures, désertées à cette heure; des pans de murs gisent écroulés, et parmi les décombres, c'est un amas de meubles dorés, de tentures, de tableaux éventrés, toutes les ruines accumulées, fruit du pillage effroyable, auquel se sont livrées les bandes révolutionnaires qui ont dévasté Paris mieux que n'auraient jamais pu le faire nos armées koungouses. Depuis huit jours que nous avançons en terre française, invincibles, vers une capitale dont la prise de possession sera la consécration éclatante de cette campagne, et depuis que les armées l'ont évacuée en hâte, les inévitables bandes de rapaces, à qui toute idée de bien et de mal est inconnue, et qui fouillent comme des corbeaux les champs de bataille, se sont ruées sur la ville glorieuse et jadis si belle. Le Louvre



L'AVENIR SELON LES JAUNES

Le plan des Jaunes, selon l'auteur de cette estampe japonaise, a pleinement réussi. Le Tsar et l'Empereur Guillaume, humiliés et vaincus, sont trainés, prisonniers, le long de l'avenue des Champs-Élysées.

flambe par toutes ses fenêtres, la place de la Concorde est environnée de flammes, la Seine charrie des morceaux de cadavres dans ses flots de boue et de sang.

Nos guerriers Kounghouses n'ont pas perdu leur bonne habitude d'accrocher à la selle de leur monture, pendues par la chevelure, les têtes fraîchement coupées de nos ennemis.

C'est quelquefois une véritable guirlande, sanguinolente et grimaçante, d'un fort curieux effet.

« Maintenant, les mouvements des troupes sont de plus en plus nombreux, toutes les issues sont barrées par la cavalerie échelonnée depuis le Louvre jusqu'à l'entrée de la ville, et l'avenue s'étend plus immense, semble-t-il,

maintenant que le mouvement qui l'animait autrefois a disparu. Soudain, très loin, nous entendons le son aigu des musiques et le

porteurs de gongs — ceux-ci frappés à tour de bras — suivent dans un pittoresque et tumultueux désordre : c'est un vacarme



UN DESSIN DE GUILLAUME II

L'empereur d'Allemagne, que préoccupe beaucoup la question du Péril Jaune, a composé ce tableau qui montre les peuples chrétiens unis sous la croix se préparant au combat contre le Bouddah.

grincement des cymbales; et voici que le fracas du cuivre fait trembler l'atmosphère autour de nous. Les deux empereurs viennent de pénétrer dans Paris : mille bouches à feu rugissent en même temps en un effroyable tonnerre et, là-bas, sous la voûte de l'Arc de Triomphe, apparaissent nos étendards sacrés. Une joie immense nous étreint, fait dilater notre cœur et briller nos yeux. L'instant tant attendu est venu : nous voici dans Paris, nous voici maîtres du monde. Imposante, la masse des armées s'avance, descendant l'avenue triomphale : en tête, la cavalerie d'avant-garde, sous les ordres du prince Kanin et du général Luong-Thao. Un peloton d'indomptables Kounghouses suit en désordre, malgré les efforts des officiers japonais qui essayent de maintenir l'alignement.

« Voici maintenant les troupes des théâtres et les acrobates qui ont diverti les armées pendant les moments d'accalmie : montés sur des échasses, des géants gesticulent et frappent en cadence sur des cymbales. D'innombrables joueurs de flûtes, de samzen, de baniao, des

assourdissant fait du cri strident des trompettes, du sifflement aigu des flûtes et des fifres, du roulement des gongs et des tam-tams, les tout dominé par l'incessant tonnerre des canons hurlant la victoire. Lorsque tout cet amas de gens est passé comme une trombe multicolore et terrible, un grand espace vide s'étend alors entre elle et la masse sombre et grandissante de l'armée.

IMPRESSIONNANT DÉFILÉ. — LE CORTÈGE DES CHEFS DU MONDE ET DES EMPEREURS VAINCUS.

« Et maintenant, c'est une minute solennelle : voici, précédés des deux porte-étendards à cheval tenant l'un le drapeau blanc aurolé du Soleil Levant, l'autre l'Étendard sacré du Dragon, voici, dis-je, à cheval et côte à côte, Sa Divine Lumière l'Empereur, et Sa Majesté le Mikado. Il semble qu'une clarté éblouissante nous aveugle, et nous nous prosternons tous devant notre Gloire qui passe...

« Le Mikado est revêtu de l'uniforme de

général en chef, coiffé du képi à aigrette blanche, ganté de blanc et chaussé de bottes à l'écuylère. Sa Divine Lumière l'Empereur, pour ce jour qui comptera comme un des plus merveilleux de l'histoire du monde, a voulu revêtir le costume de ses ancêtres, dont les corps profanés gisent dans la plaine sacrée de Moukden. C'est la tiare impériale en tête, un riche manteau de cour brodé de perles et de diamants sur les épaules, et vêtu de la robe jaune impériale, qu'il descend en triomphateur cette avenue, jadis aussi le théâtre d'autres cortèges somptueux. Derrière les deux souverains vient la suite empanachée des généraux, au premier rang desquels se trouvent ceux d'entre eux qui se sont illustrés dans la première guerre contre la Russie.

« Et voici, maintenant, le plus impressionnant spectacle qui se puisse concevoir; il est regrettable que des milliers d'Européens ne soient pas massés à droite et à gauche de cette longue avenue pour bien fixer dans leur esprit les détails de cette magnifique cérémonie, pour bien se rendre compte de la ruine finale et définitive du prestige européen et pour comprendre enfin que la balance des destinées humaines est passée à jamais en d'autres mains. Où sont maintenant ces chefs puissants, et dont les noms, jadis, faisaient trembler toute la terre? Que sont devenus ces rois et ces empereurs de l'Europe, arbitres du monde, qui prétendaient fouler un jour le sol sacré de notre Asie et faire de nous leurs esclaves? L'empereur d'Autriche a disparu dans la tourmente: nul ne sait même où repose son cadavre! Le Sultan jeté dans les flots de la Corne d'Or.

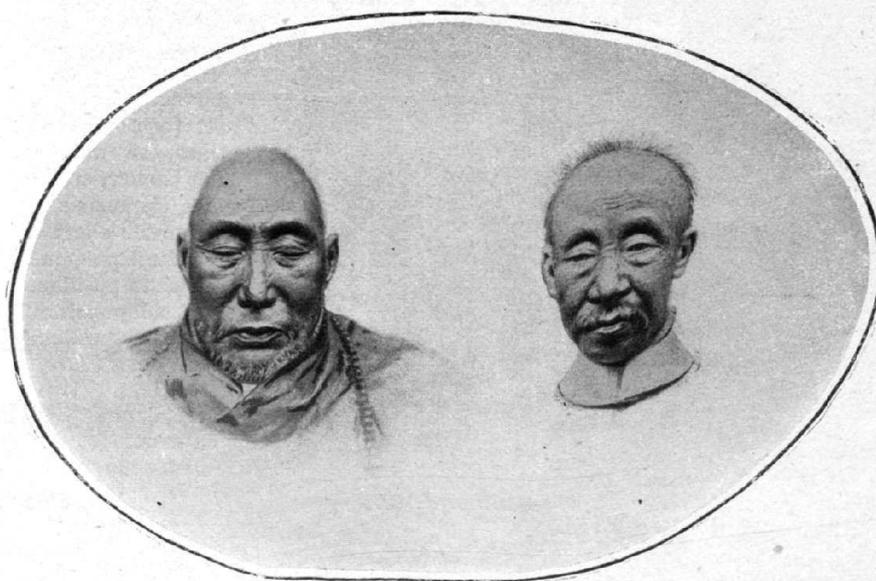
Le roi d'Italie tué dans les combats qui se livrèrent avant l'anéantissement de Rome. Et voici, courbés sous le faix de lourdes chaînes et de la cangue ignominieuse qui pèse sur leurs épaules, marchant à pied et encadrés par des cavaliers Kounghouses, qui hâtent leur marche, parfois, de la pointes de leurs lances, voici, meurtris, hâves, exsangues, l'empereur d'Allemagne et le tsar Nicolas!

« Derrière les deux souverains déçus, les plus célèbres généraux de l'Europe marchent en groupe compact, quelques-uns, couverts de blessures, les vêtements en lambeaux, de lourdes chaînes aux mains et aux pieds et la cangue enserrant le cou. Des coolies tiennent derrière eux de hauts écritaux, qui relatent leurs noms et leurs crimes: c'est l'heure magnifique de l'expiation, et l'immense et merveilleux cortège se déroule dans son imposante splendeur, au son des gongs et des tams-tams... »

Nous arrêtons ici ces citations traduites à peu près littéralement. Les documents que nous livrons aujourd'hui au public, ne sont-ils pas un avertissement significatif de ce qui nous attend demain peut-être?

Les événements qui se déroulent *là-bas*, marquent un pas de plus fait chaque jour dans la voie d'une des plus grandes révolutions des hommes qui se soit jamais vue et qui se puisse concevoir! Il n'y a pas lieu de rire du péril jaune, et lorsque l'empereur Guillaume dénonçait, il y a dix ans, ce péril, avec une clairvoyance rare, dans le fameux tableau symbolique que nous reproduisons ici, c'est lui qui avait raison!

XXX...



LA MORT DU GRAND-DUC SERGE

Les terroristes révolutionnaires ont répondu à la répression sanglante de la manifestation du 22 janvier, par l'assassinat du grand-duc Serge, oncle du Tsar.

Le vendredi 17 février, à trois heures de l'après-midi, le grand-duc quittait son palais à l'intérieur du Kremlin. (On sait que le Kremlin est une sorte de petite ville dans Moscou.) Au moment où sa voiture passait devant le Palais de Justice, elle croisait un traîneau dans lequel se trouvaient deux hommes dont l'un était habillé en ouvrier. Ce dernier lança une bombe sous la voiture du grand-duc. L'explosion fut si violente que toutes les vitres du Palais de Justice et du bâtiment de l'arsenal furent brisées.

De la voiture, il ne restait que des débris. Le grand-duc avait été mis en morceaux, la tête et les membres étaient séparés du tronc.

Un homme, qu'on croit être le meurtrier, a été arrêté.

Le grand-duc Serge était né en 1859, et avait épousé la grande-duchesse Élisabeth, sœur aînée de



Le grand-duc Serge Alexandrovitch, qui vient d'être assassiné à Moscou. Le grand-duc figure à droite de la photographie avec sa femme, au premier plan se trouve la tsarine.

l'Impératrice.

Il était fils d'Alexandre II. Ses trois frères sont : Le grand-duc Vladimir, commandant en chef l'armée russe ; le grand-duc Alexis, qui commande la flotte, et le grand-duc Paul, qui depuis longtemps était exilé de Russie et vivait à Paris. Le Tsar lui a donné

l'autorisation de rentrer, après le drame du Kremlin.

Le grand-duc Serge avait été nommé gouverneur de Moscou en 1891.

Le grand-duc Serge avait la réputation d'exercer une influence absolue sur l'esprit de son neveu, et d'employer cette influence à empêcher toutes les tentatives de réformes, c'est pour cela qu'il aurait été la première victime choisie par les révolutionnaires.

La situation de la Russie est toujours très agitée. A Pétersbourg, où il n'y a pas eu de nouvelles effusions de sang depuis le 22 janvier, la plupart des ouvriers restent en grève et maintiennent leurs revendications. Le Tsar a décidé la nomination d'une commission composée de délégués patronaux et ouvriers, et qui aura pour mission d'étudier les moyens d'améliorer la condition de la classe

travaillante.

On signale des mouvements grévistes sur tous les points de la Pologne : à Varsovie, à Lodz, à Sosnovicz, le sang a coulé.

LA GUERRE RUSSO-JAPONAISE

Une bataille sanglante qui n'a donné aucun résultat a eu lieu sur les bords du Cha-Ho, du 24 au 28 janvier.

La deuxième armée russe commandée par le général Gripenberg et forte d'environ 100.000 hommes, se mit en mouvement, le 24 janvier, en débordant l'aile gauche japonaise. Après une lutte acharnée elle s'empara du village de Sandepou, mais ne put maintenir cette position.

Les Japonais qui s'étaient trouvés dans une position très critique pendant deux jours, reprirent l'offensive le 26 janvier et le 27, ils arrêtaient définitivement la marche en avant des Russes.

Au cours des opérations, la cavalerie russe, commandée par le général Mistchenko, avait tenté de couper les communications japo-



Le palais qu'habitait le grand-duc Serge, gouverneur de Moscou. Les fenêtres brisées.

(1) L'ensemble des "memento" publiés dans chacune de nos rubriques constitue, en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de la bibliothèque. On aura, par la suite, mille occasions de s'y reporter. — Ce n'est pas un journal et c'est mieux qu'un livre.

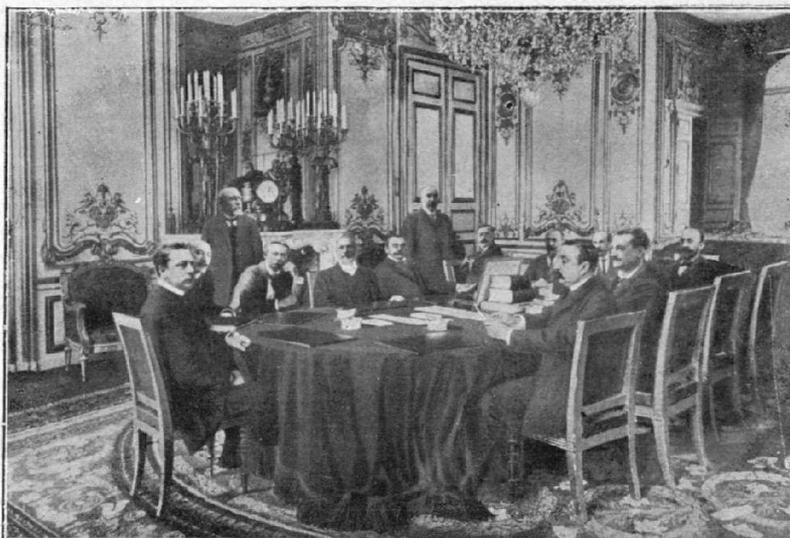
naises d'avec Liao-Yang. L'échec du corps principal lui fit craindre d'être cernée, et il lui fallut battre en retraite. Le général Mistchenko reçut à la jambe une blessure dont il n'est pas encore rétabli.

Il a quitté son commandement.

Le général Grippenberga a accusé le général Kouropatkine de ne l'avoir pas fait soutenir au moment où la victoire paraissait certaine et d'être la cause de sa défaite. Il a quitté l'armée de Mandchourie pour exposer ses griefs au Tsar.

Depuis cette bataille qui porte le nom d'Heikoutai, les adversaires se sont contentés de se bombarder réciproquement sans tenter aucune opération décisive. L'armée du maréchal Oyama a été renforcée par les 50.000 hommes du général Nogi venus de Port-Arthur et par l'artillerie qui avait servi à assiéger la place.

D'autre part, on a eu confirmation officielle de l'assassinat des attachés militaires de Cuverville et Von Gilgenheim.



Le conseil des ministres examinant le projet de loi de séparation des Eglises et de l'Etat.

LES TENUES DES SOLDATS JAPONAIS

Nous donnons une curieuse photographie qui représente l'équipement complet, tenue d'hiver et tenue d'été, d'un soldat japonais.

On voit combien le bagage est léger; il a été réduit au strict minimum.



Tenues japonaises d'hiver et d'été.

LES ÉVÉNEMENTS DE HULL

La Commission internationale d'enquête sur les événements de Hull a entendu, le 14 février, les plaidoiries on plutôt les exposés des commissaires des deux pays.

Ces documents ont été rédigés et lus du côté russe par M. Nekludov, du côté anglais par M. O' Beirne.

Le premier document conclut que l'amiral Rodjestvensky et ses subordonnés étaient en droit d'agir comme ils l'ont fait le 22 octobre 1904 dans la mer du Nord.

Les Anglais demandent, au con-

traire, à la Commission, de décider que les pêcheurs ont essuyé le feu des navires russes sans avoir reçu d'avertissement préalable et sans l'avoir provoqué.

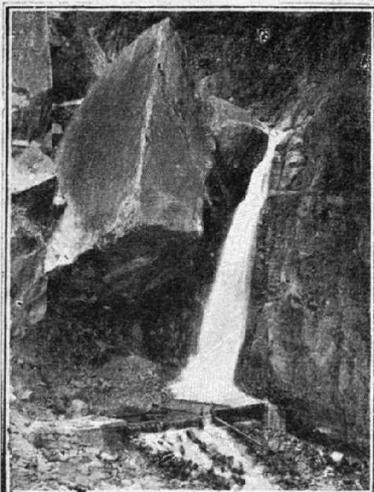
Il est probable que les amiraux



En Mandchourie, les ferriers de l'armée russe.



Soldats japonais en campagne. Soldats japonais retranchant un champ de bataille conquis près du Chao



Les travaux du Simplon, vue prise sur le versant italien.

sont tombés d'accord très rapidement et sans longues discussions, puisque leur rapport a été proclamé le 25 février.

Il a été fait dans un esprit de conciliation, et conclut l'affaire en reconnaissant que, quelles que soient les précautions qu'il ait dû prendre, l'amiral Rodjestvinski a eu tort d'ouvrir le feu, et de continuer sa route sans prévenir les autorités des puissances maritimes voisines, qu'ayant été amené à ouvrir le feu près d'un poste de chantiers, ces bateaux « de nationalité inconnue, avaient besoin de secours. »

A la fin de leur rapport, les amiraux signataires : Spaun, Fournier, Doubassof, Lewis, Beaumont, Ch.-Henry, Davis, ont rendu hommage à la valeur militaire et à l'humanité de l'amiral russe.

LA SÉPARATION

Par son vote du 10 février, la Chambre a marqué très nettement son intention de régler la

question de la séparation des Églises et de l'État.

Comme conséquence d'une interpellation de M. Morlot, elle a, en effet, adopté à 150 voix de majorité, un ordre du jour invitant le gouvernement à faire discuter cette question, immédiatement après le vote du budget et de la loi militaire.

La Commission a, de suite, commencé l'examen du projet. Les derniers articles en ont été adoptés.

AU MAROC

La mission française qui était partie, le 11 janvier, pour Fez, a fait son entrée dans cette ville dans un calme absolu, à dix heures du matin par un temps superbe.

M. Saint-René Taillandier était accompagné du comte de Saint-Aulaire, premier secrétaire de la Légation.

Le commandant Fariou, chef de la mission militaire française, et M. Gaillard, consul de France à Fez, étaient venus au-devant de la mission spéciale.

Un accueil particulièrement brillant a été fait par le sultan et par la population au ministre de France et aux autres membres de l'ambassade.

LE PERCEMENT DU SIMPLON

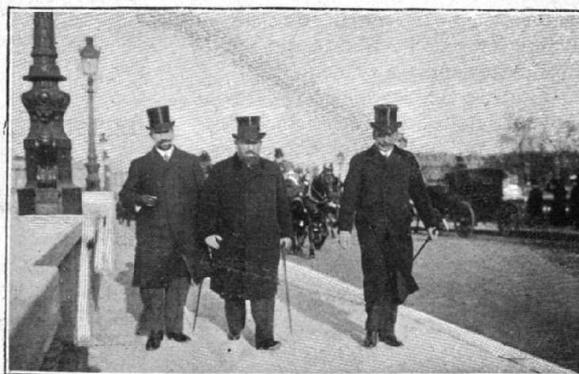
Dans la matinée du 24 février, exactement à 7 h. 20 minutes, le percement du Simplon était un fait accompli.

Le plus grand tunnel du monde a une longueur de 19.729 mètres,

Il débouche sur le versant italien près d'Iselle, petite localité de la Diveria, affluent de la Toce, à 15 kilomètres de Domo-d'Ossola, où la voie du Simplon va se raccorder à la ligne italienne qui descend vers Novare et Milan.

A l'intérieur du tunnel, la voie est en pente légère (7 millimètres par mètre) du milieu vers chaque extrémité, afin d'assurer l'écoulement des eaux. Le tunnel s'étend, du côté Nord, sous le bassin de la Saltine, et, du côté Sud, sous celui de la Cairasca; il passe sous la chaîne du Monte-Leone, à 6 kilomètres du col du Simplon.

Le 25, des ingénieurs et des invités étant entrés dans le tunnel ont dû rebrousser chemin par



L'enquête de Hull : l'amiral baron de Spaun, de la marine austro-hongroise, avec ses deux officiers d'ordonnance, le capitaine de Winterbalder et le lieutenant de vaisseau, baron de Hauser.

suite de la grande chaleur. Un ingénieur, M. Grassi, est mort à l'hôpital où on l'avait transporté.

KOSSUTH ET FRANÇOIS-JOSEPH

L'entrevue de François Kossuth et du vieil empereur marque une heure des plus émouvantes dans le conflit austro-hongrois. Le vieux roi a reçu le fils du grand révolutionnaire, qu'il exila cinquante ans, et qui n'est rentré que mort dans sa patrie...

FIANÇAILES PRINCIÈRES

Le 26 février, on annonçait officiellement les fiançailles de la princesse Marguerite - Victoria - Augusta - Charlotte - Norah de Connaught, fille aînée du duc et de la duchesse de Connaught, avec le prince Oscar - Frédéric - Guillaume-Olaf-Gustave-Adolphe, duc de Scanie, fils aîné du prince héritier de Suède et Norvège, et petit-fils du roi et de la reine de Suède et Norvège.



Au Maroc : Réception de M. Saint-René Taillandier, ministre de France.



UNE PEINTURE HISTORIQUE MENACÉE

L'action lente et sûre des siècles se fait sentir sur cet admirable joyau d'art et d'archéologie qu'est la ville de Venise. Ses murs dont les fondations sont usées par la mer où elles plongent, s'ébranlent, et des lézards apparaissent brutalement dans les incomparables fresques qui revêtent ses palais : le plafond de Tiepolo : " LA TRANSLATION DE LA VIERGE A LORETTE " en offre un saisissant et émouvant exemple.

SAUVEZ VENISE

par Jean Lorrain

L'Art pousse un cri d'alarme. — Venise, une des plus magnifiques cités du monde, est-elle condamnée à disparaître, effritée par la vieillesse? — Les fresques se crevassent, les dalles se disjoignent, les monuments, illustres infirmes, ont besoin d'échafaudages. — Sauvons Venise!

A la voix musicale et lointaine des cloches,
Suivre au ras d'une eau grise et lourde, où fume encor
Immobile incendié, une Venise en or,
Le bateau de Trieste et ses lentes approches!...

La splendeur d'un passé de gloire et d'aventures
Surgit avec la nuit des canaux et du port.
Un horizon de flamme embrase des mâtures,
Des campaniles d'ambre allument un ciel mort :

La lagune où s'effile un vol noir de gondoles,
Agonise, s'éteint : deux ombres, deux coupoles :
La Salute encore claire et San Giorgia Maggior

La ville flotte au loin, immense gemme éclosée
Au ras des flots nacrés d'un soir d'apothéose!
Venise, ô perle blonde, ô fabuleux décor!

Eh bien! le fabuleux décor est menacé. Cette
invraisemblable et chimérique éclosion de clochers,
de campaniles, de dômes et de palais,
qu'est Venise apparue, tel un gigantesque
madrépore, au-dessus de ses lagunes et de ses
canaux, cette floraison de métal et de marbre

jaillie entre le ciel et l'eau, cette vision vertigineuse
et calme de la gloire des siècles prolongée et figée
entre des reflets de nuages et des nuées de soie
nuancée par tous les frissons de la mer, cette Ville
de l'eau, qui est bien plus encore un immense palais
qu'une ville (car ses places dallées de marbre, ses
rues étroites également pavées de surfaces lisses et
planes, à chaque instant coupées de degrés d'escaliers
et d'arches de ponts, font de Venise un hallucinant
et colossal palais de Palladio), cette Venise si belle
que les gondoliers avec la sûreté des métaphores
populaires disent couramment en la vantant aux
étrangers : *Venezia, regina del mare et sorella della luna*,
Venise, reine de la mer et sœur de la lune, cette
courtisane de l'Adriatique, que M. Maurice Barrès
veut voir à l'agonie et que la sensualité italienne
d'un d'Annunzio compare à l'intérieur flambant et
gémé d'une grenade trop mûre, éclatant de partout
d'un sang généreux, cette Venise que

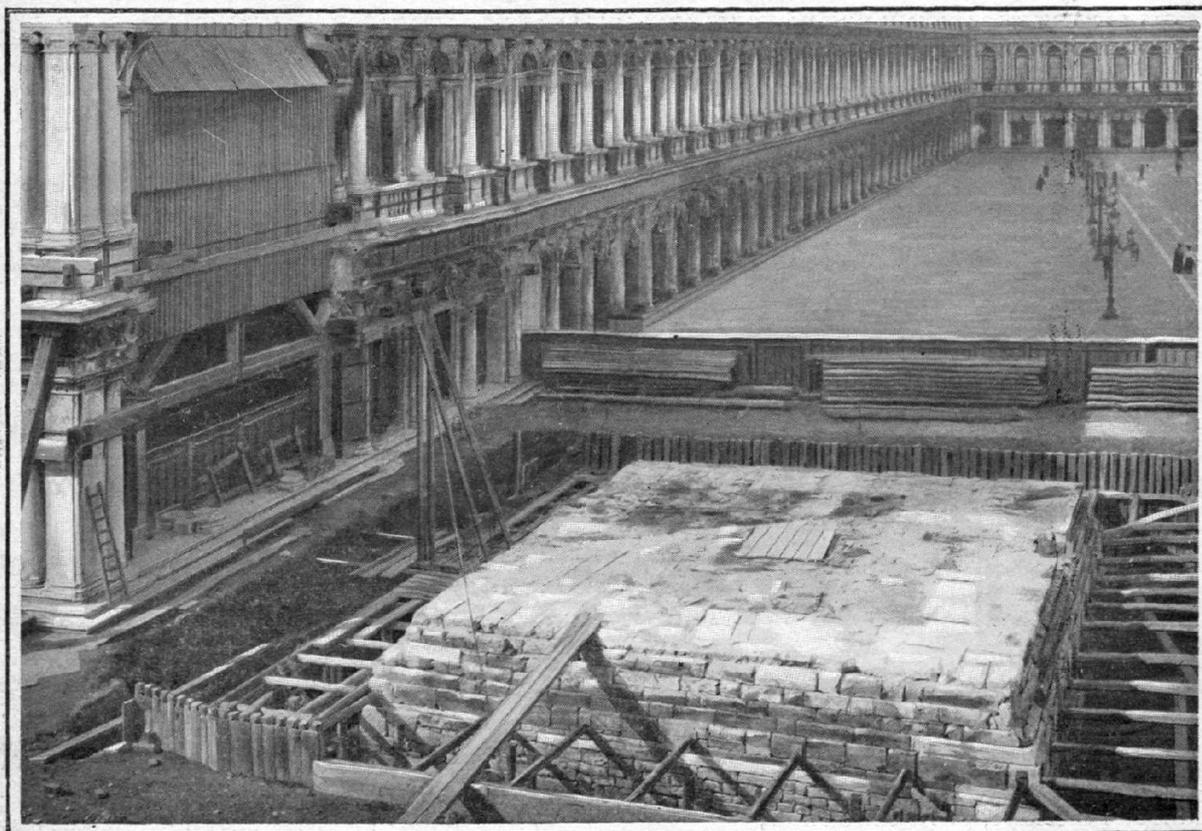
(1) Chaque numéro de *Je sais tout* est divisé en dix grandes rubriques qui embrassent l'ensemble des connaissances humaines et des événements universels.

Tiepolo a peint sous les traits d'une Dogaresse accueillant, nonchalamment couchée, l'offrande des poissons et des coquillages d'un Neptune asservi, toute cette beauté, tous ces souvenirs, toutes cette merveille de la légende et de l'histoire, toute cette nostalgie d'un passé gardé presque intact jusqu'à nous, cet incomparable trésor des siècles et cette chose unique au monde, une ville qui depuis cinq cents ans n'a pas bougé (les vieux lions de Saint-Marc,

Venise s'enfoncera d'elle-même dans la vase séculaire de ses canaux. Il y a déjà des siècles que son sol s'affaisse.

VENISE VA-T-ELLE S'ENGLOUTIR COMME LA LÉGENDAIRE VILLE D'YS ?

D'heure en heure le dallage de ses palais se rapproche insensiblement du fond de la lagune, des piliers se tassent, des chapiteaux du palais des Doges ne sont déjà plus de



L'ENDROIT OU EST TOMBÉ LE CAMPANILE

Cette reproduction photographique donne une vue de l'endroit où s'élevait le "Campanile" qui, rongé par la base, s'est écroulé de toute sa hauteur en 1902.

peints sur bois du palais ducal, nous montrent la riva des shiavoni, le palais des Doges et la Piazzetta, tels qu'ils sont encore aujourd'hui, et ces peintures datent de 1100), eh bien, tout cela, si l'on n'y met bon ordre, va disparaître !

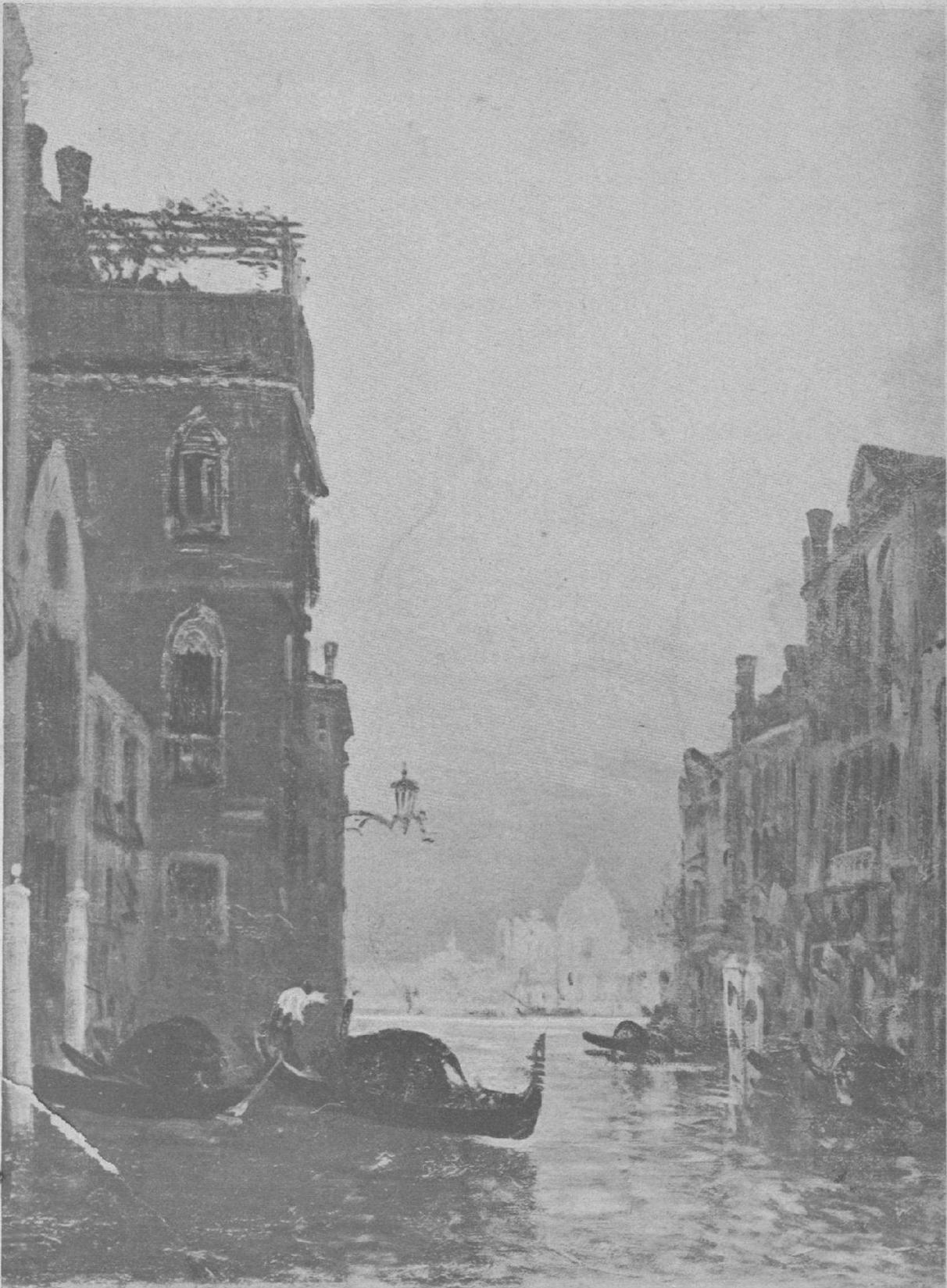
Venise est vraiment menacée, et si les architectes et les ingénieurs appelés au secours de la Cité des Doges ne trouvent pas le moyen de raffermir son sol mouvant et de consolider ses pilotis, si la science invoquée n'accourt pas en aide à l'art qui titube, la Reine de l'Adriatique aura le sort de la ville d'Ys, mais il n'y aura pas besoin de renverser la digue de Malamoco pour submerger la République.

niveau, les admirables mosaïques qui font un tapis de marbre à la basilique de Saint-Marc, se soulèvent et se creusent par places comme un tapis.

Sur le Grand Canal, cette allée unique au monde, bordée de gloires et de palais, des vieilles demeures penchent et surplombent l'alignement. Déjà la Municipalité les a condamnées. Leur chute imminente entraînerait fatalement celle des palais voisins, la moindre conservation est dangereuse à Venise, sur ce sol pourri et miné.

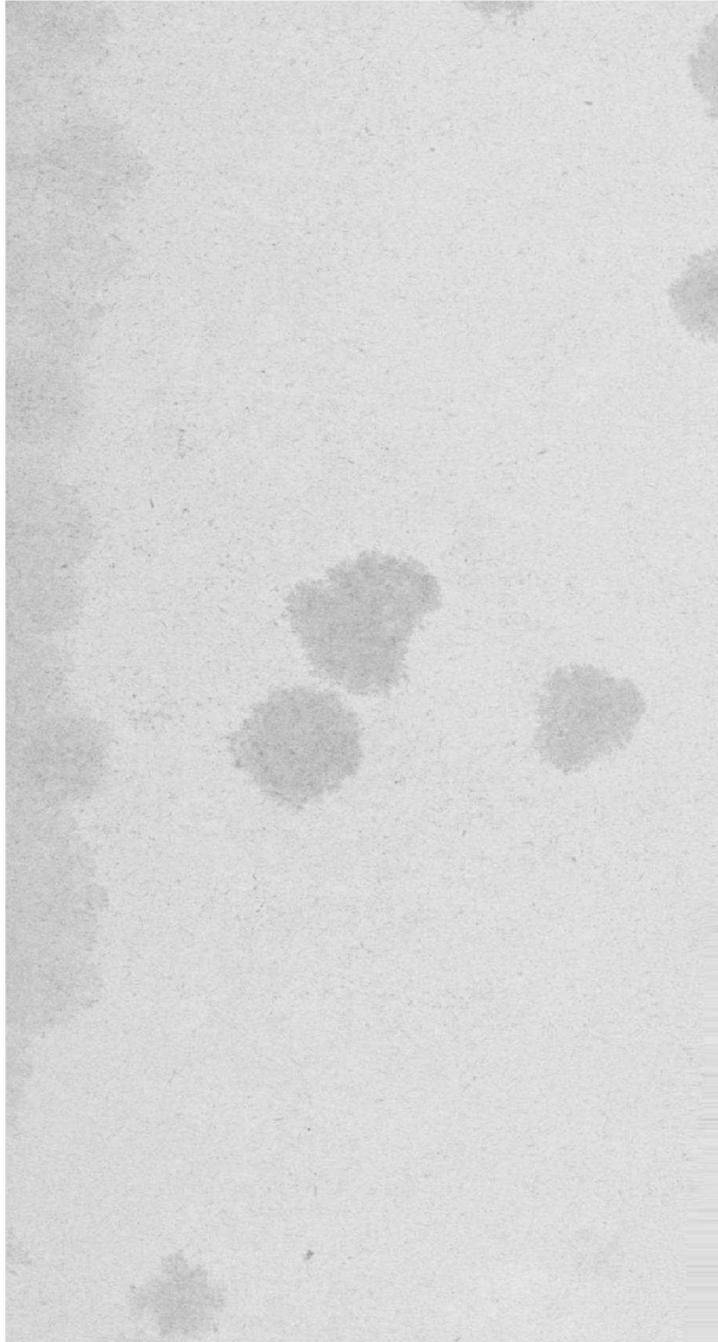
Des réparations commencées il y a cinq ans viennent de sauver la *Casa d'oro*; on se décide enfin à s'occuper du palais Labia abandonné à une fabrique d'étoffes et dont

Je sais tout



VUE DE VENISE

Tableau de ZIEM





LE CHEF-D'ŒUVRE DE TIEPOLO MENACÉ DE RUINE

L'admirable "Festin de Cléopâtre", chef-d'œuvre de Tiepolo, qui se trouve sur les murailles du Palais Labia, est fendu par une énorme crevasse et se désagrège complètement.

la salle des fêtes contient peut-être les plus beaux Tiepolo du monde; le palais Dario, un des bijoux d'architecture du Grand Canal, va être démoli, démolie l'Abbatia, la curieuse petite abbaye au cloître poétique dont la silhouette ruinée prépare si bien la splendeur

blanche de la Salute. Heureusement le palais Dario appartient-il à une fervente de Venise, à la comtesse de la Baume Pluvinel, qui a fait numérotter pierre par pierre les motifs de sculpture et d'architecture de la façade, les rosaces de marbre incrustées entre chaque fenêtre, les

arabesques des frontons, et le palais sera reconstruit tel quel, et la vieille façade réappliquée sur la maçonnerie neuve. Ce jeu de patience coûtera la bagatelle de deux cent mille francs, mais tous les palais menacés n'appar-

Pallas, la Paix, l'Apollon et le Mercure de Sansovino et les plus beaux bas-reliefs qu'ait peut-être laissés le Benvenuto Cellini vénitien, et avec la Logetta l'angle de la Bibliothèque, dix mètres de portiques, de fenêtres sculptées et de balustrades, déshonorant ainsi toute la Piazzetta et tout un coin de la Piazza.

Ce Campanile! il eût pu faire pis en tombant. Supposez que sa masse eût été s'abattre sur Saint-Marc ou même sur le palais des Doges, en face. La façade de Saint-Marc entamée eût été irréparable. Quant au palais des Doges, il est si malade qu'il se serait in-



CIMETIÈRE DE PIERRES

Un cimetière de pierres et d'œuvres d'art, tel est l'aspect de certains coins de Venise.

tiennent pas à des comtesses de la Baume Pluvinel, j'ai déjà trouvé bien des vides sur le *Canale Grande* cet été à mon retour à Venise que je n'avais pas vue depuis quatre ans.

J'y ai d'ailleurs déjà constaté bien des absences. Disparu le Campanile dont l'effondrement donnait l'alarme en 1902... Rongé par la base, il s'écroulait de toute sa hauteur dans un gigantesque nuage de poussière et un effroyable fracas.

L'ÉCROULEMENT DU CAMPANILE ET LES PREMIÈRES RUINES DE VENISE.

Il sonnait ainsi le glas de la ville menacée et, dénonçant le danger aux Vénitiens, demeurait même en mourant le Campanile, le Campanile, sentinelle de pierre et de brique de la République aux guetteurs toujours attentifs, les yeux fixés sur la lagune et sur la mer, le Campanile dont les cloches émues se tenaient toujours prêtes à signaler le Turc sur les flots et le Milanais sur la plaine... mais en tombant il détruisait la merveilleuse Logetta, le plus curieux bijou peut-être de bronze et de marbre de l'art vénitien; la Logetta, c'est-à-dire la



CE QUI RESTE D'UNE MERVEILLE ARCHITECTURALE

Les adorateurs de Venise sont-ils condamnés à voir la ville entière présenter le tragique spectacle d'une ville morte?

faiblement écroulé. Il y a de tels affaissements dans ses fondations que les architectes prétendent que la chute du Campanile l'a sauvé. Il fallait que l'un ou l'autre mourût, le Campanile ou le Palais ducal!

Aujourd'hui des échafaudages et des palissades marquent l'emplacement du Campanile et de la Logetta; Venise panse ses plaies, mais le Campanile pourra-t-il jamais rejaillir du sol? la Logetta oui, cela sûrement, car des moulages et des photographies exactes permettront de reconstituer les chefs-d'œuvre anéantis, mais le Campanile! Le sol friable et usé pourra-t-il soutenir de nouvelles fondations, les Vénitiens n'osent avouer la vérité dans la crainte d'effarer les étrangers, les étrangers qui sont maintenant la seule raison de vivre de Venise, et j'ai bien peur de ne plus jamais revoir la longue

Sauvez Venise!



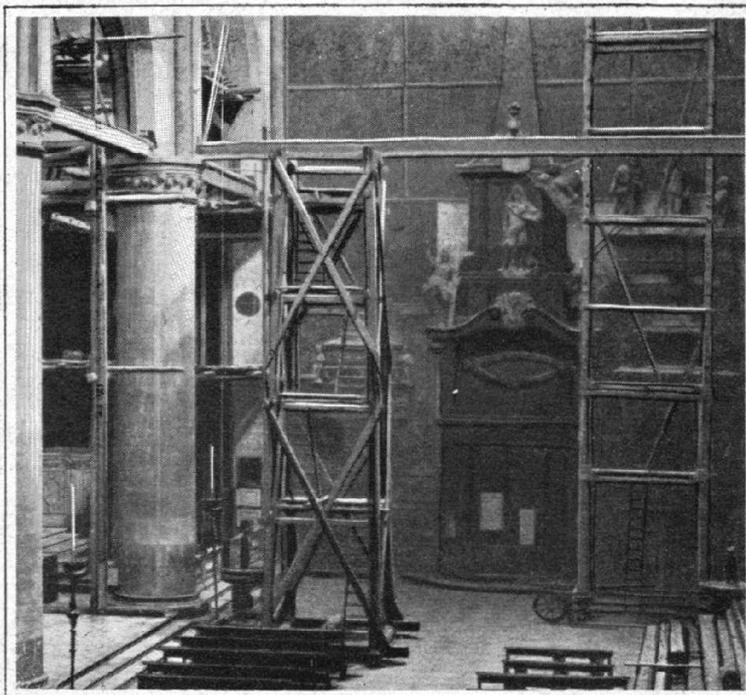
VUE DE VENISE, PAR RICO

La "ville de l'eau" a tenté bien des artistes; elle a inspiré au peintre Rico de remarquables œuvres, et particulièrement celle que nous reproduisons ici, d'une harmonie éclatante et d'une vivante réalité.

et svelte silhouette du Campanile au-dessus des cinq dômes de marbre et de la double ascension d'anges en prière de Saint-Marc.

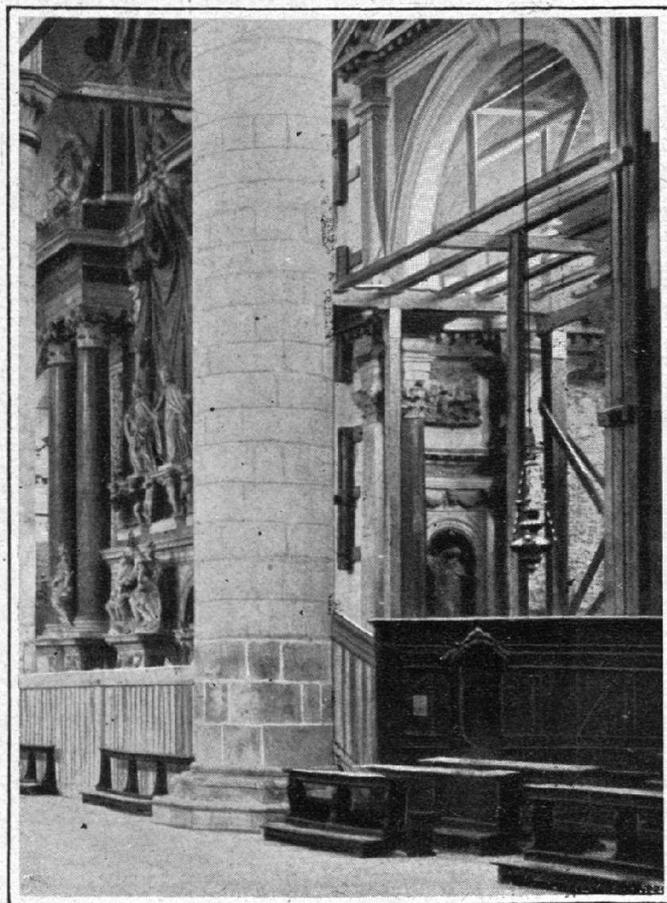
Saint-Marc. On ne raconte ni Saint-Marc, ni San Giorgio Maggiore, où le lion d'or ailé de la Piazzetta faisant pendant au Saint Théodoro debout sur sa colonne de granit ! On n'évoque pas plus le palais des Doges et la colonnade unique aux chapiteaux ombrés par les siècles des admirables Procuraties.

Venise et la place Saint-Marc, c'est le complet épanouissement de l'aristocratie et de l'âme artiste d'un peuple, bercé pendant des siècles dans de la gloire et de la magnificence, et cela au milieu du plus imprévu et du plus splendide décor, parmi le ciel et l'eau, entre des reflets de nuages, de lagune et de mer.



L'ÉGLISE DE SAN GIOVANNI

Une palissade dérobe le mausolée de Canova, partout des planches et des échafaudages.



A L'ÉGLISE DES FRARI

Là aussi on ne voit que poutres et échafaudages, les tableaux ont été retirés.

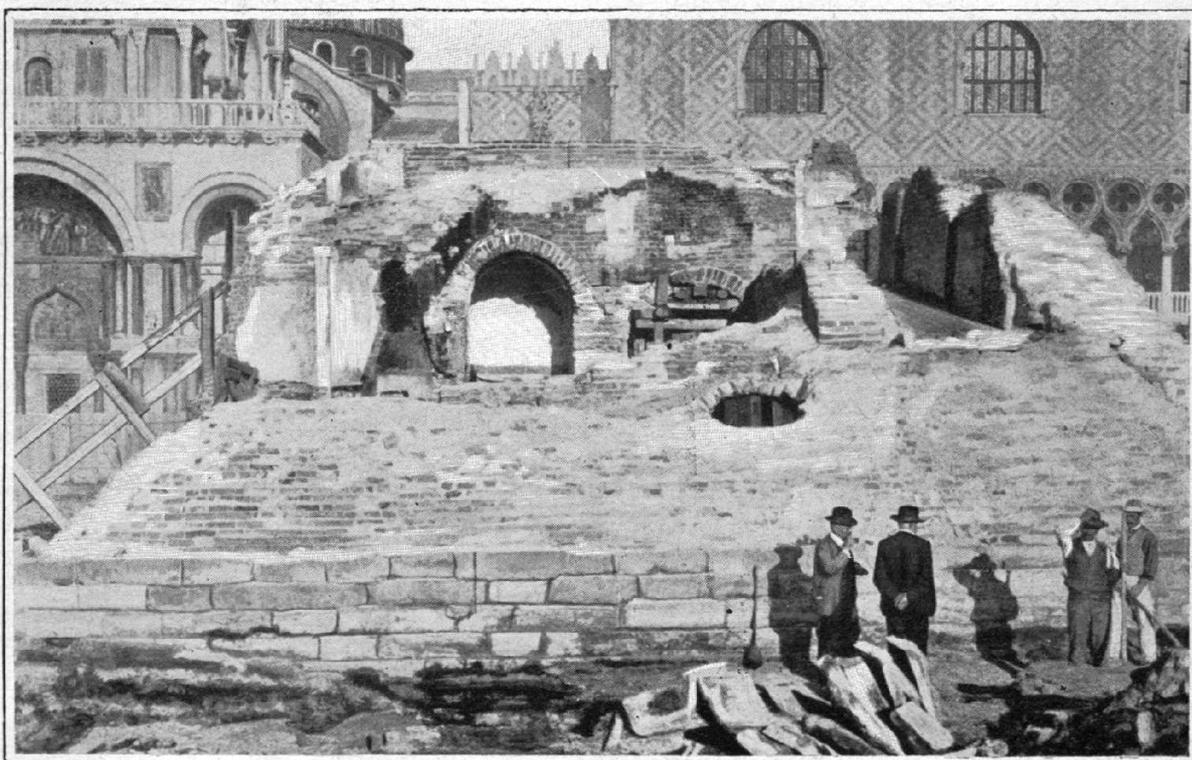
Eh bien, tout cela est frappé de mort, tout cela va disparaître. Il y a des échafaudages dans Saint-Marc, on essaie, on tente d'en consolider les voûtes sans trop entamer l'or sourdement éclatant des mosaïques, et dans ces chapelles latérales toutes de pénombre et de clair obscur, de loggias, d'escaliers, de rampes, de portiques et de balustrades, où des lampadaires bossués de gemmes brûlent, reflétés dans des murailles d'onyx et de porphyre si anciens et si usés sous les doigts des fidèles, qu'ils en sont devenus gras et tièdes au toucher comme de la cire avec, dans leur dureté amollie, un parfum invétéré d'encens... Dans cette atmosphère unique au monde de ferveur et de recueillement imprégnée de la foi odorante des siècles, il y a aujourd'hui des charpentes, des apprentis et des échelles.

Que dirai-je du palais des Doges ?

Si Saint-Marc est la religion et la foi de Venise, le palais des Doges en est l'histoire, c'en est l'art aussi. Le Palais des Doges ! Je fais grâce de toute l'architecture de Venise inscrite dans ses marbres et ses revêtements de briques roses depuis Giovanni Buon et toute la famille des Buon, Pantaleone et Bartholomeo Buon le vieux jusqu'à Antonio

Rizzo et Lombardo, le grand architecte vénitien, mais le Palais des Doges, ce sont toutes les gloires de la République, ses batailles et ses victoires sur le Turc, le Véronais et le Pisan, ses luttes séculaires contre Gênes... Lépante et don Juan d'Autriche, Cattaro et Zara, la prise de Constantinople, Frédéric Barberousse agenouillé aux portes de Saint-Marc, les ambassadeurs du Pape au Sénat, et les couronnements et les intrigues, Catarina Cornaro et les compéti-

et consolide les murs, d'immenses toiles ont été déplacées qui se dressent maintenant à même les parquets comme au centre d'un atelier, des fresques oubliées, ont surgi derrière les Bassano et les Titien déplacés, fresques qui ne pourront être sauvées puisque les maçons sont déjà après, et le spectacle de toutes ces gloires et de tous ces fastes tombés aux mains des plâtriers est une chose si triste qu'à mon dernier voyage, je n'ai même pas



LES RAVAGES D'UN INVINCIBLE ENNEMI

Ces crevasses, ces trous beaux semblent témoigner d'un passage d'ennemis saccageant tout devant eux. Ici le seul ennemi est le temps.

tions autour du royaume de Chypre, Henri III à Venise, la Sicile en échec, chantés et peints aux plafonds et aux murs de plus de dix-huit salles par le Bassano, les Palma, le Titien, le Tintoret et les Véronèse, tandis qu'au centre de la salle du Conseil des Dix flambloie et s'épanouit l'immortelle *Venise triomphante* de Paolo Caliari !... le Palais des Doges enfin, c'est aussi du drame et de la littérature, c'est Marino Faliero sur l'escalier des Géants, c'est la *Venise sauvée* d'Otway et, avant Casimir Delavigne, c'est Othello, le marchand de Venise et les plus beaux drames de Shakespeare.

L E PALAIS DES DOGES, GLOIRE SÉCULAIRE
DESHONORÉ PAR LES ÉCHAFAUDAGES.

Eh bien, le Palais des Doges s'affaisse. Il y a des échafaudages dans ses salles, on en répare

voulu entrer au Palais des Doges, le cœur en deuil par les récits qui m'en étaient faits.

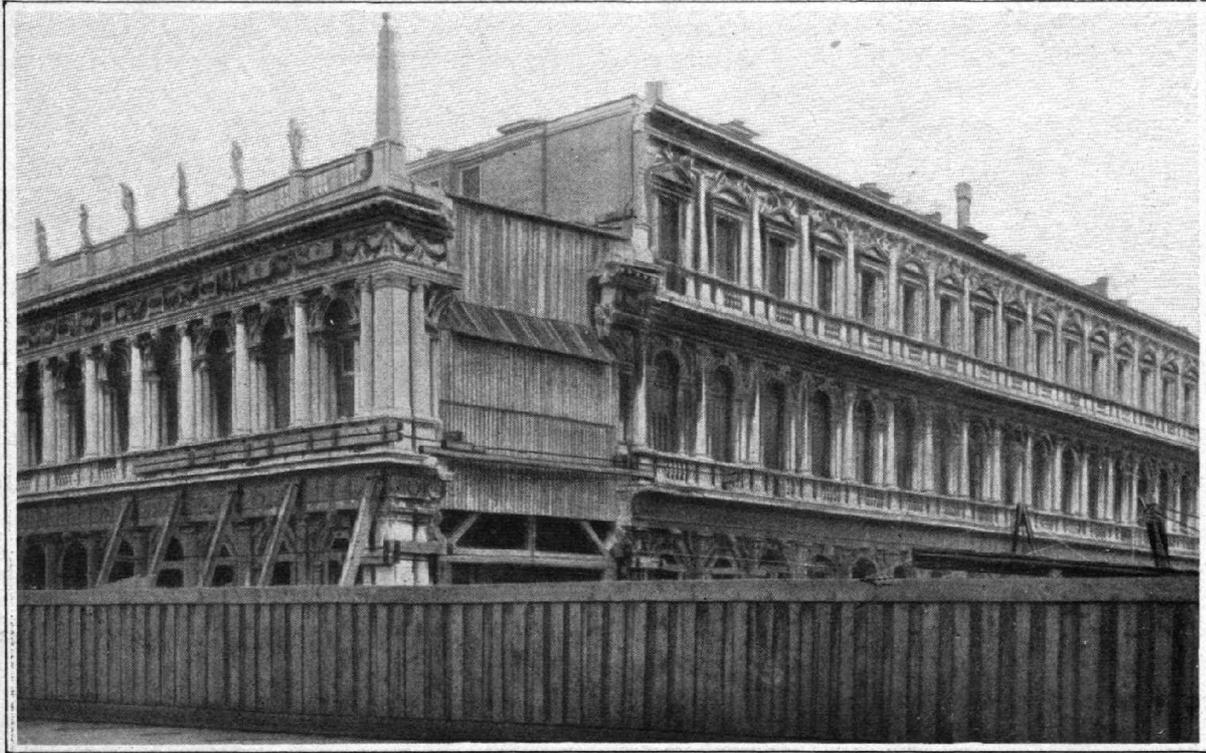
D'ailleurs les ouvriers sont partout, des échafaudages déshonorent maintenant les Procuraties, les vieilles Procuraties du Lombardo, de Barthelomeo Buone et de Bergamasco. Des piliers de bois en étayent les arcades devant *Quadri*, toute la place Saint-Marc est masquée d'échafaudages.

Les Procuraties, toute la partie qui donne sur le petit canal et la petite rue derrière, menace ruine, et de lourds madriers posés en travers de la rue les soutiennent. Il y a des échafaudages à *San Giovanni e Paolo*, il y en a aux *Frari*, les deux plus grandes et les plus belles églises de Venise après Saint-Marc, les églises des tombeaux.

San Giovanni e Paolo est le lieu de sépul-

ture des Doges, les *Frari*, une espèce de Panthéon des grands généraux et des grands amiraux de la République. Les Bragadin, les Mocenigo, les Zéno, les Morosini, les Loredan, les Vandramin, les Veniere, les Valier, les Corner. Tout le livre d'or de la noblesse

splendeur. Le même spectacle lamentable vous attend aux *Frari*, on y a déménagé les généraux et les amiraux comme à *San Giovanni* on a déménagé les Doges. Une palissade de planches dérobe le mausolée de Canova, une palissade déshonore le chœur et ses stalles



LA BIBLIOTHÈQUE ABÎMÉE PAR LA CHUTE DU CAMPANILE

Le Campanile s'est effondré en 1902, détruisant dans sa chute l'angle de la Bibliothèque que l'on voit sur cette photographie, ainsi que plusieurs statues précieuses.

vénitienne, étage dans les deux nefs de *San Giovanni* la magnificence funèbre d'admirables tombeaux ; la plupart des statues sont descendues des sarcophages de marbre encastrés haut dans les murs, les Victoires ailées des allégories qui les veillaient les ont suivies dans l'ombre poussiéreuse des sacristies ; et les consoles sculptées qui semblaient exhausser leur sommeil vers les voûtes, ne soutiennent plus que le vide.

Le poids de tant de gloire immortalisées dans le marbre et le métal est devenu un danger pour l'église, d'énormes crevasses sont là, apparentes dans les murs et pour les réparer il a fallu déménager toute cette

admirables ; la sacristie et ses boiseries Renaissance sont la proie des ouvriers. Aux *Frari* on a déménagé jusqu'aux tableaux, et la Vierge de *Bellini* et les deux *Tiepolo* du plafond.

La crevasse et la fissure, les ennemies de Venise ! Hélas elles sont partout, elles sont dans la Basilique, elles sont dans l'Eglise, fendant le mur, entr'ouvrant le sol, lézardant le plafond.

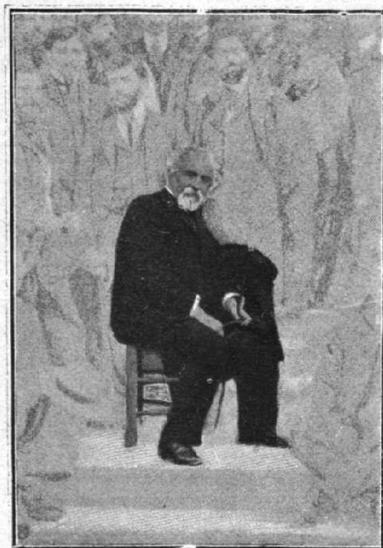
Vénitiens, veillez, veillez pour que Venise ne devienne pas la ville d'Ys de l'Adriatique ; héritiers d'un des plus riches trésors des siècles, défendez-la contre la mort : Sauvez Venise !

JEAN LORRAIN.



LA RÉFORME DE L'ORTHOGRAPHE

L'Académie se prononcera d'ici quelques jours sur la grave question de la réforme de l'orthographe. M. Émile Faguet, l'éminent critique littéraire, rapporteur nommé par la docte Assemblée, fera connaître ses conclusions. Il est à croire qu'elles ne seront point aussi avancées que celles de M. Paul Meyer, un des promoteurs les plus acharnés de l'orthographe nouvelle.



Le statuaire Ernest Barrias, professeur à l'École des Beaux Arts, mort le 4 février.



M. Émile Faguet dans son bureau. C'est M. Faguet qui a présenté à l'Académie un projet sur la réforme de l'orthographe.

M. ÉMILE GEBHARDT À L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Le jeudi 23 février a eu lieu la réception de M. Émile Gebhardt à l'Académie française. M. Gebhardt est un des historiens les plus compétents de la Renaissance italienne et française. Ses ouvrages sur les papes et les



M. Émile Gebhardt, qui a été reçu le 28 février à l'Académie française, en remplacement de M. Gréard.

artistes du seizième siècle sont classiques.

Il a été reçu par M. Paul Hervieu, l'auteur des *Peints par eux-mêmes* et du *Dédale*. M. Gebhardt remplace à l'Académie, feu Octave Gréard, le vice-recteur de l'Université.

UN NOUVEAU LIVRE D'ABEL HERMANT

Monsieur Abel Hermant vient de donner une suite à ses *Mémoires du vicomte de Courpière*. Il publie *Monsieur de Courpière marié*. Et ce sont des aventures infiniment divertissantes, parfois un peu risquées, d'un gentilhomme cynique, sorte de Don Juan moderne, qui vit d'expédients et finit multimillionnaire. Ce roman est écrit en un style cursif et précis, qui évoque parfois, et sans pas-



Tableau jusqu'ici inconnu, de Murillo, qui vient d'être découvert en Angleterre.

tiques, le style des plus jolis romans d'aventures et de mœurs du dix-huitième siècle.

SUR LA PIERRE BLANCHE

Tel est le titre du dernier ouvrage d'Anatole France. L'éminent écrivain a dépeint entre autres la cité future, la vie, les mœurs et les travers de la société... en l'an 2240. Fantaisie d'utopiste servie par le style le plus raffiné.

L'ÉCOLE DES VIEILLES FEMMES

Dans son nouvel ouvrage, M. Jean Lorrain, analyste cruel des mœurs des habituées des salles de

(1) L'ensemble des "memento" publiés dans chacune de nos rubriques constitue, en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de la bibliothèque. On aura, par la suite, mille occasions de s'y reporter. — Ce n'est pas un journal et c'est mieux qu'un livre.

jeux et des rastaquouères, décrit avec une rare virtuosité les efforts que savent déployer les femmes d'un certain âge pour lutter contre les rides et la tristesse des cheveux grisonnants.

AMANTS ET VOLEURS

L'humoriste Tristan Bernard vient de publier *Amants et voleurs*, suite de contes et de nouvelles dont les uns sont gais comme du Mark Twain, et d'autres sinistres et macabres comme de l'Edgar Poe.



Le célèbre peintre allemand Menzel qui vient de mourir

LA MAISON DE DANSES

Monsieur Paul Reboux, auteur de la *Maison de Danses*, décrit en ce roman, paru le 15 février, les us et coutumes des gitanes et danseuses espagnoles. Cet ouvrage, d'une lecture attachante, est un des plus exacts qu'on ait écrits sur les mœurs encore peu connues de l'Espagne du Sud.

LES PETITS SALONS

Le Salon du Cercle de l'Union Artistique de la rue Boissyd'Anglas a ouvert ses portes le 6 février.

Parmi les portraits qui sont en grand nombre, on remarque particulièrement ceux de M. Gaston



Groupe en marbre surmontant la Tour du Travail, la grande œuvre future de Rodin.

Ménier et de M^{me} M... par Bonnat, les toiles de Ferdinand Humbert, Chartran, Jacques E. Blanche, Bracquemond; de Maxence un portrait de René Bagin, MM. Gabriel Perrier, Flameng, Aimé Morot, Jean Béraud, Benner Weerts, etc.

À la galerie Georges Petit, le 18, vingt-septième exposition des aquarellistes. Parmi les exposants, les peintres Binet, Vignal, La Touche, Luigi Loir, Lecomte, Leloir, Teuré, Rivoué et M^{me} Faux Froidure.

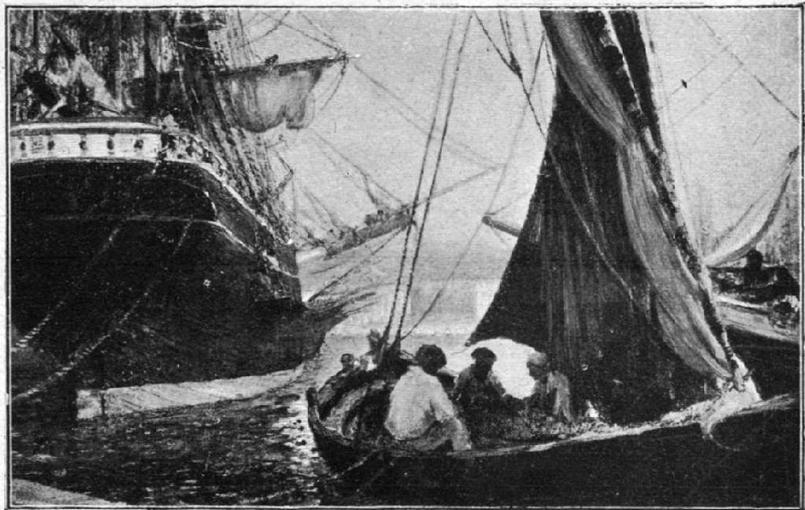
Également à la galerie de la rue de Sèze, exposition de M^{me} Madeleine Lemaire. À citer entre les vingt et quelques œuvres: *Portrait de ma Grand-Mère, la Lecture, Soir d'Hiver, l'Église d'Arques.*

Le Salon de l'Automobile-Club a été inauguré le 18 par M. Dujardin-Beaumetz; ce Salon a eu un plein succès, justifié par les envois de Jean Veber, Abel Faivre, Forain, Robert Fleury; Franck-Lemi, etc...

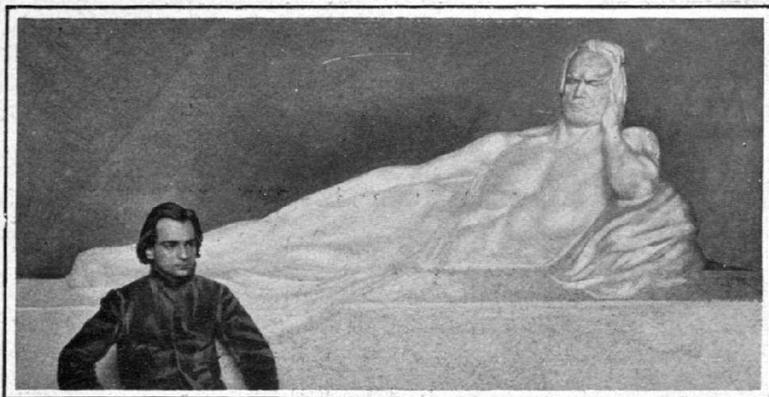
Le Salon de la Ruche a été inauguré le 10 février par M. Dujardin-Beaumetz. Sous la direction du maître-sculpteur Albert Boucher, cette petite cité artistique, sise au passage Dantzig, recueille les artistes malheureux qui y peu-



Une princesse écridain. La bien-sœur de l'empereur d'Allemagne qui vient de publier un roman: *La Forêt.*



Scène de Pêche, par Montenard, une des toiles les plus appréciées de l'Exposition de "l'Union Artistique".



Le monument de Beethoven, qui va être prochainement inauguré au Trocadéro, a pour auteur M. José de Charmoy, qui figure à côté de son œuvre.

vent exposer leurs œuvres. Parmi les étoiles, on cite le *Four à chaux* de M. Eugène Burgat, acheté pour le compte de l'Etat ; des paysages de MM. Meret, Deluc, Louis Boucher, Banche.

ERNEST BARRIAS

Le statuaire Ernest Barrias, professeur à l'École de Beaux-Arts, membre du Comité supérieur des Beaux-Arts et des musées nationaux, est mort, le 4 février, à l'âge de 64 ans. Il était le frère du peintre Félix Barrias.

Il était né à Paris en 1841 ; ses premières œuvres firent pressentir un artiste d'avenir ; son groupe *Premières funérailles* qu'il envoya au Salon de 1878 consacra son talent ;



L'Allemagne s'apprête à fêter par l'érection d'un monument la mémoire de son grand peintre Albert Dürer, qui vécut au XV^e siècle.



A l'Exposition des femmes peintres. "Fin d'Hiver", par M^{me} Thomine.

cette œuvre lui valut la médaille d'honneur et la croix de la Légion d'honneur.

On cite encore de lui la *Défense de Paris*, groupe érigé au rond-point de Courbevoie, le groupe commémoratif de la défense de Saint-Quentin, un *Mozart enfant*, et des bustes en marbre et en bronze de Ballex, Marmontel, etc.

LES DÉCORATIONS DE LA SORBONNE

Monsieur Dujardin-Beaumetz vient de ratifier les commandes faites par son prédécesseur, M. Henri Marcel, de panneaux décoratifs destinés à la Sorbonne. Le Salon des Autorités sera orné de huit panneaux dus à M^{lle} Dufau et à M. Ernest Laurent. Deux grands triptyques seront peints par M. Henri Martin ; l'amphithéâtre de physiologie sera orné d'une fresque de M. Aman-Jean. La salle de travail de l'École des Hautes-Études recevra une frise de M. René Ménard, et la salle du Conseil de l'Université, un pan-

neau en hauteur, de M. Devambaz (sujet moderne).

ADOLF MENZEL

Le peintre Adolf Menzel est mort, le 8 janvier, à Berlin, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Avec lui disparaît le plus réputé des artistes de l'Allemagne du XIX^e siècle. Adolf Menzel a produit une œuvre considérable et surtout des dessins militaires qui lui ont valu autant de célébrité que de popularité.

L'empereur Guillaume II a suivi en personne les obsèques.

LE MONUMENT DES PAYSAGISTES

Le nouveau sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts a exposé son projet d'édifier aux paysagistes de l'école de 1830, un monument commémoratif qui serait dressé dans l'avenue des Champs-Élysées.

UN TRIPTYQUE DE WILLETTE A L'HOTEL DE VILLE

L'Hôtel de Ville, qui contient déjà de si intéressants panneaux décoratifs des peintres Jules Chéret et Georges Picard, va s'enrichir de trois fresques d'Adolphe Willette. Willette a symbolisé le passé, le présent et l'avenir de la Ville de Paris. Le panneau central représente une fête populaire à Paris, celui de droite, les femmes du peuple en 1871, et celui de gauche une figure féminine qui est l'âme de la Cité.



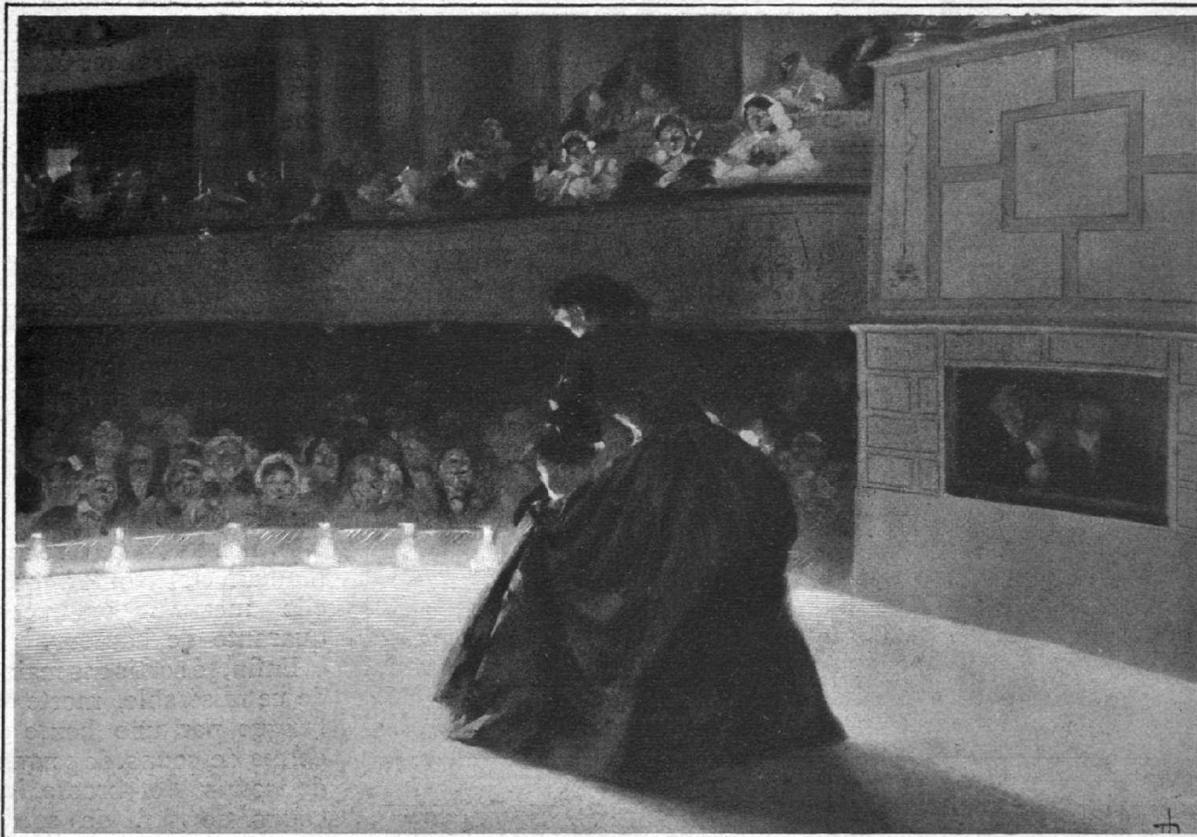
Monument de Mozart, qui doit être inauguré cette année en Allemagne

HOMONYMIE, par CARAN D'ACHE



... On vient de condamner un
mendiant du nomde Rothschild...
(LES JOURNAUX)

- Aurais-je même la fortune de Rothschild, M. Taupin, que je ne vous prêterais pas deux sous.
- Je ne suis pas comme vous, je viens de les lui donner, les deux sous, à Rothschild.



LE CONCOURS DE TRAGÉDIE DE SARAH BERNHARDT

Ce fut dans de bien mauvaises conditions, que celle qui devait être une des plus grandes tragédiennes du monde passa son dernier concours de tragédie. Emue, malade, presque inconsciente de ce qu'elle disait, elle ne recueillit que « quelques maigres applaudissements ».

MES MÉMOIRES

par Sarah Bernhardt (suite)

Sarah Bernhardt nous a fait assister aux épisodes marquants de son enfance. Lorsqu'elle eut quatorze ans et demi, le conseil de famille décida de la faire entrer au Conservatoire. Et c'est là que nous la retrouvons, dans la classe du célèbre Samson, au moment où elle va passer son dernier concours.



J'ALLAIS passer mon dernier concours... M. Samson comptait beaucoup sur moi ; mais il m'avait choisi deux très mauvaises scènes : Hortense, dans *l'Ecole des Vieillards* de Casimir Delavigne pour la comédie, et *La Fille du Cid* également de Casimir Delavigne pour la tragédie. Je ne me sentais pas à l'aise dans ces deux rôles, tous deux écrits dans une

langue dure et emphatique. Et puis, j'étais laide ; maman avait exigé que je me fisse coiffer par son coiffeur ; et j'avais pleuré, sangloté en voyant ce figaro me faire des raies sur la tête dans tous les sens pour séparer ma crinière rebelle. C'était lui, l'idiote, qui avait mis cette idée dans l'esprit de ma mère. Et il avait tenu ma tête dans ses mains stupides plus d'une heure et demie ; car il n'avait jamais tiré sur pareille crinière ; et il s'épon-



PREMIERE COIFFURE

La mère de Sarah trouvait ses cheveux rebelles et ébouriffés; elle fit venir un coiffeur qui s'évertua à mettre de l'ordre dans cette forêt touffue (Dessin de Clairin)

dans leur croissance par cette frisure folle; toutes les filles de Tanger et toutes les negresses ont des cheveux semblables, et Mademoiselle qui se destine à la scène serait bien plus belle si elle avait les cheveux de Madame », dit-il, en s'inclinant avec un respect admiratif vers ma mère qui avait en effet les plus beaux cheveux du monde: blonds et tellement longs, qu'elle se tenait debout, la pointe de ses cheveux sous ses talons et qu'elle pouvait baisser la tête. Il est vrai de dire que maman était toute petite: elle mesurait un mètre quarante de hauteur.

Enfin, je sortis des mains de ce misérable, morte de fatigue par une heure et demie de coups de peigne, de coups de brosse, de coups de fer, de coups d'épingles, de coups de

geait le front toutes les cinq minutes disant:

— Quels cheveux, mon Dieu, c'est horrible! c'est de l'étope! Ce sont des cheveux de negresse blonde! Puis, se tournant vers ma mère:

— On devrait faire raser Mademoiselle et régenter sa chevelure pendant qu'elle le pousserait.

— J'y songerai, avait dit maman distraite.

Je me retournai si brusquement vers elle que je fus brûlée au front par le fer à friser que tenait cet homme; et ce fer servait à me défriser. Oui, il trouvait que mes cheveux frisaient avec dérèglement; qu'il fallait les défriser pour les onduler; ce qui était plus noble au visage:

« Les cheveux de Mademoiselle sont arrêtés



SECONDE COIFFURE

Sarah toute contente d'avoir été si bien coiffée par le coiffeur, supplie ses camarades de rendre la liberté à ses cheveux. (Dessin de Clairin)



LE TRIOMPHE D'UNE RIVALE

Ce fut une amère désillusion pour Sarah Bernhardt lorsque le Jury du Conservatoire décerna à l'unanimité à Marie Lloyd le premier prix de comédie. Sarah Bernhardt aimait beaucoup Marie Lloyd mais ne l'avait jamais considérée comme une rivale sérieuse.

doigts pour tourner ma tête à gauche, à droite, puis de droite à gauche, etc., etc... J'étais défigurée, je ne me reconnaissais plus. Les cheveux tirés sur les tempes, les oreilles visibles et détachées, inconvenantes dans leur nudité, et au-dessus de ma tête, un paquet de petites saucisses rangées les unes près des autres, pour imiter le diadème antique. J'étais hideuse. Mon front, que j'entrevois toujours sous la mousse dorée de mes cheveux, me semblait immense, implacable. Je ne reconnaissais pas mes yeux, habituée que j'étais à les voir voilés par l'ombre de ma chevelure. Ma tête pesait un kilogramme de plus! Moi qui me coiffais et me coiffe encore avec deux épingles, cet homme en avait mis cinq ou six paquets. C'était lourd sur ma pauvre tête. J'étais déjà en retard; il fallait m'habiller à la hâte. Je pleurai de rage. Mes yeux rapetissaient, mon nez grossissait, mes veines se gonflaient; mais ce fut le comble quand je dus mettre mon chapeau. Il ne pouvait tenir sur le paquet de saucisses. « Vous n'avez pas une dentelle? » dit ma mère à M^{me} Guérard. Elle grimpa chez elle et me descendit une humble dentelle noire.

Une fois arrivée au Conservatoire, je me précipitai avec « mon petit Dame », c'est ainsi que j'appelais M^{me} Guérard, vers la salle d'attente. Maman s'était rendue dans la salle. Une fois arrivée, j'arrachai la pauvre dentelle de ma tête, et accroupie sur un banc, je livrai ma tête à mes compagnes après avoir en quelques mots raconté l'odyssée de ma coiffure. Toutes adoraient et enviaient mes cheveux si souples, si légers, si dorés. Toutes prenaient pitié de mon chagrin, toutes avaient été émues par ma laideur; sauf les mères qui crépitaient de joie dans leur mauvaise graisse. Toutes ces jeunes mains enlevaient les épingles de ma tête, et Marie Lloyd, une ravissante créature avec laquelle j'étais plus liée que les autres, prit ma tête qu'elle embrassa tendrement: « Oh! tes beaux cheveux, qu'est-ce qu'on en a fait? » et elle achevait d'enlever les épingles; cette tendresse me fit à nouveau fondre en larmes. Enfin, je me dressai triomphante et sans épingles et sans saucisses. Mais mes pauvres cheveux alourdis par la mœlle de bœuf dont ce misérable coiffeur les avait enduits, séparés par les raies nécessaires pour l'éclosion de ses saucisses, mes pauvres cheveux tombaient en mèches éplorées et grasses autour de mon visage. Je secouai ma tête pendant cinq minutes avec une rage folle; je parvins à les décoller et je les relevai tant bien que mal avec deux épingles. Mais le concours était commencé. Je passai la dixième. Je ne savais plus ce que j'avais à dire. Madame Guérard me mouillait

les tempes avec de l'eau fraîche et M^{lle} de Brabender qui venait d'arriver me regardait sans me reconnaître et me cherchait partout. La pauvre s'était cassé la jambe, il y avait à peine trois mois. Elle se soutenait avec une canne-béquille, mais elle avait voulu venir. Madame Guérard commençait à lui raconter le drame des cheveux lorsque mon nom retentit dans la salle: *Mademoiselle Chara Bernhardt*. C'était Léautaud qui devint plus tard souffleur à la Comédie-Française, et qui avait un fort accent auvergnat!

Je me levai d'un bond sans penser à rien, sans dire un mot, cherchant des yeux l'élève qui devait me donner la réplique. J'entrai avec lui en scène. Je fus surprise par le son de ma voix que je ne reconnus pas. J'avais tant pleuré que mon cerveau s'était pris, et je parlais du nez. J'entendis une voix de femme qui disait: « Pauvre petite; on n'aurait pas dû la laisser concourir, elle a un rhume atroce, son nez coule et sa figure est tuméfiée ». Je terminai ma scène; — je fis ma révérence et me retirai au milieu de maigres et plaintifs applaudissements. Je marchais en somnambule, et fus reçue évanouie dans les bras de Madame Guérard et de M^{lle} de Brabender. On fit demander un médecin dans la salle, et le bruit circulant dans la salle: « La petite Bernhardt s'est évanouie, la petite Bernhardt est tombée sans connaissance », arriva jusqu'à ma mère qui, blottie au fond d'une loge, s'ennuyait mortellement.

Quand je revins à moi, mes yeux s'ouvrirent sur le beau visage de maman. Une larme perlait, suspendue à ses longs cils. Je mis ma tête contre la sienne, et je pleurai silencieusement, mais cette fois, des larmes douces, sans sel, qui ne brûlaient pas les paupières. Je me mis debout, defripai ma toilette et me regardai dans la glace verdâtre; j'étais moins laide: mon visage était reposé, mes cheveux avaient repris leur souplesse; enfin, j'étais mieux que tout à l'heure sûrement.

Le concours de tragédie était terminé. On avait nommé les prix. Je n'avais rien eu comme récompense. On avait fait le rappel de mon second prix de l'an passé. J'étais bredouille. Oh! cela ne me causa aucun chagrin, je m'y attendais bien. Il n'y eut pas de premier ni de second prix. Quelques personnes avaient protesté en ma faveur. Un membre du jury, M. Camille Doucet, avait discuté longtemps, paraît-il, pour me faire donner mon premier prix malgré mon mauvais concours, disant qu'il fallait avant tout tenir compte des notes de mes examens qui étaient admirables; de mes notes de classe qui étaient

les meilleures. Rien ne prévalut sur le mauvais effet produit ce jour-la par ma voix nasale, ma figure gonflée, et les mèches lourdes de ma chevelure. Après une demi-heure d'entr'acte, pendant laquelle on me fit boire du Porto, manger une brioche, on frappa pour le concours de comédie. Je passais la quatorzième en comédie. J'avais donc tout le temps de me remettre tout à fait. Et puis je me sentais gagnée par mon instinct batailleur. L'injustice me révoltait. Je n'avais pas mérité mon prix ce jour-la, mais je sentais bien qu'on aurait dû me le donner quand même. Je résolus d'avoir le premier prix de comédie. Et avec l'exagération que j'ai toujours apportée en toute chose, je me montai la tête. Devenir la première, la plus célèbre, la plus enviée; et je rénumérais sur mes doigts toutes mes qualités: de la grâce, du charme, de la distinction, de la beauté, du mystère et du piquant. Oh! tout! tout! Je trouvais que j'avais tout cela et quand ma logique et ma bonne foi élevaient un doute ou un... mais...

à cette nomenclature fabuleuse de mes qualités, mon MOI, combatif et paradoxal, trouvait la réponse nette, tranchante et sans réplique.

C'est dans ces conditions spéciales, dans cet état d'esprit que je me présentai en scène lorsque vint mon tour. Le choix de mon concours était stupide: une femme mariée, raisonnable et raisonneuse; et j'étais une enfant paraissant bien plus jeune que mon âge. Je fus néanmoins très brillante, très raisonneuse, très âgée, et j'eus un succès étourdissant. J'étais transfigurée, folle de joie, je tenais mon premier prix! Oh, je ne doutais pas qu'il me fût adjugé à l'unanimité!

Enfin, les membres du comité prirent place dans leur grande loge. Le silence se fit dans la salle, sur la scène. Les jeunes gens furent appelés d'abord. Pas de premier prix. Puis le nom de Parfouru fut appelé pour recevoir le



M^{lle} MARIE LLOYD

M^{lle} Marie Lloyd, l'amie de Sarah Bernhardt au Conservatoire, et aussi sa rivale, qui remporta le premier prix de comédie alors que Sarah Bernhardt n'eut que le second.

second prix de comédie. Parfouru est aujourd'hui M. Paul Porel, le directeur du Vaudeville et le mari de Réjane. Puis vint le tour des jeunes filles. Je me tenais dans l'embrasure de la porte, toute prête à m'élancer sur la scène. Alors commença à s'élever dans le silence, la parole sacramentelle: « Premier prix de comédie ». Je fis un pas en avant, repoussant une grande jeune fille qui me dépassait de la tête. « Premier prix de comédie à l'unanimité: M^{lle} Marie Lloyd. » Et la grande jeune fille repoussée par moi s'élança svelte et radieuse sur la scène. Il y eut quelques protestations, mais sa.... (1), sa distinction, son charme timoré eurent raison de tout et de tous, et Marie Lloyd fut acclamée. Elle passa près de moi et m'embrassa tendrement.

(1) Voir page XXI des feuillets de garde notre concours de mots en blanc.

Nous étions très liées et je l'aimais beaucoup, mais je la considérais comme une élève nulle. Je ne sais plus si elle avait eu une récompense l'année précédente, mais personne ne s'attendait à son prix. J'étais pétrifiée. « Second prix de comédie : M^{lle} Bernhardt. » Je n'avais pas entendu. On me poussa en scène et pendant que je saluais, je voyais des centaines de Marie Lloyd qui dansaient devant moi ; les unes me faisant la grimace, d'autres m'envoyant des baisers ; les unes s'éventaient, les autres saluaient ; elles étaient grandes, grandes toutes ces Marie Lloyd ; elles dépassaient le plafond, elles marchaient sur leurs têtes et elles venaient vers moi me serrant, m'étouffant, m'écrasant le cœur. J'avais, paraît-il, le visage plus blanc que ma robe. Rentrée dans la coulisse, je m'assis sur la banquettes sans mot dire et je regardai Marie Lloyd très entourée, très complimentée. C'était un prix de beauté qu'on avait décerné à Marie Lloyd et le jury avait été de bonne foi. Elle était entrée riieuse, charmante dans *Célimène*, son morceau de concours, et malgré la monotonie de son débit, la mollesse de sa diction, l'impersonnalité de son jeu, elle avait remporté les suffrages parce qu'elle était la personnification de Célimène : cette coquette de vingt ans, si inconsciemment cruelle. Elle avait réalisé pour chacun l'idéal rêvé par Molière. Toutes ces réflexions se coordonnèrent plus tard dans mon cerveau, et cette première leçon si douloureuse me servit beaucoup dans ma carrière. Je n'ai jamais oublié le prix de Marie Lloyd ; et chaque fois que j'eus à créer un rôle, j'ai d'abord évoqué la carcasse du personnage à créer ; je l'ai habillé de pied en cap ; je l'ai fait marcher, saluer, s'asseoir, se lever. J'ai cherché quelle était sa grâce personnelle, son principal défaut, ses habitudes, son tic. Enfin, je me suis attachée d'abord à présenter au public le personnage en chair et tel que l'histoire l'a présenté — si c'est un personnage historique — tel que le romancier l'a décrit si c'est un personnage inventé. J'ai voulu quelquefois forcer le public à revenir vers la vérité et détruire le côté légendaire de certains personnages que l'histoire documentée d'aujourd'hui nous représente tels qu'ils furent en réalité ; mais le public ne m'a pas suivie ; et je me suis vite rendu compte que la Légende reste victorieuse en dépit de l'Histoire.

Mais revenons au Conservatoire. Presque tous les élèves étaient partis. Je restais silencieuse et confuse sur mon banc. Marie Lloyd vint s'asseoir près de moi.

— Tu as du chagrin ?

— Oui ; je voulais avoir le premier prix,

et c'est toi qui l'as. Ce n'est pas juste.

— Je ne sais pas si c'est juste ou non, répliqua Marie Lloyd, mais je te jure que je ne l'ai pas fait exprès.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Veux-tu que j'aille déjeuner chez toi ?

Et son beau regard devint humide et suppliant. Elle était orpheline et pas heureuse et elle avait besoin en ce jour de triomphe d'un peu de famille. Je sentis mon cœur se fondre en une infinie et tendre pitié. Je lui sautai au cou et nous partimes toutes les quatre. Marie Lloyd, M^{me} Guérard, M^{lle} de Brabender et moi.

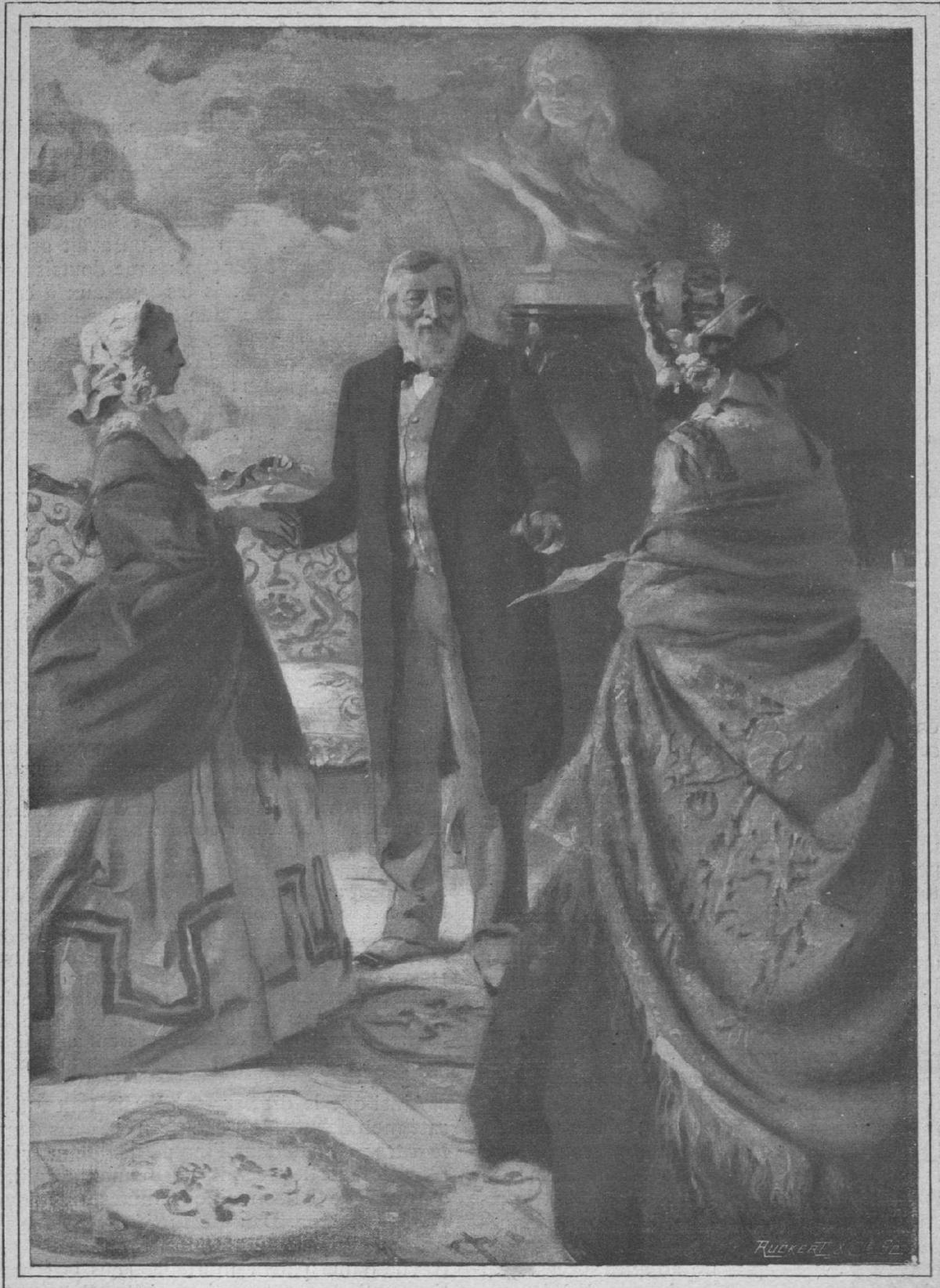
Marie Lloyd fut reçue par maman avec cette indifférence charmante et distinguée qui lui était particulière.

VIII

Je mangeai peu et fus prise d'une telle fatigue après le déjeuner que je dus me mettre au lit. Quand je m'éveillai je ne pus rassembler de suite mes idées. Quelle heure était-il ? Je regardai ma montre — dix heures — et je dormais depuis trois heures de l'après-midi. J'écoutai un instant ; tout dormait dans la maison. Sur la table placée près de mon lit, sur un petit plateau, étaient posées une tasse de chocolat et une brioche. Puis une feuille de papier à lettre mise toute droite bien en évidence contre la tasse de chocolat. Je pris la feuille en tremblant, je ne recevais jamais de lettres et je voulus déchiffrer à la faible lueur de ma veilleuse. J'y parvins avec peine et pus lire ces lignes écrites par « mon petit Dame » (M^{me} Guérard) : « Pendant que vous dormiez, le duc de Morny a envoyé un mot à votre mère lui disant que Camille Doucet venait de lui affirmer que votre engagement à la Comédie-Française était chose convenue. Donc ne vous faites pas de chagrin, ma chère enfant, et ayez confiance dans l'avenir. Votre petit Dame. »

Je me pinçai pour m'assurer que j'étais bien éveillée. Je me précipitai vers la fenêtre, je regardai dehors. Le ciel était noir, oui, noir pour tout le monde, mais clair pour moi. Les étoiles brillaient ; je cherchai la mienne, et je fis choix de la plus grosse, de la plus brillante.

Deux jours après, la vieille bonne, Marguerite, me remit, tout essoufflée, une lettre. Elle portait au coin de son enveloppe un large timbre, autour duquel flamboyaient les mots : « COMÉDIE FRANÇAISE ». J'interrogeai ma mère du regard : elle me fit signe que je pouvais ouvrir cette lettre après avoir toutefois réprimandé Marguerite, de remettre une lettre sans son consentement. « C'est pour demain, maman, c'est pour demain ! Je suis convoquée à la Comédie ! tiens, tiens, lis... »



SARAH BERNHARDT EST REÇUE A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

M. Thierry, alors Directeur de la Comédie, me reçut avec douceur, me fit un petit discours amphigourique auquel je ne compris rien... » (Page 34, col. 1).

Ma sœur était accourue ; elle me prit les mains et je me mis à tourner avec elle en chantant.

— C'est pour demain, c'est pour demain.

Ma sœur avait huit ans, mais moi, ce jour-là, je n'en avais que six.

C'était le lendemain, mardi, que je devais me rendre, à une heure, au Théâtre-Français, pour être reçue par M. Thierry, alors directeur de la Comédie. Qu'est-ce que je mettrai ? Voilà la grosse affaire. Maman avait envoyé chez la modiste. Elle accourut de suite avec des chapeaux ; et j'en choisis un blanc piqué, avec un tour de tête bleu ciel, des brides bleues et un bavolet blanc. Ma tante Rosine avait envoyé une robe à elle : car toutes mes robes étaient trop fillettes — pensait ma mère. Oh, cette robe ! Je la verrai toute ma vie. Elle était hideuse, vert-chou avec des grecques en velours noir : j'avais l'air d'un singe dans cette robe. Mais je dus la mettre. Heureusement qu'elle était couverte par un manteau, don de mon parrain — un joli manteau en gros grain noir avec des piqûres blanches tout autour. M^{lle} de Brabender m'offrit une paire de gants blancs et M^{me} Guérard une ombrelle.

Le lendemain, ainsi parée, jolie sous ma capote blanche, gênée dans ma robe verte, et consolée par mon manteau de dame, je me rendis avec M^{me} Guérard chez M. Thierry dans la voiture de ma tante, qui avait tenu à ce que j'allasse à la Comédie dans son équipage, pensant que ce serait plus convenable. J'appris plus tard que cette arrivée dans ma voiture à laquais avait fait très mauvais effet. Qu'avaient pensé tous les gens du théâtre ? Je n'ai pas voulu l'approfondir. Il me semble que ma jeunesse devait me préserver de tout soupçon. M. Thierry me reçut avec douceur, me fit un petit discours amphigourique, auquel je ne compris rien. Puis il déplia un papier qu'il remit à M^{me} Guérard, la priant d'en prendre connaissance et de le signer. C'était mon engagement. « Mon petit dame » répondit qu'elle n'était pas ma mère. « Ah, fit M. Thierry en se levant. Emportez-le et faites-le signer à la mère de Made-moiselle. » Il me prit la main, la sienne me fit horreur : elle était molle, sans pression, sans franchise, je retirai vivement la mienne et le regardai. Il était laid, la figure rouge, le regard fuyant. En sortant, je rencontrai Coquelin, qui sachant que j'étais là, avait attendu. Il avait débuté depuis un an avec succès. « Eh bien, ça y est ? » me fit-il gaiement. Je lui montrai l'engagement et lui serrai la main.

Arrivée à la maison, maman signa sans lire l'engagement que je lui remis, et à partir de

ce moment, il se fit en moi une révolution complète : j'ai résolu ardemment être quel-qu'un *Quand même*.

IX

On retrouvera dans mes mémoires complets les quelques années de ma vie qui me conduisent de la Comédie-Française au Gymnase, à l'Odéon, et de nouveau à la Comédie-Française après la terrible et douloureuse guerre de 1870. Ma réputation avait grandi avec une rapidité dont je ne me doutais pas, car je ne lisais jamais les journaux à cette époque. Ma rentrée à la Comédie-Française avait excité le public, et mes débuts très attendus furent médiocres. Voici ce qu'en dit dans le *Temps* du 11 novembre 1872, Francisque Sarcey que je ne connaissais pas alors, mais qui suivait ma carrière avec un très grand intérêt :

« La salle était fort brillante, et ce début avait attiré tous les amateurs de théâtre. Il faut dire qu'en dehors du mérite personnel de M^{lle} Sarah Bernhardt, il s'est formé autour de sa personne une foule de légendes fausses ou vraies qui voltigent sur son nom et piquent la curiosité du public parisien. Ce fut une déception quand elle parut. Elle avait, par son costume, exagéré avec ostentation, une sveltesse qui est élégante sous les voiles aux larges plis des héroïnes grecques et romaines, mais déplaisante sous le costume moderne ; soit que la poudre n'aille pas à l'air de son visage, soit que le « trac » l'eût terriblement pâlie, l'impression fut peu agréable de voir jaillir de ce long fourreau noir (j'avais l'air d'une fourmi) — cette longue figure blanche d'où l'éclat des yeux avait disparu et sur laquelle tranchaient seules des dents étincelantes. Elle dit les trois premiers actes avec un tremblement convulsif et nous ne retrouvâmes la Sarah de *Ruy Blas* que dans deux couplets qu'elle fila de sa voix enchanteresse avec une grâce merveilleuse ; mais elle manqua tous les passages de force. Je doute que M^{lle} Sarah Bernhardt trouve jamais dans son délicieux organe ces notes éclatantes et profondes pour exprimer le paroxysme de passions violentes qui transportent une salle. Si la nature lui avait donné ce don, elle serait une artiste complète, et il n'y en a pas de telles au théâtre. »

Ainsi que le dit Sarcey, j'avais tout à fait raté mon début. Mon excuse n'était pas dans le « trac » mais dans l'inquiétude où m'avait plongée la sortie précipitée de maman qui quitta sa place de balcon cinq minutes après que j'étais en scène. Dans le furtif regard que je lui avais jeté dès mon entrée, je l'avais entrevue d'une pâleur mortelle. J'eus la sensation en la voyant sortir, qu'elle allait avoir une de ses crises qui mettaient sa vie en danger ; et ce premier acte me parut interminable. Je jetais les mots après les mots, bredouillant

les phrases au hasard, et n'ayant qu'une idée: savoir ce qui était arrivé. Oh! le public ne peut pas se douter des tortures endurées par les pauvres comédiens quand ils sont là devant lui en chair et en os, faisant des gestes, disant des mots, et que leur cœur angoissé s'envole près de l'être chéri qui souffre. En général, on peut jeter à bas les ennuis, les soucis de la vie, et pendant quelques heures, on dépouille sa propre personnalité pour en endosser une autre; et l'on marche dans le rêve d'une autre vie, oubliant tout. Mais cela est impossible quand des êtres aimés souffrent, l'inquiétude s'agrippe à vous, atténuant les bonnes chances, grossissant les mauvaises, vous affolant le cerveau qui vit deux vies et bousculant le cœur qui bat à se rompre. Ce sont toutes ces sensations que je vivais durant ce premier acte. Je sortis de scène.

— Maman? qu'est-ce qu'il est arrivé à maman?

Personne ne savait rien. Croizette s'approcha de moi et me dit: « Qu'est-ce que tu as? Je ne te reconnais pas, et tu n'étais pas toi, tout à l'heure, en scène. » En deux mots, je la mis au courant de ce que j'avais vu et senti. Frédéric Febvre envoya vite aux nouvelles, et le médecin du théâtre accourut: « Votre mère, Mademoiselle, a eu une syncope, mais on vient de la reconduire chez elle. » Je le regardai:

— Son cœur, n'est-ce pas, Monsieur?

— Oui, me fit-il. Elle a le cœur très agité, Madame votre mère.

— Oh! je le sais, elle est très malade.

Et je ne pus me retenir plus longtemps.



SARAH BERNHARDT DANS MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

Ce rôle fut un des plus discutés que joua la grande actiste lors de sa rentrée sensationnelle à la Comédie-Française après la guerre (dessin de G. Clairin).

J'éclatai en sanglots. Croizette m'aïda à remonter dans ma loge. Elle était bonne, nous nous connaissions depuis l'enfance et nous nous aimions; rien n'a jamais pu nous brouiller, même les méchants racontars des envieux, les petites souffrances et vanités. Ma chère M^{me} Guerard (mon petit dame) prit une voi-

ture, et courut chez maman pour me rapporter des nouvelles. Je me remis un peu de poudre de riz. Mais le public ne sachant pas ce qui se passait commençait à se fâcher, m'accusant d'un nouveau caprice, et me reçut plus froidement encore. Cela m'était tout à fait égal; je pensais à autre chose. Je disais les mots de M^{lle} de Belle-Isle — rôle stupide et assommant — mais j'attendais, moi Sarah, des nouvelles de maman et je guettais le retour de « mon petit dame », à laquelle j'avais dit :

— Entr'ouvre la porte côté jardin, aussitôt que tu seras de retour et fais comme ça avec la tête si ça va mieux et comme ça si ça va mal.

Mais voilà que je ne me rappelais plus lequel « comme ça » était pour « mieux » et quand je vis Madame Guérard, à la fin du troisième acte entr'ouvrant la porte et remuant la tête de bas en haut comme pour dire « oui » je devins tout à fait idiote.

C'était pendant la grande scène du troisième acte quand M^{lle} de Belle-Isle reproche au Duc de Richelieu (Bressant) de la perdre à tout jamais, le Duc répond : « Que ne disiez-vous que quelqu'un nous écoutait, que quelqu'un était caché? » Je m'écriai : « C'est Guérard qui m'apporte des nouvelles ! » Le public n'eut pas le temps de comprendre, car Bressant escamota la réplique et sauva la situation; après un petit rappel bien mou, je reçus des nouvelles de maman qui allait mieux, mais qui avait eu une crise très forte. Pauvre maman, elle m'avait trouvée si laide dès mon entrée en scène, que sa belle indifférence s'était écroulée sous une douloureuse stupeur,

laquelle devint rage en entendant une grosse dame assise près d'elle dire en ricanant : « Mais c'est un os brûlé que cette petite Sarah Bernhardt. » J'étais rassurée et je jouai mon dernier acte avec confiance.

Pendant le gros succès de la soirée fut pour Croizette, ravissante dans la marquise de Prix. Mon succès, cependant, s'affirma dans les représentations suivantes et devint si grand qu'on m'accusa de me payer de la claque. J'ai beaucoup ri et ne me suis même pas défendue, ayant l'horreur des paroles inutiles. Je pris une telle place en peu de temps à la Comédie que l'inquiétude s'empara de quelques artistes et gagna la direction. M. Perrin, homme supérieurement intelligent et pour lequel j'ai conservé un souvenir très affectueux, était horriblement autoritaire. Moi aussi, et c'était entre nous un perpétuel combat. Il voulait m'imposer sa volonté, je ne voulais pas la subir. Il riait volontiers de mes boutades quand elles étaient contre les autres, mais il entraînait en fureur quand elles étaient contre lui. Et pour moi, mettre Perrin en fureur était une de mes joies. — Je m'en accuse. — Mais il était si bredouillant quand il voulait parler vite, lui qui pesait chaque mot en temps ordinaire, son regard généralement hésitant devenait torve, et sa figure distinguée et pâle se tachait de plaques « lie de vin », la fureur lui faisait ôter et remettre son chapeau quinze fois en quinze minutes, et ses cheveux bien lisses se hérissaient sous cette folle galopade du gibus.

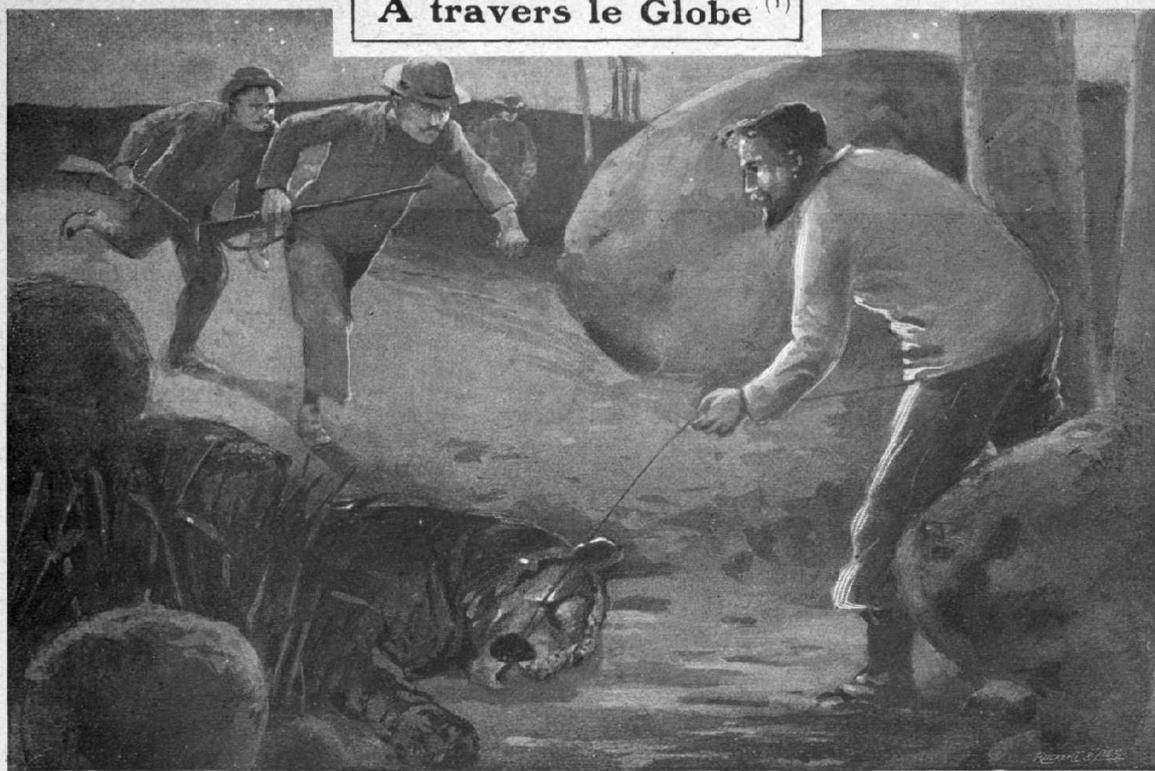
(A suivre)

SARAH BERNHARDT.



SARAH BERNHARDT

Dans le rôle de la Reine dans Ruy Blas,
un de ses premiers succès.



LA MORT DU TIGRE

Il agonisait, enlizé, souillé de sang, ayant à la gueule un tronçon de corde... (Page 171, col. 1).

UNE PÊCHE AU TIGRE

Par Jean Ajalbert

Rien n'est plus captivant que ces histoires de chasse tragiques racontées par ceux qui en ont vécu les moments d'angoisse : Par son intérêt le récit que nous donnons convient à ce genre d'aventures palpitantes et émotionnantes.



JE n'ai pas chassé le tigre; je l'ai pêché.

Et il n'y a pas que la rencontre, qui marque dans la mémoire. Comme pour le duel, le combat n'est le plus souvent qu'un bref épisode; c'est la veillée d'armes, les préparatifs, l'attente qui sont énervants. Ainsi je ne me souviens pas sans terreur d'une battue prolongée, où nous ne

fîmes que l'attendre, le tigre! sur le plateau du Tranninh, en Indo-Chine.

Notre hôte avait organisé la partie à mon intention, et je m'en serais bien passé, n'étant pas monté dans la région pour une manifestation sportive... Si je traînais une carabine, c'est que l'on ne peut décemment pas revêtir une blouse kaki et se coiffer d'un casque, sans être armé d'un fusil, cela fait partie du complet en explora-

(1) Chaque numéro de *Je sais tout* est divisé en neuf grandes rubriques qui embrassent l'ensemble des connaissances humaines et les événements universels.

tion, — et j'ai tort de plaisanter, c'est nécessaire aussi... Mais qu'aurait-on pensé de moi, si je m'étais abstenu?...

Donc, je partis, derrière deux indigènes, chasseurs émérites, pleins de respect pour

guides, dont les regards ne me quittaient pas... Soudain, un bond brusque sauta, des parois boisées, qui tombaient à pic, dans le ravin, se détourna, s'enfuit par le cours rocheux, desséché du ruisseau... Les bras de

mes voisins s'étaient abattus sur moi, pour m'empêcher de tirer... Un chevreuil... Et, maintenant, il ne se passait guère de temps, que des paons, des cerfs effarouchés, chassés par la cohue dévalante, ne débouchaient, à vingt mètres de nos armes... Et toujours, la main des deux autres, qui m'arrêtaient, et, certes, ils n'avaient pas tort de craindre quelque surprise, de mon inexpérience... Quel tumulte en moi, à chacune de ces fuites effrayées, qui déchiraient les lianes, les herbes, dressaient devant nous des vols



UN EUROPÉEN CHEZ LES SAUVAGES

Un Français, M. Mérange, un des héros de l'aventure que nous relatons, s'est fait une existence d'indigène chez les Meas, parmi lesquels il a acquis droit de cité par son mariage avec la jeune femme qui figure à sa droite.

mon Winchester, — pendant que je ne comptais, moi, que sur leurs fusils, de vieille pacotille, de longs tubes de ferraille, au bout d'une crosse rudimentaire, qu'ils s'appuient sur le ventre, ne tirant qu'à bout portant, à la tête... Et de leurs engins barbares, ils abattent le fauve, sans endommager la peau... Depuis la veille, des centaines de rabatteurs, du haut d'une montagne, descendaient vers un torrent, dans un défilé où nous allions nous poster vers le soir...

Longtemps, nous avons marché, le long d'un ruisseau, à travers les hautes herbes, plus hautes que nous, qui se refermaient sur mes compagnons, comme des tentures écartées qui retombent... Oh! je marchais, je marchais, je ne m'amusais pas à rester en arrière...

Enfin, les deux hommes s'arrêtèrent, s'accroupirent... Toutes les pentes abruptes convergeaient dans le creux où nous étions tapis... Les clameurs, d'abord, lointaines, des rabatteurs, s'approchèrent... Qu'allait-il se passer?... Vraiment, je me demandais comment cela arriverait, ce que je ferais... Inquiètement, j'épiais les mouvements de mes

éperdus, des courses fantastiques d'animaux imprévus, pour des yeux français qui ne connaissent guère que le lièvre et la bécasse... A mesure que les cris approchaient, l'heure devenait, pour moi, angoissante... Au moindre mouvement des feuillages, mes deux guides, assis sur les talons, se relevaient, assurant leur fusil de leurs deux mains contre le ventre... Comment cela s'élancerait-il vers nous... De plus en plus, les voix descendaient, de plus en plus des animaux traqués surgissaient à notre portée... Et puis, nous entendions les bâtons frapper dans les fourrés... Et, soudain, vingt faces humaines nous regardèrent, une première ligne de rabatteurs, bientôt une troupe compacte, qui expliquaient je ne sais quoi, enfin, que c'était manque, aux chasseurs déçus... Moi, je respirai... Et, la nuit tombée, entre les torches qui nous entouraient pour regagner nos cases, je n'éprouvais aucune amertume de la partie ratée. Au fond, j'aimais mieux ça...

Ce n'est pas la seule fois que je sois allé au tigre sans autre résultat qu'une vaine et formidable émotion — car, s'il est partout, il suffit de chasser pour ne le rencontrer nulle

part... — alors qu'il se présente quand on n'y songe guère.

J'ai vu le tigre, depuis, et je ne crois pas que j'aie ressenti le même trouble qu'à cette expédition, qui pourrait si facilement exciter la plaisanterie...

**UNE FAUSSE ALERTE
DANS LES NUITS
TROPICALES.**

Mais je me souviens d'une autre chasse, terminée sur un éclat de rire, encore, après une violente alerte, — et pourtant, celui qui en fut le plus secoué n'était pas à son début dans la brousse... Ancien sous-officier, entré dans la milice, il commandait un poste de la montagne... Le tigre, la panthère, à plusieurs reprises, avaient franchi les palanques, attaqué son bétail... Il nous emmena... A deux étapes de sa résidence, en sacrifiant un buffle, il devait nous fournir l'occasion de tirer sur le fauve, dont il croyait connaître la retraite... Et nous voilà partis, un boy conduisant le buffle... Au premier soir, à moitié du trajet, après un souper joyeux, et la dernière pipe, sur une dernière histoire de chasse, nous nous étions endormis dans une *sala*, comme il y en a souvent là-bas de halte en halte, — une hutte de bambou pour les voyageurs... Soudain, un appel terrible nous arracha du sommeil, notre camarade avait allumé une torche, sauté sur son fusil...

— Le tigre... Le tigre... Je vous dis... Il m'a léché...

Nous étions quatre, debout, la carabine au poing, écoutant... Un piétinement s'entendait sous le plancher vacillant de lattes à jour, comme dans toutes ces cases sur pilotis...

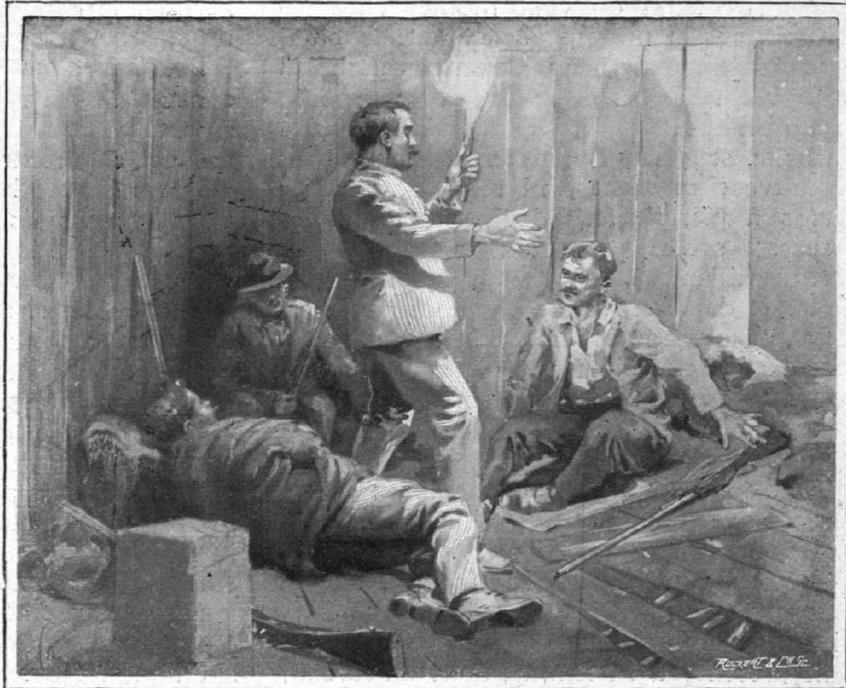
— Je vous dis... Il m'a léché...

Nous ne comprenions guère, ahuris, fouillant du regard, n'osant faire un mouvement, sur la défensive...

Et notre camarade nous montrait sa cheville, mouillée encore, et de la bave tachait la claie de bambou à la place où il dormait.

Or, quand nous approchâmes, un bout de langue énorme passa, — la langue du buffle, attaché sous la case...

Et je pourrais raconter bien des nuits



LE TIGRE M'A LÉCHÉ!

«... Comment nous nous précipitâmes empoignant nos fusils, allumant des torches, je ne sais plus... » (Page 167, col. 1).

pareilles, terribles et ridicules, selon la manière dont on les présente — où je n'ai pas vu le tigre.

Mais il me faut raconter l'histoire de la peau flasque et vide qui me sert aujourd'hui de descente de lit et qui naguère, tendue sur des muscles vibrants, ouvrait sa gueule furieuse et rugissante contre nous, à des milliers de lieues, dans les rochers farouches d'un village méo, à la crête des monts du Laos septentrional...

**COMMENT ON " PÊCHE " LE TIGRE DANS LE
HAUT LAOS.**

Les Méos, venus du Yunnan par les cimes montagneuses, qu'ils incendient pour y établir leurs villages et leurs cultures, ne se mêlent pas aux populations indigènes. Ils gardent leur allure et leurs accoutrements chinois, ne descendant qu'avec répugnance pour les échanges nécessaires dans la vallée où, disent-ils, le cri des grenouilles donne la fièvre... Là-haut, ils cultivent des champs de pavot, recueillant un opium dont le revenu les fait riches, au regard des Laociens qui disent avec envie : « Ceux-la ne connaissent pas la famine. » En effet, ils ont du maïs, des fruits, et savent l'art d'engraisser les cochons... Et leur voisinage est particulièrement aimé du tigre.

On n'a pas épuisé tous les moyens de transport quand on veut monter chez les Méos; après la pirogue, l'éléphant, le bœuf porteur, il faut s'y rendre, non pas à cheval ou à pied, mais sur les mains et les genoux, s'accrochant aux racines comme à des barres d'échelle, se glissant par de véritables coulées de fauves; ni routes, ni sentiers, par les pentes à pic, ne font deviner ces tanières cachées; seule, parfois, aux époques de débroussaillage, la flamme des incendies révèle le déplacement de ces nomades, dont le feu, chaque année, allonge la raie dévastatrice dans la chevelure des hautes forêts.

C'est dans une tribu de la sorte que vivait, depuis plusieurs années, l'Européen étrange qui nous guida dans la contrée, — pour y faire le trafic de l'opium et du caoutchouc; et son mariage avec une sauvagesse lui facilitait les affaires...

— Vous voulez voir du tigre? Mérange vous fera voir ça...

Et nous avons suivi Mérange, qui nous avait présenté à sa femme, dont un turban, large comme un traversin, entourait la tête, et qui avait au cou, aux oreilles, des colliers d'argent, vastes comme des cerceaux... Et par la forêt, il nous montrait les lianes d'où sort le latex dont on fait des pneus, et par les champs abrupts nous regardions inciser les pavots aux têtes rondes, qui pleurent les larmes sombres, paradis de millions et millions d'hommes...

Et nous n'étions pas là depuis deux jours que la présence du tigre se manifesta, étables

forcées, buffles attaqués, même un enfant surpris, le genou déchiqueté d'un croc abominable...

Pour certains villages, c'est la terreur constante... Aussi se garde-t-on de s'attarder... Avant la nuit, qui tombe rapide, tout le monde est rentré, et, malgré la fumerie d'opium, qui brûle dans ces taudis de planches, accotés au flanc de la montagne, resserrés entre les rochers, la bête affamée ne craint pas de se ruer sur des habitations.

Mais la bête rencontre dans l'homme un adversaire redoutable: il n'est pas rare ici que des chasseurs hardis marchent au tigre avec de simples piques...

Il est probable que nous n'aurions pas suivi Mérange, s'il nous avait proposé de l'accompagner dans un pareil tournoi primitif... Cela s'organisa plus classiquement... A cinquante mètres de sa cabane, Mérange fit élever un *mirador*, — une hutte de guetteur posée sur de longs poteaux de bambou... A quelque distance encore, dans un hallier, un cochon fut attaché à un piquet par une patte; une autre patte était liée par une longue corde dont Mérange emporta sur son perchoir l'extrémité enroulée à son poignet pour empêcher le cochon de dormir... En effet, de la case où nous étions rentrés, par intervalles, nous entendions le cochon grogner aux secousses, et couper notre sommeil bien avant dans la nuit; car, sans lumière, sans fumer, sans parler, au bout de quelques heures, nous avions commencé de penser que ce n'était pas cette nuit encore que nous aurions le contact avec l'en-

nemi... Et, sans doute, Mérange en avait pris son parti aussi, car nous cessâmes d'entendre se lamenter la victime inutilement proposée...

Oui, Mérange s'était assoupi, comme il nous l'apprit ensuite.

Cependant, soudain, le cri entendu presque toutes les nuits, bailla durement dans le silence compact des ténèbres...

— *Kop... Kop... Kop...*

Quel passager de la brousse indo-chinoise ne reconnaîtrait le son spécial, qui tient du sanglot du crapaud et du vagissement humain, mais sec et rauque!

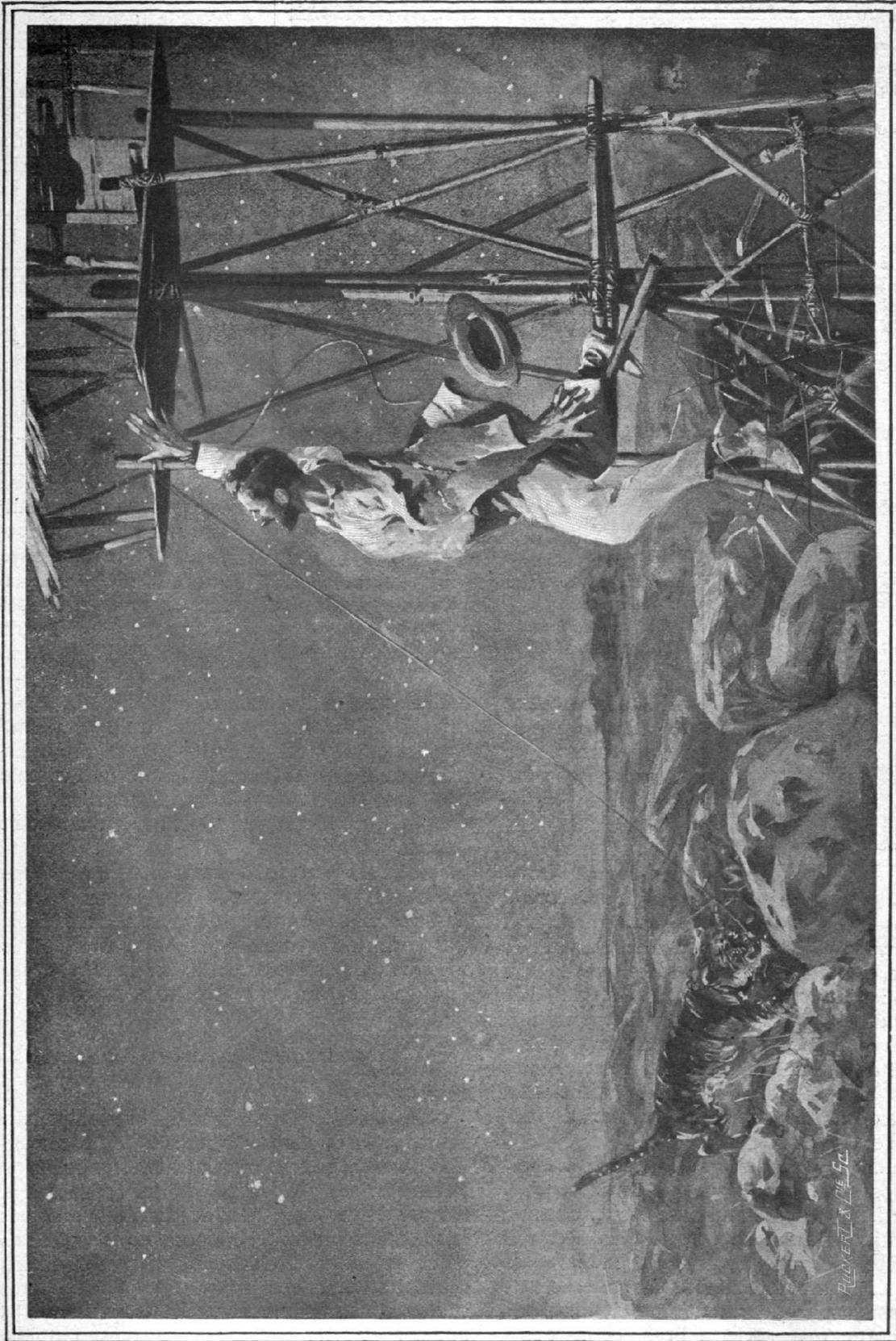
Longtemps, j'avais écouté... Plus rien, et je



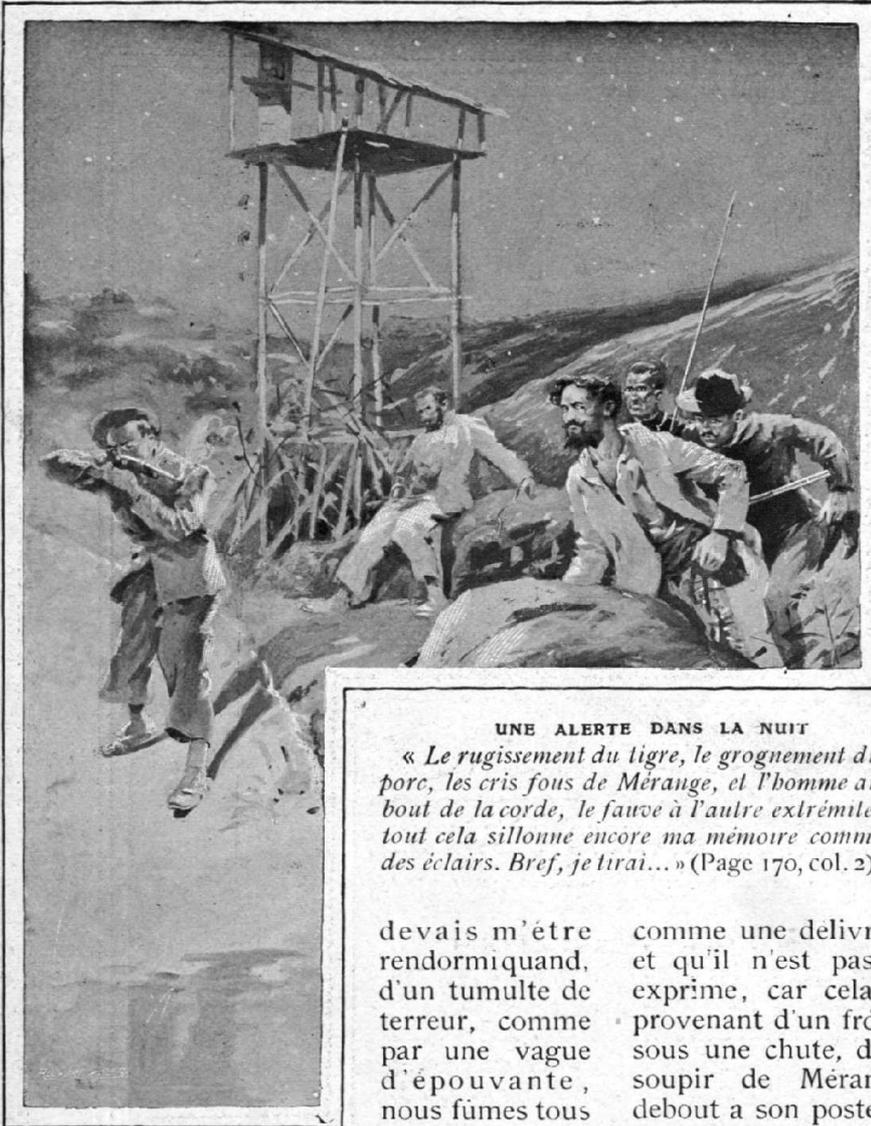
UN VILLAGE MEO

C'est au milieu de ces contrées sauvages et inaccessibles que le tigre fait de fréquentes et tragiques apparitions.

Une pêche au tigre



LA " PÊCHE " AU TIGRE
Parfois l'habileté et le courage des chasseurs se trouvent dramatiquement déjoués : Tel fut le cas dans l'étonnante aventure dont nous racontons les épisodes vécus.



UNE ALERTE DANS LA NUIT

« Le rugissement du tigre, le grognement du porc, les cris fous de Mérange, et l'homme au bout de la corde, le fauve à l'autre extrémité, tout cela sillonne encore ma mémoire comme des éclairs. Bref, je tirai... » (Page 170, col. 2).

devais m'être rendormiquand, d'un tumulte de terreur, comme par une vague d'épouvante, nous fûmes tous soulevés, terrifiés, sur nos nattes : un rugissement avait crevé la solitude, semblait-il, et le cochon grognait sinistrement, mais, par-dessus tout, la voix de Mérange éclatait, dominait, emplissait le voisinage de jurons, d'imprécations, puis de plaintes désespérées ; je vous dis, tout cela se mêlait comme un flot hurlant de gémissements et de fureurs à l'assaut du silence et des ténèbres, cela semblait s'écraser, ruisseler en horreur, comme sur une roche, sur le vide noir de l'étendue...

Comment nous nous précipitâmes, empoignant nos fusils, allumant des torches, je ne sais plus... Je ne vois plus que ceci... Comme sur la hune en haut de vergues secouées par la tempête, Mérange, accroché aux traverses de sa guérite aérienne, agité, arraché, se rattrapant, penchant, prêt à tomber, entraîné par la corde restée à son bras, et là-bas, à une douzaine de mètres, deux lueurs phos-

phorescentes, la présence féroce devant quoi se débattait la proie attachée, le cochon hâlant sur la corde qui menaçait d'entraîner Mérange... Mais quels mots pourraient redire cette seconde effroyable et confuse, dont j'ai pourtant la vision si nette... Le rugissement du tigre, le grognement du porc, les cris fous de Mérange, et l'homme au bout de la corde, le fauve à l'autre extrémité, tout cela sillonne encore ma mémoire comme des éclairs... Bref, je tirai... Et comment faire comprendre l'angoisse qui dura peut-être un millième de seconde dans le silence qui suivit la détonation... Puis un allègement, comme une détente de l'orage à la première goutte —

comme une délivrance sensible, certaine, — et qu'il n'est pas possible qu'une plume exprime, car cela n'était qu'une sensation provenant d'un frôlement des herbes, comme sous une chute, du silence du cochon, d'un soupir de Mérange, dégagé, maintenant debout à son poste... Je n'avais pas touché le tigre, — mais coupe la corde! — comme, au même instant presque, nous le prouva la plainte formidable qui déchira l'étendue, à la balle tirée, après mon coup, par Mérange de sa guérite élevée dans la direction où bruissait la jungle...

A LA POURSUITE ACHARNÉE DU FAUVE.

Nous nous étions élancés, haletants, dans l'ivresse farouche de la poursuite ; et ce sont là des sensations indescriptibles, où la raison s'absente, où le sang brutal cogne aux tempes, où le seul instinct, envahissant tout l'être, vous précipite, ou vous ne frissonnez que d'un émoi pareil à celui de ces primitifs meos, accourus aux détonations... Une force violente nous entraînait, et nous laissions appeler et crier Mérange, qui réclamait une échelle pour descendre de son dramatique

observatoire... Nous battions les environs immédiats, à la lueur des brandons, sans rien découvrir, la piste de sang vite perdue... Plusieurs fois, des arbres craquèrent, des herbes se déchirèrent au loin... Nous avançons, nous sentions que cela n'était pas fini... Nous nous taisions, nous nous arrêtions pour épier le mystère intense... Un groupe de Méos,

encore à la gueule un lambeau de chair, un tronçon de corde... La pique en avant, un Méo s'assura que l'immobilité était définitive... Il n'y avait plus qu'à tirer de l'eau la masse inerte, dont la mâchoire s'était fermée sur la corde, comme un poisson fabuleux, pris à une ligne de fond... On envoya chercher des liens, on passa des nœuds cou-



UN GROUPE DE MÉOS

Les Méos sont les derniers représentants d'une race ancienne et étrange qui couvrait les sauvages contrées où ils mènent encore une existence aux mœurs bizarres en défendant leur farouche indépendance.

armés de piques, nous faisaient comprendre par signes que *cela* était proche... Tout d'un coup, notre attention fut attirée vers un étang, une flaque plutôt, encaissée dans un terrain à sec... par une agitation comme de bête à l'abreuvoir, un mouvement de buffle dans la vase. Les méos, de leurs piques tenues, désignaient l'endroit où brillaient deux runelles vertes, fantastiques qui s'éteignirent... Nous n'étions qu'à quelques mètres... Nous entendîmes une chute lourde dans la bourbe... Oui, le tigre était là, avait glissé en se retirant, ne pouvant fuir, frappé de trois balles, comme nous vîmes ensuite ; il agonisait, enlisé, souillé de sang et de boue, ayant

lants au cou, aux pattes, pour hisser la capture énorme sur le bord de la mare. — Oui, je revois toujours l'immense félin, à la lueur des résines, comme un monstre marin échoué, hâlé sur le rivage... Nous n'éprouvions pas le besoin de dormir après cette nuit agitée, qui aurait pu être tragique : Mérange était tout meurtri, le poignet fort endommagé par la corde qui s'était resserrée aux secousses du cochon ; il avait bien failli dégringoler du mirador !

Et voilà ma première chasse au fauve, qui fut plutôt une pêche au tigre !

JEAN AJALBERT.



A TRAVERS LE GLOBE *de* Février 1905 (1)

LA DUCHESSE D'AOSTE

La duchesse Hélène d'Aoste, complètement guérie, est sortie le 3 février pour la première fois et s'est rendue à l'église de la Consolata, où l'on célébrait un service d'actions de grâces pour son rétablissement. Une foule énorme remplissait la vaste église.

LE NOUVEAU MUSÉE DE MONACO

Une des plus audacieuses constructions du globe est celle qui est en voie d'achèvement à Monaco et qui sera consacrée au Musée océanographique. Notre photographie montre la façon pittoresque dont a été construit le nouveau Musée.

L'EXPÉDITION CHARCOT

Le navire argentin *Uruguay*, n'ayant trouvé aucune trace de l'expédition Charcot, ni à l'île *Déception*, ni à l'île *Wiencke*, on redoute qu'il ne soit arrivé un accident à l'expédition des Français, dans les régions du pôle...

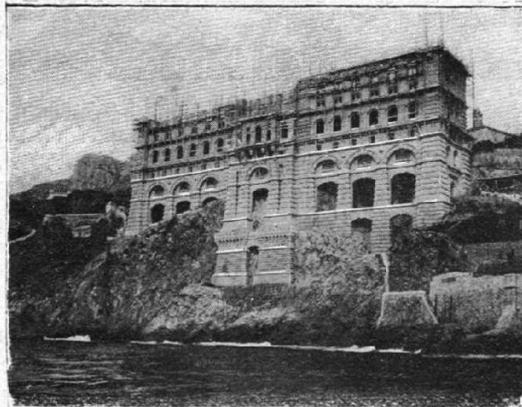
Une mission s'organise, sous la direction de l'amiral Touchard, pour étudier les moyens de porter secours aux explorateurs, dont le sort donne lieu à de terribles inquiétudes...

Cependant, le docteur Charcot n'avait prévu son retour que pour le mois d'avril 1905.

A son départ, le jeune savant était en instance de divorce — et l'affaire est près



La duchesse d'Aoste, née princesse d'Orléans, qui vient d'être si dangereusement malade.



Le nouveau Musée de Monaco

d'être appelée à l'audience — à la demande de sa femme, M^{me} Jeanne Victor Hugo, qui avait été d'abord M^{me} Léon Daudet.

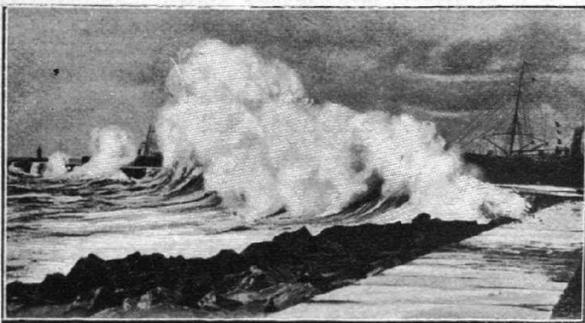
LE PORT DE BIZERTE ENDOMMAGÉ

La tempête du 1^{er} février a fort endommagé le port de Bizerte. La jetée nord, entre le phare et la côte, a été presque entièrement emportée sur une longueur de 600 mètres et de 40 entre le phare et le musoir. Le grand môle extérieur a été endommagé sur 300 mètres de long. Dans leur ensemble les dégâts ont été évalués à plus de 2 millions et nécessiteront la reconstruction des jetées dont la hauteur, qui est de 4^m 10, sera surélevée.

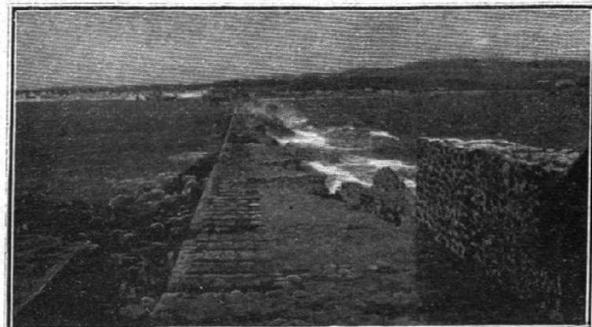
L'AFRIQUE ÉQUATORIALE

On a prétendu longtemps que l'Afrique équatoriale était inhabitable pour un Européen, que la colonisation n'y offrait aucun avenir. La construction du chemin de fer de l'Ouganda est venue renverser cette théorie, et l'Afrique orientale anglaise est en passe de devenir une des plus florissantes colonies de l'Empire Britannique.

Voici quelques chiffres significatifs. Il y a dix ans, la région nommée Kikouyou, qui se trouve sous l'Equateur et est constituée par des plateaux d'une altitude de quinze cents à deux mille mètres, fertiles et abon-

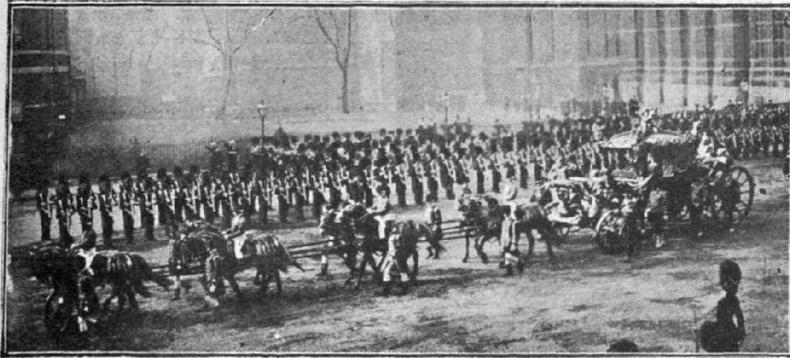


Une vague colossale observée à Aden au mois de février



La jetée nord de Bizerte après l'orage qui l'a endommagée.

(1) L'ensemble des "memento" publiés dans chacune de nos rubriques constitue, en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de la bibliothèque. On aura, par la suite, mille occasions de s'y reporter. — Ce n'est pas un journal et c'est mieux qu'un livre.



L'ouverture du parlement anglais, le cortège royal se rendant en grande pompe à la salle des Séances (14 fév.)

damment arrosés, ne comptait que quelques colons blancs.

Or, durant la dernière année fiscale, cette même région a exporté pour près de quatre millions de francs en produits divers; ses importations ont monté à plus de douze millions. Et cependant le chemin de fer est à peine achevé.

DANS L'ARGENTINE

Un mouvement insurrectionnel s'est produit à Buenos-Ayres dans les premiers jours de février; il n'a pas pris l'extension que l'on prévoyait lors de son début.

Les brigades des généraux Garcia et Winter ont eu raison des officiers et des soldats soulevés de Cordoba. Le général Fotheringham et le colonel Tiscornia ont soumis les insurgés de Mendoza. Le calme s'est vite rétabli à Buenos-Ayres et à Santa-Fé ainsi que dans toutes les provinces.

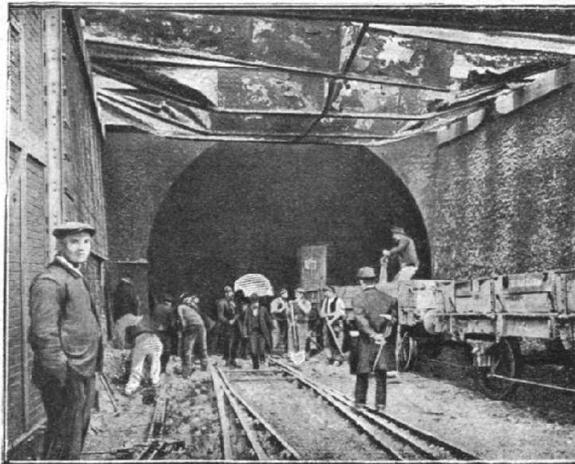
LES ÉTRANGERS EN CHINE

On vient d'établir la statistique suivante : Sur 1.300 comptoirs possédés par les étrangers dans les ports à traités du Céleste Empire, et comprenant une population commerciale de 20.500 résidents, on en compte 420 appartenant aux Anglais, avec 5.600 résidents et 361 aux Japonais, occupant 5.300 personnes. Ces deux nations ont donc ensemble les trois cinquièmes de maisons étrangères, et plus de la moitié des résidents.

La France occupe le cinquième rang après l'Allemagne et les États-Unis, avec 71 maisons de com-

merce et environ 1.200 résidents.

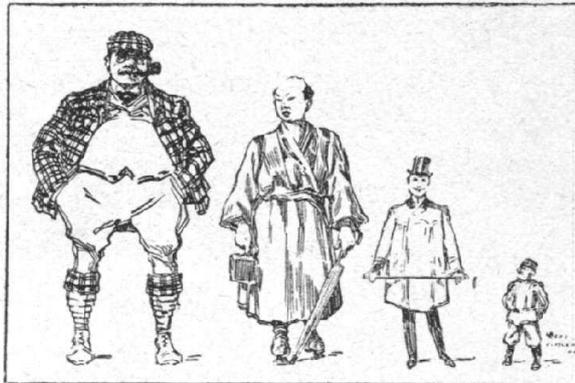
Quant à la Russie, elle se classe huitième, après le Portugal et l'Espagne, et elle est représentée seulement par 34 comptoirs et 360 résidents.



Eboulement du tunnel de Saint-Germain. Les travaux de déblaiement

LES NOUVEAUX TIMBRES DE SERBIE

Les nouveaux timbres de Serbie, les premiers qui soient à l'effigie de Pierre I^{er} sont dus au graveur en chef du Timbre français,



Les étrangers en Chine : proportion des Anglais, Japonais, Français et Russes ayant des emplois commerciaux en Chine.

M. Paulin Tasset. L'effigie royale est dans un ovale et, noire pour toutes les valeurs, se détache sur un cadre de couleur différente suivant les valeurs : 1 para, gris et noir; 5 para, vert jaune et noir; 10 para, rose et noir; 15 para, lilas et noir; 20, jaune et noir; 25, bleu ciel et noir; 50, brun foncé et noir; 1 dinar, bistre et noir; 3 dinar, vert bleu et noir; 5 dinar, violet et noir.

CRIMES COLONIAUX

Pendant que la justice belge instruit les différentes affaires qui ont appelé l'attention du monde civilisé sur les pratiques cruelles introduites au Congo, le récit d'étranges observations a surpris l'opinion française.

Le 14 juillet dernier, à Fort Crampel, a été célébré par l'explosion d'un nègre! Une cartouche de dynamite avait été introduite, dans le corps du malheureux... Une autre fois, un nègre aurait été décapité, sa tête bouillie, et le bouillon distribué aux membres de sa famille.

Les accusés sont M. Toqué, ancien élève de l'École coloniale, M. Droche et M. Gaud — tous trois fonctionnaires. Le parquet de Brazzaville a saisi des lettres qui semblent ne laisser aucun doute sur la mentalité des coupables.

L'EXPOSITION DE BÉHANZIN

Béhanzin, l'ex-roi du Dahomey enverra sa contribution à l'Exposition internationale de Liège.

On y verra sa couronne, sorte de chapeau melon à bords plats fait d'une véritable dentelle métallique forgée par le meilleur orfèvre d'Abomey et son manteau royal en velours rouge bordé d'une passementerie ordinaire. Il y joindra son sabre de guerre, orné de belles pierreries.

L'ACCIDENT DU « SULLY »

Le ministre de la Marine a fait connaître au Conseil des ministres du 10 février que le croiseur Sully, commandant Guiberteau, s'était échoué en baie d'Along (Tonkin) sur un plateau de roches non porté sur la carte.

La coque et la double coque sont crevées en divers endroits sur une longueur de 60 mètres.

Le *Sully* avait coûté 25 millions de francs.

L'EXÉCUTION DU TRAITÉ FRANCO-SIAMOIS

En vertu de la récente convention ratifiée par les Chambres, après le rapport de M. François Deloncle, député de Cochinchine, les délégués du roi Chulalong-Korn ont fait remise au représentant du gouvernement français, M. Morel, résident supérieur du Cambodge, du territoire de Kralt.

Devançant, par une interprétation

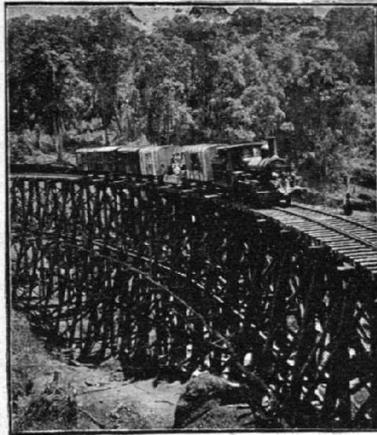


L'envoi de Béhanzin à l'Exposition de Liège

erronée, la nouvelle délimitation de frontières stipulée, la garnison française a évacué *Chantaboun*, qui fait retour au Siam, après douze ans d'occupation par nos troupes.

LE CHEF SUD-AFRICAIN BANJA

Les Allemands sont en train de payer chèrement leurs conquêtes du sud-ouest africain. Il y a près d'un an, les Hottentots s'élevèrent contre la civilisation dominatrice allemande, ils furent soumis, et cependant, peu après, une autre tribu, les Herrerros, assaillirent et dévastèrent les demeures des Allemands.



Le chemin de fer du Cap au Caire
Une section entre Mombasa et le lac Victoria Nianza

Mais un de leurs adversaires les plus redoutables vient de tomber avec ses deux fils; c'est le chef de tribu Banja. C'était un



Unique photographie représentant le docteur Charcot, à bord de son yacht *Le Français*, présidant aux derniers préparatifs de son départ.

homme d'une taille colossale et aussi d'une cruauté et d'un courage extraordinaires. Vainement les missionnaires allemands avaient essayé de le convertir et de le faire revenir du mépris qu'il affi-



Le départ des forçats à Alger

chait pour les coutumes européennes. C'était le chef le plus influent de la région sud-africaine.

LA GUYANE FRANÇAISE

Les nouveaux timbres de la Guyane française ont été dessinés par le peintre Paul Merwart, qui a péri si tragiquement dans la catastrophe de la Martinique. De 1 centime à 15 centimes ils représentent un fourmilier, type de la faune du pays; de 20 à 25 centimes un laveur d'or travaillant les sables aurifères; de 1 franc à 5 francs la place des cocotiers à Cayenne.



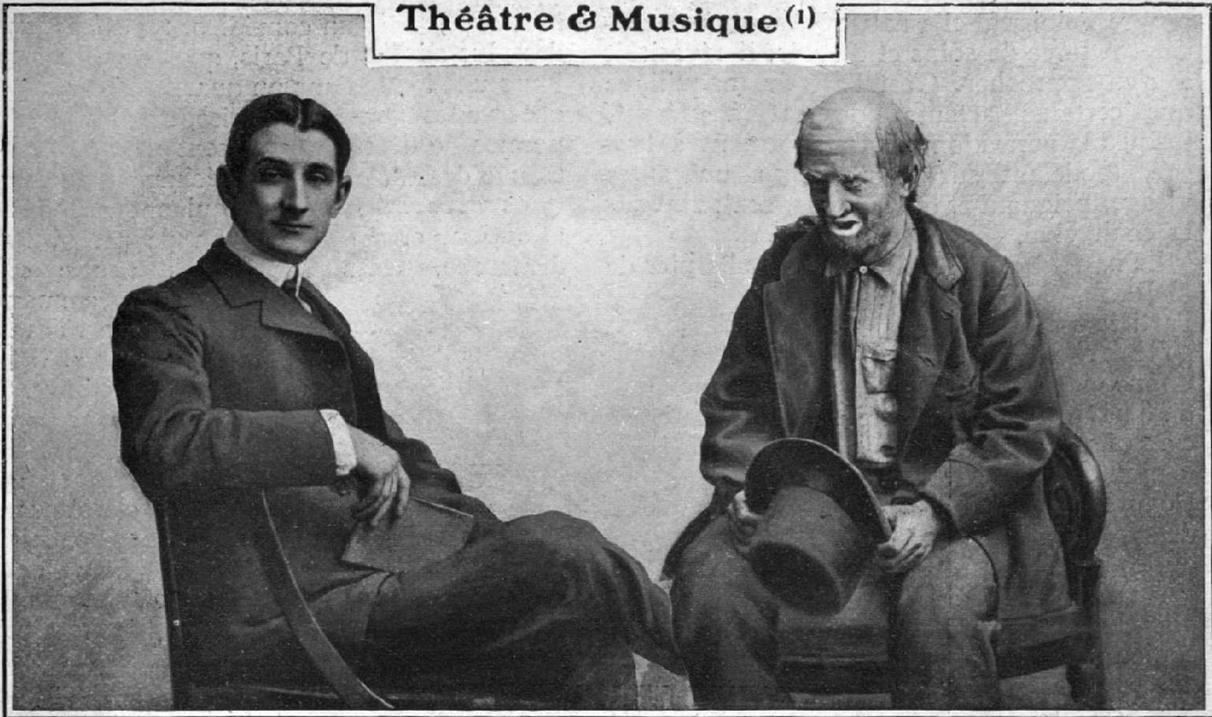
Curieuses ruines d'un temple récemment découvert en Indo-Chine.

L'EMBARQUEMENT DES FORÇATS

Le mois dernier, un convoi de forçats a quitté Alger à destination des colonies pénitentiaires. Rien n'est plus douloureux et plus pittoresque à la fois que ce départ effectué dans de si tragiques circonstances.

RUINES INDO-CHINOISES

On vient de découvrir, en Indo-Chine, un temple et d'autres ruines, qui présentent un vif intérêt pour tous les archéologues et les savants. Les fouilles vont se continuer, et on compte bien trouver encore d'intéressantes pièces d'art.



DEUX PHOTOGRAPHIES D'UNE MÊME PERSONNE

Ce double portrait représente l'acteur Signoret tel qu'il se présente à la ville, et tel qu'il s'est présenté aux spectateurs de l'Asile de Nuit. Et pourtant, pourrait-on imaginer deux physionomies plus dissemblables dans leurs moindres détails?

LES HOMMES A PLUSIEURS TÊTES

Par Paul Ginisty

Certains acteurs poussent aujourd'hui l'art du maquillage jusqu'à la perfection, presque jusqu'au miracle. — Ils arrivent à incarner ainsi d'une façon merveilleuse et pittoresque les personnages les plus divers, et rien n'est plus étrange et amusant que de voir à côté des physionomies bien connues de nos artistes, celles qu'ils se créent



DANS *Gil-Blas de Santillane*, l'ex-marmiton Scipion, promu par un caprice de son maître l'Archevêque, à la dignité de comédien, raconte comment, un peu effaré, on le lança sur la scène. « Le tailleur, dit-il, me revêtit d'une robe bleue garnie de galons et de boutons d'or, puis le majordome me posa sur la tête une couronne de carton. » Et ce fut tout.

Les préparatifs étaient alors sommaires. Et c'était cependant un « rôle de composition »

que jouait Scipion, à en juger par le récit de l'intrigue : celui d'un roi Maure jeté par le sort dans les suprêmes vicissitudes.

Le souci de la vérité, ou de l'apparence de la vérité, a fait du chemin, depuis ce temps-là. Imaginez-vous un comédien moderne, chargé de représenter un tel personnage. Que ferait-il? Epris d'exactitude historique, il commencerait par rechercher d'abord tous les documents possibles, il fouillerait les estampes, il consulterait les érudits; puis, ayant trouvé son type, il s'appliquerait à le réaliser, sa physionomie

1) Chaque numéro de *Je sais tout* est divisé en neuf grandes rubriques qui embrassent l'ensemble des connaissances humaines et des événements universels.

propre s'éloignât-elle naturellement de ce modèle. A force de soins et d'étude, il réussirait à s'en approcher. C'est l'art du maquillage que certains acteurs poussent, à présent, jusqu'à la perfection, se transformant à leur gré, modelant sur leur visage un autre visage, peignant et quelquefois, sculptant sur la chair vive.

Le naïf *Manuel des Comédiens* de Bernier de Maligny, à l'article « se grimer », donne cette définition concise : « ajouter à l'expression de ses traits ou les changer par l'application de couleurs disposées d'après certaines règles ». Il ne s'est pas mis en frais de détails et se borne à une constatation : « la juste mesure est difficile à observer », et à un conseil : « Il faut étudier avec un bon peintre et faire de fréquents essais chez soi. »

La pratique et l'expérience donnent, en effet, l'habileté dans le maquillage, mais il faut, avant tout, cette intuition qui fait, en chaque particularité de son art, le vrai comédien. C'est l'intuition qui lui met devant les yeux la figure qu'il va reproduire par des moyens matériels.

Cette vision est la partie intellectuelle et supérieure de la métamorphose. Les souvenirs, le raisonnement, le hasard souvent, la font naître, et telle rencontre fortuite d'un passant a, plus d'une fois, déterminé le choix de

l'artiste. Je sais un comédien, réputé pour un des plus adroits de Paris, qui flâne tous les jours une heure dans un quartier différent : il observe les gens qu'il croise, suit les physionomies qui lui paraissent intéressantes, trouve des prétextes pour échanger quelques mots avec les individus qui ont retenu son attention, étudie leur façon de parler, leur démarche, leurs manies. Il appelle cela

« emmagasiner des types ». Il les retrouve, à l'occasion, dans le riche répertoire classé dans sa mémoire.

En certains cas, la figure à imiter se présente en quelque sorte tyrannique, c'est celle-là et non une autre qui doit être représentée. Je me souviens que, pendant les répétitions de *Crime et Châtiment*, Paul Mounet qui jouait (et il le joua magnifiquement) le rôle de l'étudiant Rodion Raskolnikoff, sombre, famélique, exalté, inquiet de la pensée de

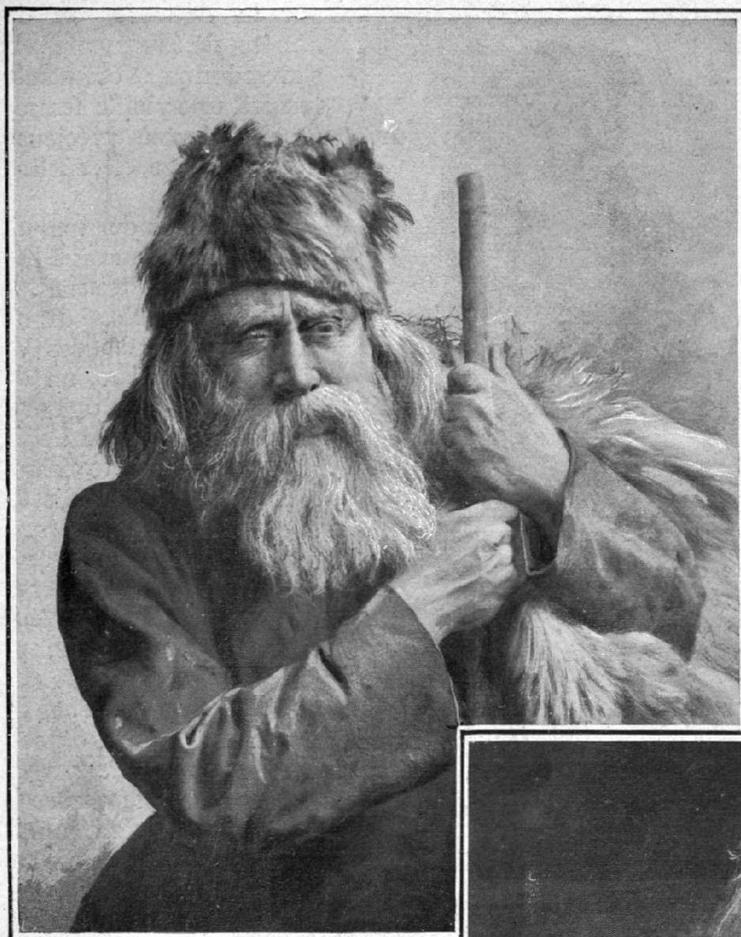
meurtrier germant en lui, me dit un jour, brusquement : « Je le tiens ! je viens de le voir, quoique je fusse seul dans ma loge. Il m'est apparu impérieusement, avec ses cheveux broussailleux, sa barbe rare, les tares de son visage. Il semblait glisser le long du mur, et il s'est vite évanoui... Mais je le garde. »

Garrick a raconté, dans ses Mémoires, que, lorsqu'il aborda le personnage du roi Lear, il se rappela un de ses amis qui avait eu le



UN GRAND ET HABILE ARTISTE : M. A. ANTOINE

M. Antoine est parmi nos acteurs un de ceux qui savent le mieux se composer une physionomie, fait d'autant plus typique que M. Antoine s'est dans plusieurs rôles, montré hostile à tout grimage.



M. ANTOINE

Dans la Puissance des Ténèbres, s'est fait admirablement la tête d'un vieillard besogneux.

malheur de laisser échapper de ses bras sa fillette âgée de deux ans, si bien qu'elle s'était tuée sur le pavé. Devenu fou, le pauvre homme emplissait la maison de ses gémissements, ou, tout à coup il s'asseyait dans un coin, demeurant immobile, n'entendant rien, ou bien encore il levait soudain des yeux suppliants, semblant implorer la compassion. Ainsi ce fut le douloureux héros d'une catastrophe bourgeoise, d'un « fait divers », qui lui fournit le masque du souverain déchu.

Par contre, récemment, ayant figuré un vieux vagabond, un de nos meilleurs comédiens copia, en l'exagérant seulement, la physionomie du doyen d'un cercle élégant, dont les épais sourcils se courbent d'une façon assez singulière.

La conception du type bien ancrée dans le cerveau, ou fixée par un dessin, l'acteur se met devant sa glace. La transformation va s'opérer et les prodiges de Protée vont se renouveler. Celui qui s'assoit la dépouille son individualité pour en prendre une autre. Après s'être débarbouillé à la vaseline, il se fait d'abord « un fond de teint », c'est-à-dire qu'il étend sur son visage une couche d'ocre, qu'il sèche à la poudre de riz. Il faut se garder d'un « fond de teint » trop épais, qui risquerait d'empâter les traits et de nuire à la finesse des expressions. Puis avec la patte de lapin, il prend du rouge en poudre et le distribue légèrement aux endroits qu'il convient d'aviver. Avec les crayons bleus, bruns, et noirs, il dessine des ombres, il accuse des reliefs, il prolonge, il



M. ANTOINE DANS "LE ROI LEAR"

Avec la précédente, cette création est une des plus caractéristiques au point de vue de la transformation de l'artiste

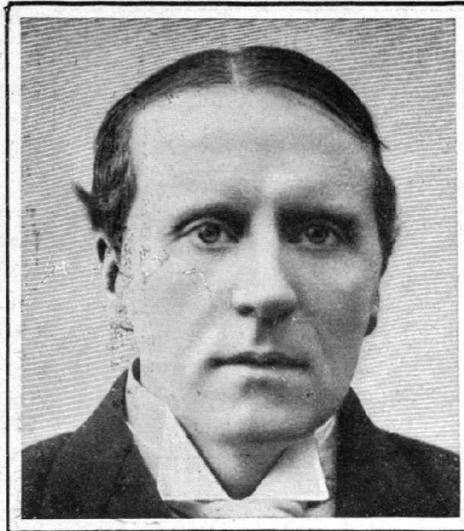
diminue les accentuations.

Il appelle à lui toutes les ressources de son ingéniosité, en tenant compte de l'effet produit à la lumière de la rampe. Ce qui était naturellement, disparaît; ce qui n'était pas, apparaît. Le visage s'épanouit ou se resserre; il prend une expression tragique ou joyeuse, avec les mêmes particularités qui donneront tout un pittoresque à la composition: signes, callosités, cicatrices. Un être nouveau se manifeste peu à peu, de par la volonté de l'artiste, et, souvent, selon la vieille formule romantique, « l'horrible, c'est le beau ». Le grand acteur anglais, M. Berboon Tree, qui incarna si étrangement le farouche Caliban de la *Tempête*, ne fut content, dit-on, que lorsqu'il put s'écrier:

— Brr!..... Je ne voudrais pas me rencontrer le soir!

La volonté!...

Dans le sens contraire, on raconte que la danseuse la Guimard, à qui l'idée de la vieillesse était une véritable terreur, commença dès qu'elle ne fut plus sûre d'elle-même, à copier, chaque jour, un portrait d'elle, qui la représentait dans tout l'éclat de sa beauté. Et, lentement, avec la mélancolie des regrets, elle corrigait l'implacable matière, elle forçait son visage à demeurer ce qu'il avait été, bien que, en fait, il s'amâigrit de plus en plus. Elle ne parut point changer, même pour ses familiers, jusqu'au jour où, vaincue



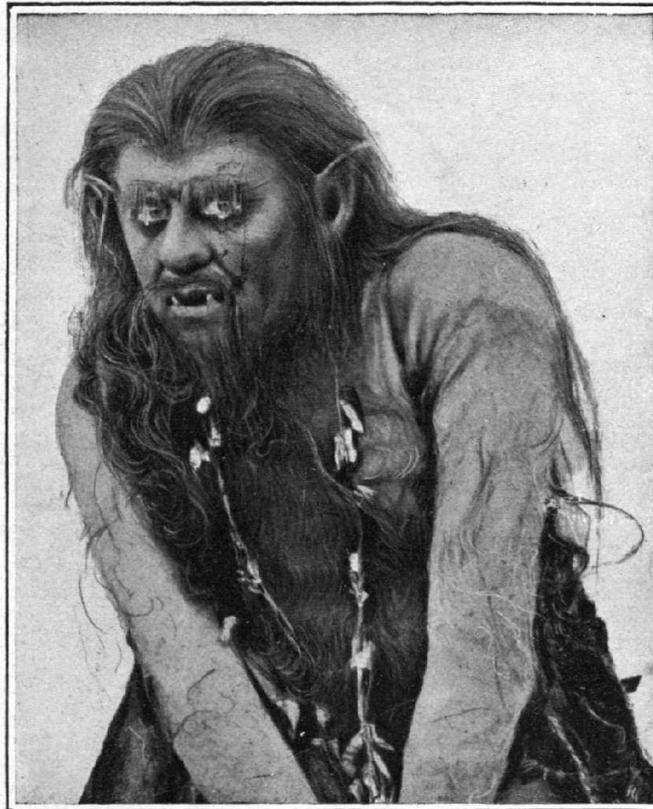
UN GRAND ARTISTE ANGLAIS
M. Berboon-Tree est à Londres une des sommités de l'art du théâtre. Il possède à un haut degré l'art de se grimer.

qu'il se composait. Le rôle des crayons, des pinceaux, des palettes étant terminé, on colle la barbe, que les ciseaux coupent et arrangent selon les nécessités, et on coiffe la perruque,

préparée selon les indications de l'artiste.

Mais il est évident que les modifications les plus intéressantes du visage sont celles qui se font sans l'aide de la barbe, grâce à laquelle on obtient tout de suite un changement marqué.

Supposez, par exemple, que M. Gémier ait, dans la *Divine Emilie*, à représenter la figure de Voltaire, alors que l'acteur n'a, avec le philosophe, aucune ressemblance naturelle. Son portrait sous les yeux, il se met à l'œuvre: il déplace les sourcils, en effaçant les siens et en en collant de postiches, il élargit la bouche,



M. BERBOON-TREE DANS "LA TEMPÊTE"

M. Berboon-Tree se fait une tête de "Caliban" si effrayante qu'il déclare qu'il ne voudrait pas se rencontrer le soir.

en la forçant d'un côté, il creuse des rides; pour relever le nez, il épaissit l'ombre sous sa

derrière un grillage». Ce n'est pas le cas de miss M... la jeune Anglaise dont nous don-



ERMETE NOVELLI

M. Ermete Novelli, le plus illustre des comédiens italiens, est remarquable par la souplesse avec laquelle il incarne les personnages les plus divers.

partie inférieure, il allonge le menton avec de la pâte, et un savant emploi du diachylum aidera à compléter les particularités de la physionomie.

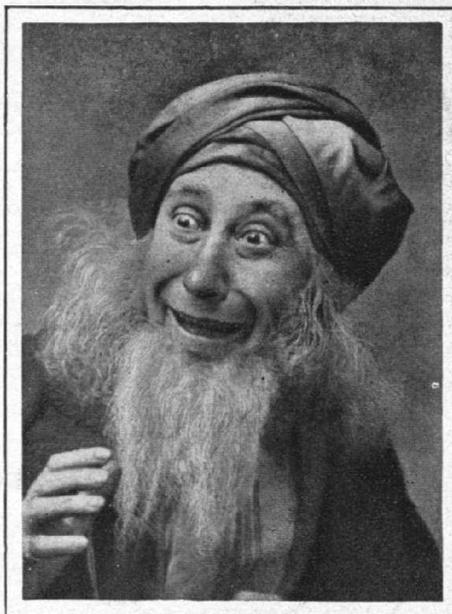
Les débutants, quand ils jouent un vieillard,



L'ART DE SE GRIMER

Ce n'est pas sans peine et sans longueur de temps qu'à l'aide de fard, de peinture et d'accessoire, un artiste change complètement sa figure.

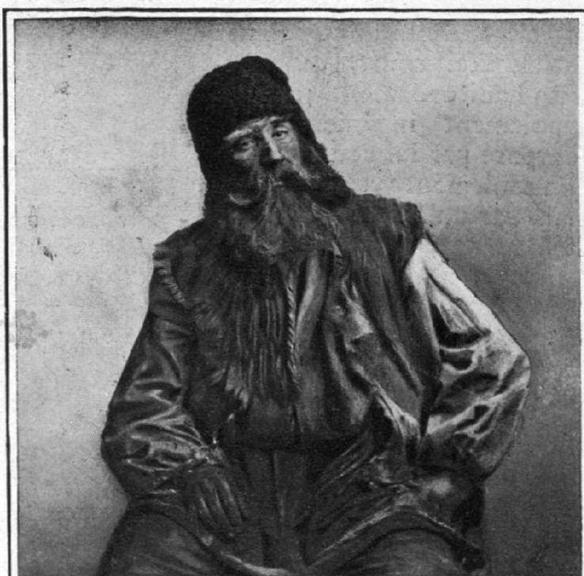
ont une tendance à exagérer les rides : on dit alors en argot de coulisses « qu'ils jouent



LE MARCHAND DE VENISE

Qui reconnaîtrait Novelli sous les traits du fallacieux et hypocrite Shylock — un des plus grands succès que l'artiste italien ait remportés sur toutes les scènes européennes?

nous une « métamorphose » caractéristique. Le nez est la partie du visage la plus malaisée à modifier; en certains cas, on l'augmente, on le courbe ou on le relève par une annexe



LE RÉSULTAT DU GRIMAGE

Détail par détail, M. Signoret est parvenu à se métamorphoser totalement et il n'y a aucun rapport entre ce qu'il était et ce qu'il arrive à être.

en gutta-percha. C'est ce qui arriva à M. Coquelin dans *Cyrano*. Le consciencieux pensionnaire



M. GÉMIER GRIMÉ

Dans le Capitaine Corcoran, pour prendre une création entre cent, M. Gémier devient méconnaissable.

de la Comédie-Française que fut M. Martel, dont le nez naturel était court, l'augmentait habituellement par un supplément ingénieusement composé par lui et qui tenait, non seulement avec de la cire, mais par un dispositif raffiné de fils d'argent.

Les verrues se font avec de la ouate, les dents se noircissent avec une sorte de poix. J'ai gardé le souvenir, en ce qui concerne cette définition de la mâchoire, d'une tragique et monstrueuse figure de vieille, composée avec bien du talent par M^{lle} Grumbach, alors toute jeune, dans la *Pauvreté de Plusies*. Cette même artiste ne fut pas moins remarquable dans la *Puissance des Ténèbres*.

Vous vous rappelez l'histoire fameuse du Capitaine Castagnette. Ce vieux brave légendaire avait successivement perdu, dans les guerres de l'Europe, tous ses membres, et les balles et les boulets n'avaient pas respecté davantage son visage. Une visite dans la loge d'un comédien qui s'apprête à jouer un rôle pittoresque évoque le cabinet de toilette du bon capitaine ; sur une chaise, ce sont des mollets postiches, des

épaules postiches, un ventre postiche, sur une tablette, c'est un front, un nez, un menton habilement façonnés et prêts à être fixés, c'est une perruque, des sourcils, une barbe. Sur une autre planchette, les gommés, les fards, les couleurs. Ce sera une réfection complète, une personnalité nouvelle. Frédérick Lemaître, volontiers grandiloquent, appelait cela composer le *poème* de la vie artificielle.

LES MOYENS ORIGINAUX EMPLOYÉS POUR LA RECHERCHE DE LA VÉRITÉ.

La vaseline, qui est d'un emploi relativement récent, a simplifié les phases essentielles du maquillage : jadis, on se servait tout simplement de saindoux. Sous les yeux, elle les rend humides d'émotion, elle imite la sueur sur le visage, chacun s'avise de moyens particuliers.

M. Dorival, qui excelle, lui aussi, à composer des types, de l'hirsute Toinon du *Chemineau* à de grandes figures historiques, me disait qu'il connaissait un vieux comédien qui, lorsqu'il s'agissait de représenter un personnage hâve, ravagé, minable, restait fidèle à l'emploi de la simple poussière, ingrédient peu coûteux, et supérieur, disait-il, pour creuser les joues et pour donner — c'est le cas de se servir de cette expression — un teint



M. GÉMIER

Elève d'Antoine, M. Gémier apporte un grand soin à se faire une tête.



M. MAX DEARLY

Ce jeune artiste apporte dans la composition des rôles les plus variés la plus grande souplesse.

terreux. On ne saurait s'imaginer, d'ailleurs, jusqu'où va le souci du détail chez certains comédiens : j'en sais un, occupant une grande situation dans un grand théâtre, qui soigne particulièrement la calvitie. Lorsqu'il joue un personnage chauve, après s'être ceint le front — pour l'agrandir — d'une sorte de bandelette, il astique lui-même, à l'encaustique, le crâne postiche qu'il va revêtir, pour le rendre plus luisant.

Cette composition physique du personnage est un entraînement pour la façon de jouer la pièce : pendant qu'il se maquille, l'artiste y réfléchit, fait sa propre critique, trouve quelque accent nouveau, s'aperçoit de ce qui lui a échappé. On cite ce mot de Talma, un soir qu'il avait achevé de se grimer et de se costumer :

— Maintenant, j'ai joué la moitié de mon rôle.

Les procédés matériels étant moins expéditifs qu'aujourd'hui, les acteurs d'autrefois mettaient beaucoup de temps à se préparer à paraître devant le public : Mélingue arrivait au théâtre à quatre heures et s'enfermait dans sa loge, cherchant sans cesse à perfectionner ce qu'il avait trouvé de pittoresque. Il en était à peu près de même pour Paulin-Ménier.

Il y a quelques années encore, il y avait profit, pour les curieux de menue histoire



M. GUITRY DANS "L'ASSOMMOIR"
La perfection avec laquelle M. Guitry se grime dans le rôle de Coupeau (Assommoir) est devenue classique.



M. LUCIEN GUITRY
M. Guitry sait, mieux que qui que ce soit, se transformer à la scène.



M. MAX DEARLY EN "DELCASSÉ"
... Tantôt M. Dearly imite à s'y méprendre quelque importante personnalité politique.

théâtrale, à faire parler une très vieille femme, ancienne artiste de drame, qui vivait misérablement en tâchant de vendre aux comédiens des bâtons de maquillage. Elle faisait la tournée des loges, une petite valise à la main, qui contenait ses assortiments de fards, et elle donnait des conseils aux jeunes acteurs, elle évoquait pour eux les habitudes des comédiens fameux,

qu'elle avait connus, elle leur contait mille anecdotes. Et, à cette pauvre ruine, qu'était la marchande de cosmétiques pour théâtre, plus d'un dut une idée heureuse, qu'elle avait suggérée, et dont, naturellement, on oubliait de lui savoir gré.

Je lui ai entendu narrer la mélancolique et touchante histoire d'un comédien usé, fini, confiné désormais dans les obscures fonctions de troisième régisseur et qui, cependant, malgré sa décrépitude, et bien qu'il en eût sans doute conscience, regrettait amèrement le théâtre. C'était à lui qu'était confié le soin de faire « une voix dans la coulisse ». C'était encore, fût-ce à travers le décor qui le rendait invisible, un contact avec le public. Et, en ces occasions, il ne manquait pas, cette peine fût-elle absolument inutile, de

se composer la tête appropriée au personnage. Ainsi, dans *Un Monsieur et Une Dame*, où l'on ne fait qu'entendre un postillon, se rougissait-il le nez comme un ivrogne, et s'accroissait-il les traits. Se maquiller, était pour lui, rappeler son passé. Il mettait autant de soin à cette opération qu'au temps où il lui était permis de fouler les planches. Et comme on le raillait doucement de cette comédie qu'il se donnait à lui-même :

— Cela m'aide, disait-il avec conviction, à la vérité de l'intonation!



LES MAQUILLAGES CÉLÈBRES ET LÉGENDAIRES.

Ah! les vieux comédiens d'autrefois !... Le plus fantaisiste maquillage, sinon le plus raffiné, ce fut le légendaire Rosambeau qui le hasarda : je ne sais en quelle occasion, il se teignit en vert. Mais le saindoux fut impuissant à faire disparaître la couleur, tenace. Rosambeau qui ne s'étonnait jamais de rien, ne s'inquiéta point autrement. Se trouvant libre d'engagement (ce qui lui arrivait souvent) il alla s'exhiber dans les foires, en se donnant comme un indigène... des Iles du Cap-Vert. Sa rencontre inopinée, dans une auberge de Lisieux, où il prenait un frugal repas, est un des plus amusants passages des Mémoires de M^{lle} Flore.

Les artistes d'aujourd'hui, pour réaliser les types qu'ils ont conçus, ont à leur disposition une foule de petits moyens pratiques et tous les postiches imaginables.

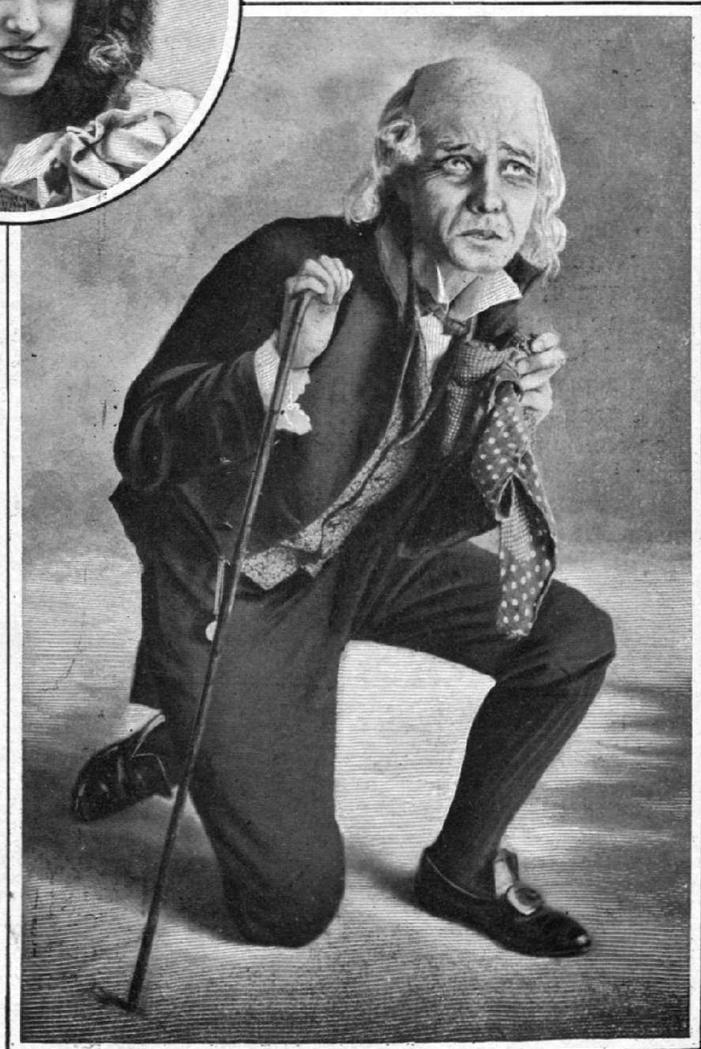
MOYENS ANCIENS, MOYENS MODERNES ; UN ART EN PROGRÈS.

C'est avec des moyens relativement simples et pratiques que les Gémier, les Guitry, les Signoret, les Novelli, arrivent aux métamorphoses dont nous devons nous contenter de donner de simples photographies, très caractéristiques d'ailleurs, n'ayant pas la place de nous étendre sur chacune de ces petites créations, qui sont les chefs-d'œuvre du genre.

Leurs devanciers, surtout lorsqu'ils appar-

tenaient à quelque troupe errante, pauvre par conséquent, se devaient ingénier de toute leur fantaisie.

Dans le *Café des Comédiens*, des frères Cogniard, l'honnête Collinet, qui raconte comment, un jour, à Béziers, il a joué les deux enfants d'Edouard à lui tout seul, narre les menus artifices qu'il a dû employer dans sa carrière : le bouchon noirci lui a fait des moustaches, la farine a poudré



UNE JEUNE FEMME ET UN VIEILLARD

C'est, nos lecteurs l'ont à présent deviné, la même personne, Miss M... une jeune artiste anglaise, qui, pour les besoins de la cause, semble accablée par les rides et le poids de l'âge.

ses cheveux, de la mie de pain sculptée sur son visage et grossièrement collée, lui a servi à simuler des protubérances. Il faut bien être fécond en ressources économiques.

« Et dans la *Pie voleuse*, donc, dit-il... Je jouais le bailli... au moment d'entrer en scène, j'e m'aperçois que je n'ai pas de bas de soie



M^{me} GRUMBACH

Telle qu'elle apparaît lorsqu'elle ne joue pas la comédie.



M^{me} GRUMBACH

dans la Puissance des Ténèbres, transformation complète.



M. COQUELIN

Physionomie « naturelle » de l'éminent artiste.

noire... Je cherchais un moyen de parer le coup, quand le dérotteur m'apporte mes souliers... une idée me frappe... idée d'artiste!.. je me fais cirer les jambes à la cire anglaise... à deux pas, ça imitait le bas de soie à ravir : depuis je n'en ai jamais porté d'autres...

Voici quelque temps, M. Febvre demandait, très justement, en somme, pourquoi au Conservatoire, on n'apprenait aux élèves ni l'art de se grimer, ni celui de se costumer, pourquoi, puisque ce sont là des obligations essentielles de la profession de comédien, on ne les obligeait pas à des exercices de ce genre, qui leur



M. COQUELIN

Dans Plus que Reine, M. Coquelin ne ressemble-t-il pas plus à Napoléon qu'à lui-même?

donneraient l'aisance qui leur manque souvent lorsqu'ils paraissent sur une véritable scène.

Ils sont alors souvent entravés, en effet, par l'ignorance de ces petits secrets techniques.

L'idée était bonne. On ne s'explique pas qu'on ait l'air de dédaigner une partie nécessaire de l'enseignement de l'acteur. Sans doute, il faut là de l'invention personnelle, mais elle ne se peut appliquer qu'après qu'on est débarrassé des tâtonnements pour retrouver les règles élémentaires.

PAUL GINISTY.



TREWEY

Quel est ce personnage louche assis non loin de ce bon vieillard? Rassurez-vous, il s'agit d'un seul acteur, M. Trewey, dont nous avons réuni deux photographies.

THÉÂTRE SARAH-BERNHARDT

Le 7 février, le Théâtre Sarah Bernhardt donnait la reprise d'*Angelo, tyran de Padoue*, drame en cinq actes, de Victor Hugo, pavane et madrigal de M. Reynaldo Hahn.

M^{me} Sarah Bernhardt représentait la Tisbé ; M. de Max, Homodéi ; M. Desjardin, Angelo.

« Le génie est toujours le génie, a dit M. Emmanuel Arène, et dans *Angelo* comme dans toutes les œuvres d'Hugo, il reste, au-dessus de ce qui peut avoir vieilli, assez de beautés de formes et de fond, de scènes puissantes, de situations nobles et fortes pour imposer l'admiration et amener un éternel succès. »

La critique a d'ailleurs émis sur *Angelo* des opinions contradictoires.

Si M. Catulle Mendès proclame son admiration pour *Angelo*, M. Nozière estime que c'est la plus médiocre des œuvres de Victor Hugo, et M. Adolphe Brisson, dans le *Temps*, lui consacre ce que l'on peut appeler un respectueux éreintement. Mais tout le monde se met d'accord pour déclarer que M^{me} Sarah Bernhardt s'est surpassée dans le rôle de la Tisbé.

LES DRAGONS DE L'IMPÉRATRICE

Le 13 janvier a eu lieu, aux Variétés, la 1^{re} représentation des *Dragons de l'Impératrice*, opéra-

comique en 3 actes, livret de MM. Georges Duval et Albert Vanloo, musique de M. André Messager. La musique a ravi tout

Du *Gaulois* (M. Félix Duquesnel : « Voici un gros succès d'opéra-comique, de l'opéra-comique d'autrefois. »



Angelo au théâtre Sarah Bernhardt. Ce drame de Victor Hugo a été récemment repris au théâtre Sarah Bernhardt. Nous reproduisons une scène du 1^{er} acte. A droite M^{me} Sarah Bernhardt et M. Desjardin.

le monde ; il y a eu quelques restrictions en ce qui concerne le livret. Bonne interprétation : M^{mes} Germaine Gallois et Mariette Sully, MM. Prince, Claudius, Alberthal, Bergerat, etc.

Du *Figaro* (M. Emmanuel Arène) : « Que de pages exquises, de l'invention la plus mélodique, et de l'exécution la plus raffinée ! »

THÉRÈSE RAQUIN

Le 8 février, a eu lieu à l'Odéon la reprise de *Thérèse Raquin*, qui est le premier drame que M. William Busnach ait tiré d'un roman d'Émile Zola. Cette adaptation fut jouée, pour la première fois, voilà quelque vingt ans, sans grand succès d'ailleurs. Un meilleur accueil vient d'être fait à cette œuvre, dont le dénouement, d'une horreur vraiment shakspearienne, a beaucoup ému. Interprétation avec M^{mes} Tessandier et Mégard, MM. Dorival et Janvier. La presse, autrefois très dure pour l'œuvre de Zola et de Busnach, a révisé son jugement, qui maintenant est presque unanimement élogieux.

AU THÉÂTRE ANTOINE

Le théâtre Antoine a donné les premières représentations de trois pièces : l'*Amourette*, comédie en 3 actes de M. Pierre Veber, dont M. Emanuel Arène a dit dans le *Figaro* qu'elle contenait un « premier acte réussi, écrit d'une main légère, tout émaillé

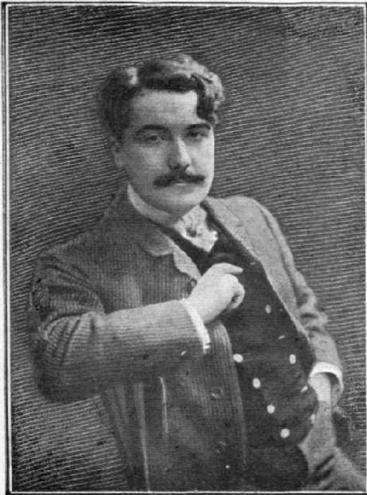


Les Dragons de l'Impératrice aux Variétés, à l'acte II de la charmante opérette d'André Messager : M^{lles} Mariette Sully et Germaine Gallois.

(1) L'ensemble des "memento" publiés dans chacune de nos rubriques constitue en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de la bibliothèque. On aura, par la suite, mille occasions de s'y reporter. — Ce n'est pas un journal et c'est mieux qu'un livre.

d'épisodes agréables et plaisants » ; les *Manigances*, comédie en un acte de M. Alfred Athis, « un marivaudage modern-style », a jugé M. Duquesnel dans le *Gaulois*, et enfin les *Experts*, de M. Bénétre, « bouffonnerie qui critique notre époque et fait songer à Aristophane », a déclaré M. Nozière dans le *Gil Blas*.

Interprètes de la 1^{re} pièce : MM. Antoine, Mosnier, Francès, Vargas, M^{me} Méry; de la seconde, M. Signoret, M^{me} Jeanne Léon; de la troisième, MM. Degeorge, Bernard, Defresne.



M. Jean Nougues un jeune compositeur dont on a joué, le 10 février, *Thamiris*, au théâtre du Capitole à Toulouse (Cl. P. Berger).

LA RETRAITE

Le Théâtre du Vaudeville a donné le 15 février la première représentation de la *Retraite*, comédie dramatique en quatre actes, de M. Franz-Adam Beyerlein (traduite de l'allemand par MM. Rémon et Valentin). « Ce drame est vivant, solide, captivant », a dit M. Emmanuel Arène dans le *Figaro*. « Nous n'avons pas été éblouis par l'originalité du sujet », a déclaré M. Nozière dans le *Gil Blas*.

Interprètes : MM. Lérand, Dubosc, Colombey, Louis Gauthier, Roger Vincent, Monteaux, Baron fils, Dauvillier, Joffre, Vandenne et Aussourd. Un seul rôle de femme, tenu par M^{me} Marthe Mellot.

LE TRUST DES THÉÂTRES

Le procès engagé par M. Richemond, directeur des Folies-Dramatiques et MM. Chancel et Michel Carré, auteurs dramatiques, contre la Société des auteurs dramatiques au sujet du trust des théâtres est venu à l'audience.



M. Francis de Croisset, l'auteur de la *Bonne Intention* et de *Chérubin*, qui vient d'être représenté à Monte-Carlo.

M^e Millerand a prononcé une plaidoirie à laquelle a répondu M^e Poincaré. Le jugement qui intéressera tous les auteurs n'est pas encore rendu.

UNE ENQUÊTE THÉÂTRALE

A la suite d'un article de M. Adolphe Brisson, paru dans le *Temps*, le *Gaulois* a demandé aux auteurs en vogue leur opinion sur l'emploi des gros mots au théâtre. Presque tous réprovent cet usage et blâment un procédé qui donne des effets déplorables et faciles.

MADAME BOVARY AU THÉÂTRE

Pour avoir annoncé qu'avec l'autorisation des héritiers de Gustave Flaubert, il tire une pièce du chef-d'œuvre qu'est *M^{me} Bovary*, M. William Busnach a été unanimement malmené dans la presse. MM. Lucien Descaves et Paul-Louis Garnier, notamment, l'ont pris vivement à partie.

LE THÉÂTRE IDÉALISTE

Monsieur Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, vient d'accorder une



M^{me} Wanda Landowska, la célèbre pianiste claviciniste qui vient de donner, Salle Pleyel, deux très intéressants récitals.

allocation de 1.000 francs au Théâtre Idéaliste que dirige M. Armand Bour. Et pour faciliter les débuts de ce théâtre, le *Figaro* a ouvert une souscription à laquelle ont pris part beaucoup d'artistes.

RETOUR DE M^{me} RÉJANE

Madame Réjane, après une tournée très brillante en Amérique, est de retour à Paris et déjà elle répète au théâtre du Gymnase une grande pièce de M. Pierre Wolff, l'auteur du *Secret de Policinelle*.



M^{me} Andrée Méry, qui vient de jouer *l'Amourette* de M. Pierre Veber, au théâtre Antoine.

AU GRAND GUIGNOL

Le 1^{er} février, le Grand Guignol a donné : *l'Affaire Pascaut*, pièce judiciaire tirée de Jules Moineaux, par MM. Georges Courteline et Pierre Veber; *la Mémoire des dates*, par M. Galipaux; *le Point d'honneur*, de M. Bonis-Charancle, *la Maisonnelle*, de MM. W. Busnach et F. Bloch.

UN TESTAMENT ARTISTIQUE

Miss Mary Savin, une célèbre artiste américaine, vient de mourir et a légué une somme de 500.000 francs pour fonder un théâtre national américain. Mais on ne pourra employer cette somme que lorsque les intérêts capitalisés auront produit une somme totale de vingt-cinq millions.

UNE REVUE A MUNICH

Les artistes du théâtre de la Comédie à Munich ont joué au siège de l'Association des journaliers allemands une amusante revue qui a obtenu un vif succès.



M. André Messager, l'auteur applaudi des Dragons de l'Impératrice.

« THAMYRIS » A TOULOUSE

Le 10 a eu lieu au théâtre du Capitole, à Toulouse, la première représentation de *Thamyris*, conte lyrique en 5 actes, de MM.



Mlle Lina Cavalieri, fort remarquée dans le *Chérubin* de MM. Massenet et de Croisset.

Jean Sardou et Jean Gounouillou, musique de Jean Nougues, et joué déjà en 1904 avec succès à Bordeaux.

LE THÉÂTRE EN ANGLETERRE

Le roi *Henry V*, pièce historique de Shakespeare, a été jouée à l'Impérial Théâtre avec un grand succès par M. Lewis Walter et Mlle Sarah Brooke.

A l'Avenue-Théâtre : *The chosen people*, pièce en trois actes de Eugène Tchirikoff où le milieu juif russe est curieusement étudié.

Au Terry's-Théâtre : *Mrs Deering's Divorce*, comédie sur le divorce de Percy Fendall. Mlle Langry n'y a pas obtenu son succès habituel.

ÇA ET LA

A l'Œuvre, le 19, *Dionysos*, de M. Joachim Gasquet. Au Gymnase, le 20, reprise du *Retour de Jérusalem*.

M. Maurice Donnay a rétabli, pour ces nouvelles représentations, une scène supprimée par crainte de protestation d'une partie du public, à la première représentation de l'œuvre.

Au théâtre Antoine, le 20, première des *Avariés*, de Brieux, pièce interdite pendant trois ans.

A Cluny, le 23, première de *La Femme au masque* de Léo Marches et Daniel Riche, et à l'Athénée, le 24, première de *La Petite milliardaire*, 3 actes, de MM. Dumay et Louis Forest.

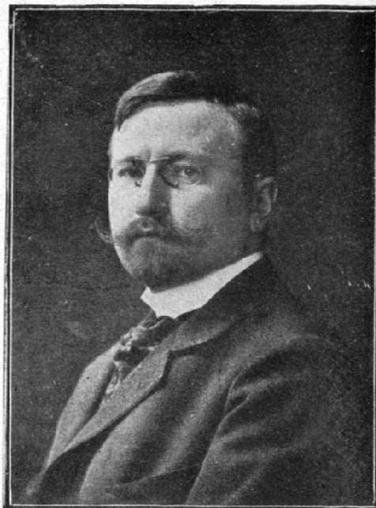
Le 26^e anniversaire de la naissance de Victor Hugo :

Aux Français: *Ruy Blas* en matinée, *Les Burgraves* le soir.

Au théâtre Sarah-Bernhardt : *Angelo*, et à-propos en vers de M. Jean Richepin, dit par M. de Max.

CHÉRUBIN

L'œuvre nouvelle de Jules Massenet, sur un livret de MM. Henri Cain et Francis de Croisset, a eu lieu, le 14 février, au théâtre de Monte-Carlo. Les librettistes ont fait savoir que leur œuvre n'a plus que des rapports très lointains avec le *Chérubin* de M. de Croisset qui, il y a deux ans, ne connut au Théâtre-Français que les honneurs d'une répétition générale. Mise en scène somptueuse; orchestre et chœurs parfaits. Interprétation éminente, dit la presse,



Beyerlein, l'auteur de la *Retraite*, pièce allemande récemment jouée au Vaudeville.

avec Mlle Mary Garden (Chérubin), Marguerite Carré, Lina Cavalieri; MM. Renaud et Chalm.

MORT DE M. MARCEL SCHWOB

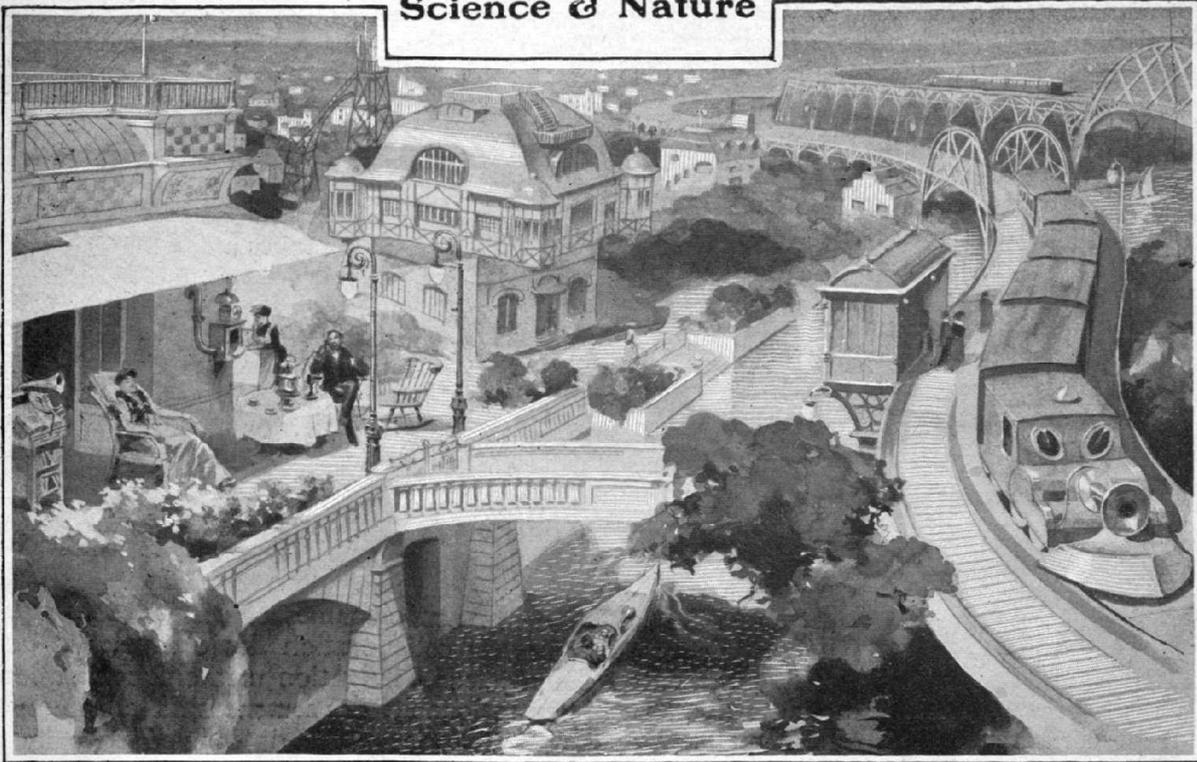
Monsieur Marcel Schwob, auteur d'adaptations célèbres, de *Francesca di Rimini*, *d'Hamlet*, du livret de la *Croisade des Enfants* et de nombreuses œuvres littéraires, est mort le 26, à l'âge de quarante ans.

WANDA LANDOWSKA

Les 10 et 20 février, Mlle Wanda Landowska a donné, salle Pleyel, deux récitals de piano, piano-forte et clavecin, où elle a évoqué J. S. Bach et ses contemporains.



Une revue à Munich. Curieux instantané des artistes après la représentation de la revue de l'association des Journalistes allemands



CE QUE SERA UNE RUE DE VILLE DANS CINQUANTE ANS

Les rues seront, dans un demi-siècle, non seulement bien différentes de ce qu'elles sont maintenant, mais aussi bien différentes de l'idée qu'on se fait généralement des villes futures. La verdure y sera répandue à profusion, car la science de l'hygiène aura elle aussi fait des progrès, et l'air pur y circulera parmi les installations électriques, les terrains confortablement aménagés, les maisons tournant avec le soleil...

Les Découvertes de Demain

On peut s'attendre de la part de la Science à la réalisation de tous les miracles, et il n'est pas possible de prévoir tout ce qu'elle nous donnera. — Du moins, peut-on envisager les découvertes qui sont en voie d'accomplissement, les découvertes de demain, et se figurer, moins avec de l'imagination qu'avec de la logique et du bon sens, les modifications qu'elles amèneront, d'ici une cinquantaine d'années au plus, dans le bien-être et la vie sociale de l'humanité. — Pittoresque rêve que nous rêvons et que nos enfants vivront. ❖ ❖ ❖ ❖ ❖



DE tout temps, une instinctive curiosité, faite de je ne sais quelle nostalgie de l'inaccessible, a incité les hommes à se préoccuper autant du futur que du passé, et à essayer de se représenter d'avance ce qui pourrait arriver après eux.

Mais c'est surtout depuis que l'avènement de ce qu'on peut appeler la période scientifique, qui ne date guère que du XIX^e siècle,

a révolutionné l'univers et légitime, par une véritable explosion de merveilles, les plus audacieuses hypothèses, que les spéculations de ce genre ont pris définitivement l'essor, comme si, en vérité, elles traduisaient un état d'âme universel. Il suffit, au surplus, de rappeler les noms de Jules Verne, d'André Laurie et de Wells pour montrer quelle hauteur de vues et quelle popularité peut parfois atteindre cette littérature.

(1) Chaque numéro de **Je sais tout** est divisé en neuf grandes rubriques qui embrassent l'ensemble des connaissances humaines et des événements universels.

Malheureusement, presque toutes ces prophéties, en dépit (ou à cause) de leur ingéniosité, présentent un vice commun qui est de faire une part trop grande à la fantaisie et de tourner rapidement au mythe ou au roman-feuilleton. Il ne saurait en être autrement quand on envisage un avenir trop lointain pour pouvoir être rattaché par un fil solide aux certitudes du présent. Opérant ainsi dans l'inconnu, force est bien de lâcher la bride à l'imagination, aux dépens de la probabilité, et de réduire la thèse scientifique à n'être plus que l'assaisonnement de la fiction.

C'est à un tout autre point de vue, plus modeste, mais moins illusoire, que je voudrais me placer. Mon ambition se borne à essayer de pronostiquer les progrès immédiatement réalisables, quoique non encore réalisés, ceux qui, en un mot, sont « dans l'air » et s'annoncent comme le complément logique des progrès actuellement accomplis.

Comment iront les choses dans un demi-siècle, — mettons pour préciser une date, vers 1950, ce qui ne fait que quarante-cinq ans?

Il est permis de penser que la majorité de mes lecteurs auront la possibilité de vérifier par eux-mêmes si j'avais deviné juste. Quarante-cinq ans, au demeurant, n'est-ce pas plus que suffisant pour transfigurer la face du monde?

Je n'ai point, bien entendu, l'outrecuidante précaution de tout dire, ni d'éclairer tous les points obscurs. Il est, par exemple, certaines découvertes qui échappent, par leur nature même, à toute prévision. Ce sont celles qui éclatent à l'improviste, presque sans préparation, comme un coup de tonnerre dans un ciel serein : témoin, par exemple, la découverte des rayons X, et celle de la radio-activité. Il n'est point impossible que quelque Röntgen ou quelque Curie mette inopinément la main sur une force encore inconnue, sur un élément insoupçonné, dont la possession transformerait du jour au lendemain les conditions essentielles du travail et de la vie. Mais les trouvailles de ce genre comportent une telle proportion d'imprévu que je préfère confesser d'avance mon impuissance à leur endroit. Il va de soi que mon effort divinatoire se limitera aux grandes lignes, au dessin général, en négligeant les détails — qui auraient pourtant leur importance.

LA SCIENCE ENRAYERA LES GRANDES DISETTES VERS LESQUELLES S'ACHEMINE L'HUMANITÉ.

La première question qui s'impose à l'esprit est celle de l'alimentation, à laquelle toutes les autres sont nécessairement subordonnées. Il s'en faut qu'elle soit aussi oiseuse qu'elle

peut en avoir l'air aux yeux des observateurs superficiels ou des professionnels de l'optimisme. William Crookes n'a-t-il pas soutenu naguère que tout au moins les populations qui se nourrissent de blé — le tiers de l'humanité, à vrai dire, et le tiers le plus intéressant pour nous, puisque nous en sommes — étaient menacées d'une inéluctable disette?

Heureusement, Crookes avait exagéré. Tout d'abord, la superficie des terres fertiles est, en réalité, beaucoup plus étendue qu'il ne l'avait cru. Mais ce n'est là que le petit côté de la question.

On a pu affirmer que la France, à elle seule, était capable de nourrir sur son propre fonds, cent millions d'habitants. Or, ce qui n'était jusqu'ici qu'une théorie platonique ne va pas tarder à entrer dans la pratique courante. L'industrialisation de l'agronomie, si empirique et si rudimentaire encore, le perfectionnement indéfini des machines et des procédés agricoles, la collaboration des chimistes et des électriciens, l'irrigation méthodique, la sélection rationnelle des semences, la substitution surtout de la culture intensive à la culture extensive auront tôt fait d'accomplir ce miracle, sous les espèces de récoltes monstres, cinq ou six fois supérieures aux misérables moyennes de 12 à 18 hectolitres à l'hectare escomptées par W. Crookes.

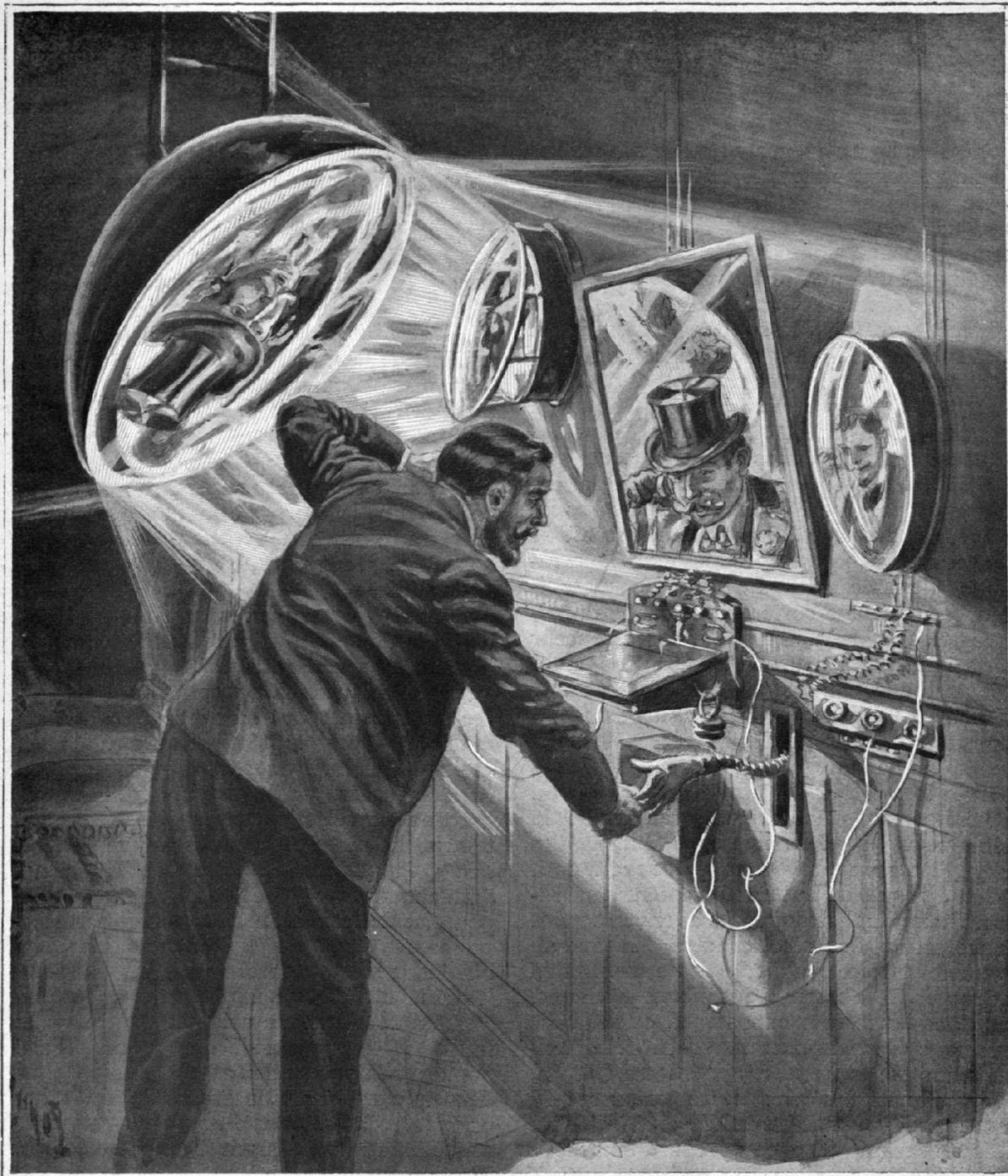
La terre, en d'autres termes, sera un instrument docile et souple entre les mains de l'homme, qui la façonnera à sa guise, au lieu d'être son esclave et de subir sa loi. Son rendement sera devenu indépendant de son exposition, de sa fertilité naturelle, voire de son étendue.

Point même n'est besoin de rêver de méthodes extraordinaires. Il aura suffi d'appliquer systématiquement à la grande culture les procédés qui permettent à certains maraîchers de produire des centaines de tonnes de légumes à l'hectare. C'est que, positivement, ceux-là font leur terre, dont ils règlent à volonté non seulement la teneur en sels minéraux et en sucres fécondants, mais l'état physique, la température, l'hygrométrie. Ils la font si bien que son niveau s'exhausse chaque année de deux ou trois centimètres, et qu'ils l'emportent avec eux, tel un meuble, quand ils déménagent.

On finira par comprendre que ce qui réussit pour les choux et les carottes, les asperges et les tomates, peut aussi bien réussir pour les fourrages et les céréales, dût-on y mettre les mêmes soins minutieux qu'en horticulture, et faire intervenir les châssis vitrés et les thermosiphons, sans parler de l'électricité atmosphérique, tellurique ou industrielle, statique

ou dynamique, sous forme de courants, d'effluves invisibles ou de rayons lumineux. Les capitaux, les intelligences et les bras s'étant,

L'agriculture s'affranchira des servitudes météorologiques elles-mêmes. Maitresse du sol et de la température, elle le sera de la



LE TÉLÉPHOTF OU TÉLÉTROSCOPE

Non seulement on pourra se parler à distance — ce qui est maintenant banal pour nous — mais on pourra par une ingénieuse transmission des ondes lumineuses, se voir à travers les murs et les espaces et se donner même la sensation d'un contact direct comme celui d'une poignée de mains.

de force ou de gré, orientés de ce côté, chaque champ sera organisé comme une usine, machiné comme un décor de féerie, ou plutôt comme un laboratoire.

production végétale, dont elle aura appris à discipliner les exigences géographiques. Pas plus pour le blé que pour les primeurs ou les lilas, il n'y aura plus de latitudes, ni de saisons.

Peut-être, en 1950, n'aurons-nous pas encore atteint cet âge d'or où, dans l'agriculture comme dans l'industrie, l'art se sera substitué partout à la nature, mais nous en toucherons le seuil, et le meilleur des efforts de l'humanité laborieuse convergera vers ce but.

EN 1950, L'HOMME SERA EN GRANDE PARTIE MAÎTRE DES VARIATIONS ATMOSPHÉRIQUES.

Faute de pouvoir encore gouverner souverainement les caprices du ciel et de l'atmosphère, nous saurons au moins les prévoir, dans une certaine mesure, et prendre nos dispositions en conséquence. C'est que les travaux de Norman Lockyer, de Zenger, de Th. Moreux, sur les taches du soleil et leur influence sur les vicissitudes terrestres, en fonction des latitudes, de l'exposition et du relief du sol et de la configuration des continents, auront porté leurs fruits. On pourra connaître à l'avance, au moins dans les grandes lignes, le temps qu'il fera, et, suivant les circonstances, se mettre sur la défensive ou prendre l'offensive contre les intempéries annoncées. Grâce à un système de paratonnerres conjugués recouvrant la campagne, hérissée de hautes pointes métalliques, formant une sorte de cage de Faraday, on écartera les orages, en soutirant en douceur l'électricité atmosphérique. Toute une artillerie pacifique, commandée par un réseau de stations de télégraphie sans fil, avec accompagnement de projectiles gazeux et de cerfs-volants ou de ballons bondés d'explosifs, sera chargée tour à tour de provoquer la pluie ou de dissiper la grêle. On préviendra de la même façon les gelées nocturnes, à l'aide des nuages artificiels provenant de bûchers dont l'allumage se fera automatiquement par l'intermédiaire de thermomètres à renversement. La protection des récoltes sera devenue un véritable service public, comme l'entretien des routes. Il n'est pas jusqu'aux cyclones, qui, dans les régions exposées à ce fléau, ne trouveront sur leur chemin les pièges détonnants dont l'idée première appartient à Turpin.

Les climats les plus extrêmes auront du reste singulièrement perdu de leur hostilité. Je doute qu'on ait encore réussi, comme le proposa jadis Babinet, à canaliser le Gulf Stream, mais, par contre, l'habitude se sera inaugurée d'amener à la remorque des régions polaires d'énormes glaces flottantes jusque dans nos ports et nos rivières et de les y laisser fondre lentement, histoire de rafraîchir l'ambiance, par les temps de canicule. Le reboisement des montagnes et la mise en exploitation du Sahara et d'autres

territoires désertiques, transformés en écuvoires aquifères par d'innombrables puits artésiens, parsemés d'oasis artificielles, recouverts d'eucalyptus, de casuarinas, de tamaris, etc., auront d'ailleurs suffi à régulariser le régime des eaux et à rétablir l'équilibre climaterique universel.

— Comment, dira-t-on peut-être, réaliser de tels miracles? Comment, surtout, asservir la force végétative, si, comme l'a prédit M. Crookes, l'azote vient à faire défaut?

La réponse est facile. Avant que les gisements inexploités des nitrates du Sahara et de l'Adrar, dont Jacques Lebaudy aura été l'un des premiers à pressentir la richesse, aient achevé de s'épuiser, il y aura bel âge qu'on aura créé tout le long des découpures du littoral, des kilomètres carrés de goémonnières artificielles, susceptibles de fournir assez de ce fumier d'algues marines, si riche en azote, pour défrayer les besoins croissants de l'agriculture intensive.

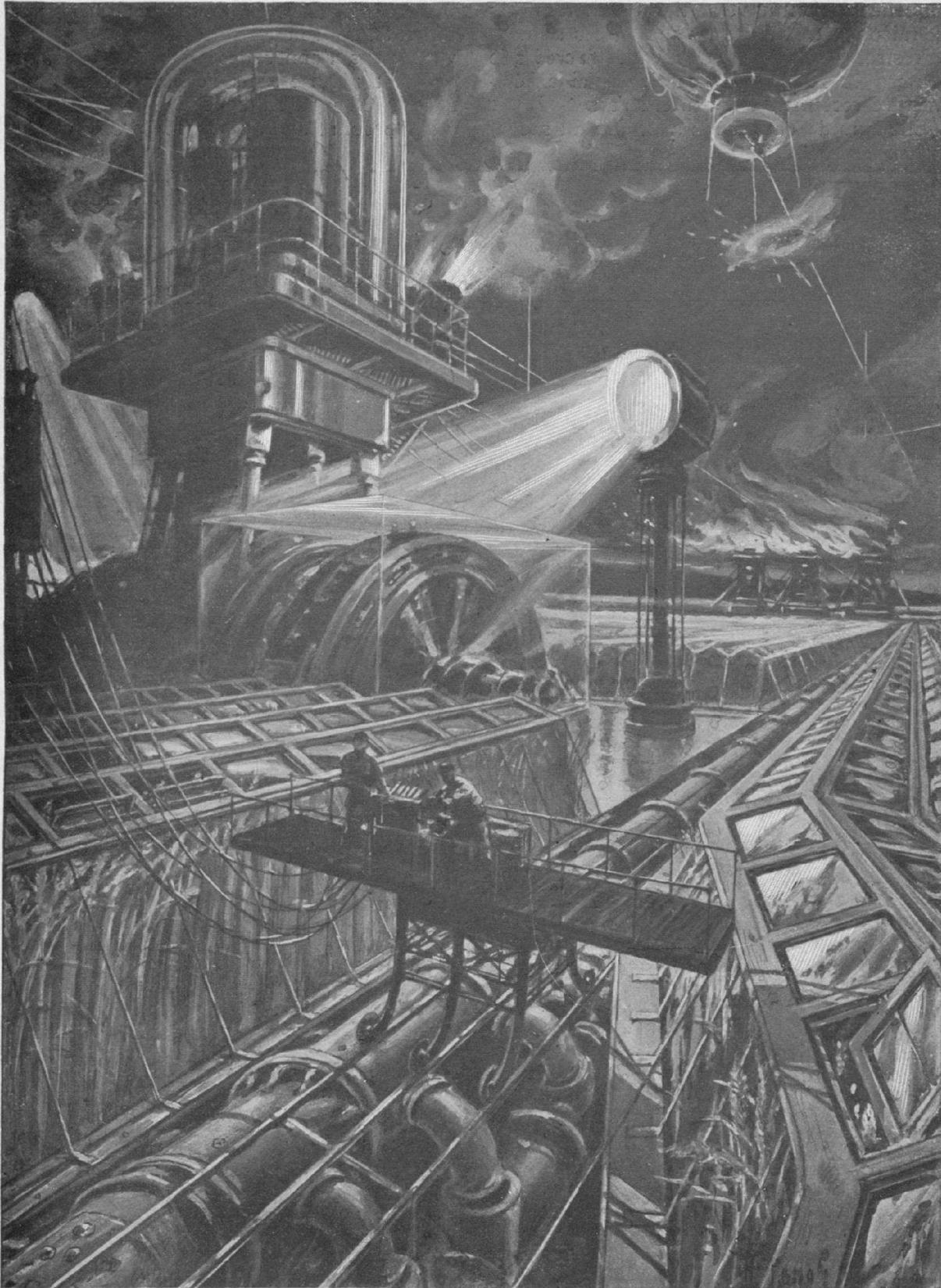
Ce qui n'aura pas empêché de poursuivre parallèlement la culture méthodique des microbes nitrificateurs, et la fabrication, avec leur concours, aux dépens de l'azote atmosphérique, d'engrais tels que la « nitragine » et l'« alinite »...

En vérité, je vous le dis, les plus pessimistes n'auront plus, en 1950, à redouter de manquer d'azote, car ils en auront sous la main, par la grâce de la science, un stock inépuisable.

Sans compter que l'arsenal alimentaire de la famélique humanité se sera singulièrement enrichi d'ici là. Non seulement, l'augmentation de rendement de certains produits, et la création par sélection, croisement et acclimatation, de certaines espèces nouvelles, telles que « la pomme de terre de l'Uruguay », donnant des 50 et 60.000 kilogrammes de pommes de terre à l'hectare, auront accru ses ressources dans des proportions invraisemblables, mais nombre d'aliments exotiques, les fruits de l'arbre à pain, le taro, les ignames, le manioc, la banane surtout, dont la valeur nutritive est si grande que Stanley l'avait baptisée « la manne de l'avenir », seront entrés dans la consommation cosmopolite. On aura organisé, d'autre part, d'une façon rationnelle et systématique, la pisciculture et la pisciculture, repeuplé nos rivières, attiré, ensemencé, fixé le long des côtes, à côté des homards de Terre-Neuve, les harengs de la mer du Nord, les sardines et les thons du golfe de Gascogne, les morues d'Islande, tout un monde de poissons comestibles.

La chimie, de son côté, ne sera pas restée inactive. Elle n'aura pas encore peut-être franchi l'étape célébrée par Berthelot, après

Les Découvertes de Demain



UNE EXPLOITATION AGRICOLE EN 1950

Tel sera, dans une cinquantaine d'années, l'aspect étrange d'un champ en exploitation. La culture intensive sera organisée partout avec une prodigieuse complexité de machines et d'appareils.

laquelle l'agriculture traditionnelle n'aura plus de raison d'être, toutes les substances alimentaires, solides ou liquides, pouvant être créées de toutes pièces dans le laboratoire, à l'aide d'éléments directement empruntés à l'air et à l'eau.

Elle aura déjà réalisé la synthèse du sucre,

la série des extraits, poudres et sucs supra-nutritifs, dont la lécithine et la maïsine peuvent nous donner dès aujourd'hui l'avant-goût, et réduire ainsi l'encombrement et le travail de l'appareil digestif.

Nul besoin d'avoir pâli sur le problème pour pressentir que, dans cinquante ans, notre mode actuel de voyager semblera plutôt barbare à nos héritiers.

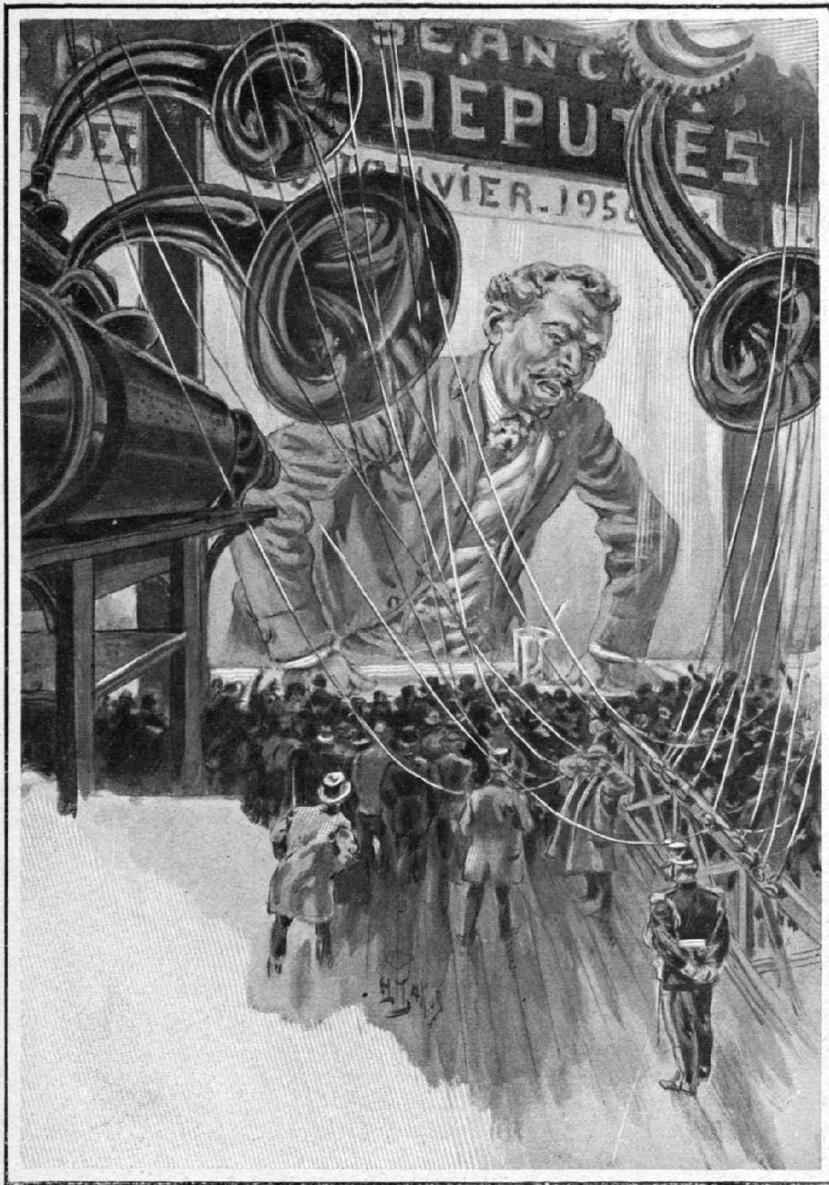
COMMENT LES HOMMES VOYAGERONT-ILS DANS UN DEMI-SIÈCLE ?

Y aura-t-il encore des chemins de fer? Oui, sans doute, mais combien transformés! La passion de la vitesse n'ayant fait que croître et embellir, il ne faudra plus, pour satisfaire le public, d'allures moindres de 200 à 250 kilomètres à l'heure; on ira donc de Paris à Marseille en moins de quatre heures! Seulement, ce sera en roulant sur un fil aérien. Les chemins de fer de l'avenir, en effet, seront électriques, suspendus et monorails, sans autre contact avec le plancher des vaches que les pylônes métalliques supportant les câbles conducteurs. Nuls obstacles ne les arrêteront, pas même les villes, puisqu'ils passeront, le cas échéant, par-dessus. Ils enjambreront également, d'un saut, les fleuves et les bras de mer... Un autre moyen de franchir le Pas de Calais — ou d'autres détroits — sans craindre le mal de mer, sera le bateau sous-marin, se halant électriquement le long d'un câble immergé.

Cette application des bateaux sous-marins ne sera pas, du reste, leur seul emploi extra-militaire. Ils ser-

viront également à la pêche du corail, des éponges et des perles, au relèvement des épaves noyées, à l'inspection des passes et des fonds, à toutes les variétés d'explorations et d'opérations au-dessous de la surface de l'eau.

Ce seront des chemins de fer économiques, d'un débit énorme, car les départs se succè-



LE JOURNAL QUOTIDIEN DE L'AVENIR

Au lieu de lire les journaux, la foule n'aura qu'à lever les yeux : elle verra les événements dans leur propre réalité se dérouler sur le champ éblouissant d'un cinématographe alors que de véritables batteries de phonographes lui feront entendre tout ce qui sera digne d'être entendu.

de l'alcool, et de la plupart des corps gras, dont la préparation, sans aucun emprunt au règne animal ni au règne végétal, relèvera de l'industrie banale. Elle saura également exprimer la quintessence de la viande, du lait, des œufs, des plantes alimentaires, de façon à faire entrer dans la consommation courante

deront, jour et nuit, à courts intervalles, aussi peu encombrants que possible, voire mobilisables, rien n'empêchant de les déménager à peu de frais, lorsque l'ancien trajet aura cessé de plaire. Ils seront réservés aux correspondances, aux colis postaux, aux denrées altérables, aux voyageurs pressés, à tous les colis, vivants ou non, ayant besoin d'aller vite. Les vieilles voies ferrées sur lesquelles circuleront de véritables maisons roulantes, serviront au transport des marchandises lourdes et qui peuvent attendre, et aussi des gens qui préfèrent le confort à la rapidité.

Entre les stations intermédiaires que des servent aujourd'hui les trains omnibus et les diligences, les communications seront assurées par un système complet de tramways électriques, mais surtout par des omnibus automobiles, électriques, bien entendu. Des voitures automobiles! Il y en aura partout, jusqu'au fin fond des campagnes les plus reculées...

On créera pour elles des pistes spéciales, comme il y en aura pour les bicyclistes et les piétons. Établies sur des modèles uniformes, elles seront excessivement simples, et se composeront de pièces interchangeables, faciles à remplacer n'importe où, comme on regonfle un pneu. De telle sorte qu'elles pourront être conduites, ni plus ni moins qu'un moteur à crottin, par le premier venu — l'apprentissage faisant partie intégrante de l'éducation générale — et que la fâcheuse "panne" sera réduite au minimum. Quand au danger de cette circulation intensive, il sera pour ainsi dire nul, toutes les voitures étant réglementairement munies d'un appareil avertisseur, signalant, *proprio motu*, les excès de vitesse, et même y mettant un terme d'autorité, toujours automatiquement, en actionnant les freins, au-delà d'un maximum déterminé. Il va de soi, d'ailleurs, que toutes les routes étant goudronnées ou pétrolées, ainsi que les rues des villes, la poussière ne sera plus que le souvenir confus d'un mauvais rêve.

La concentration des agglomérations urbaines dépendant de la commodité, du rayon d'action et de la capacité des moyens de transport, vers le milieu du xx^e siècle, les villes tendront à devenir tout à la fois plus vastes et moins denses. La mode ne sera plus aux ruches de pierre dans lesquelles s'empilent aujourd'hui les multitudes. On commencera à voir éclore de toutes parts ces « cités-jardins » qu'on expérimente déjà en Angleterre, dont la généralisation ramènera vers la campagne l'exode des populations rurales. Le pays entier ne sera plus qu'une ville immense, ou plutôt un immense parc, semé de riantes villas, entourées d'arbres et

de fleurs, avec, par ci par là, des agglomérations « ganglionnaires », où se concentreront les services publics, reliées entre elles par des trottoirs roulants, le téléphone automatique (permettant aux abonnés de converser directement entre eux, sans l'intermédiaire d'aucune « demoiselle »), le téléphote même ou téléscope, qui leur donnera la possibilité magique de se regarder à distance à travers les murs, dans le blanc des yeux, tout un écheveau de pneumatiques pour les paquets, et de fils, non plus télégraphiques, mais « téléautographiques », les dépêches transmises s'inscrivant à domicile.

La, les rues seront propres, grâce à la suppression de la poussière, la disparition des chevaux, à l'évacuation des ordures par des émonctoires souterrains où se feront toutes les besognes grossières : peut-être même seront-elles flanquées d'arcades couvertes, ou l'on pourra circuler en tout temps. Elles seront saines, car elles seront lavées en permanence avec de l'eau de mer, naturelle ou artificielle, électrolysée, antiseptique, désodorisante et microbicide, dont la distribution à travers les égouts, les éviers, etc. assurera du même coup la désinfection des appartements. Plus de fumées, naturellement, d'abord parce que la consommation du charbon sera devenue presque insignifiante, et parce qu'on aura appris à utiliser en vase clos les moindres produits de la combustion; plus de vapeurs ni de gaz toxiques; plus de miasmes.

LES MAISONS FUTURES, MERVEILLES DE SIMPLICITÉ ET DE CONFORT.

Bâties à la mécanique à l'aide de machines à maçonner et de gabarits métalliques, les maisons se rapprocheront de plus en plus de l'idéal, du confort et de la salubrité.

Elles seront chauffées et éclairées à l'électricité, qui fournira également la force motrice nécessaire à la manœuvre des ascenseurs et des monte-charges, des machines à coudre et à tricoter, à laver la vaisselle et à cirer les chaussures, des ventilateurs, des balais pulvifères et des appareils pneumatiques pour le nettoyage des tapis. La cuisine s'y fera de même à l'électricité, sans odeur, cendres ni fumées, tandis qu'une circulation, réglable à volonté, d'eau chaude et d'eau froide, voire même, l'été, de gaz réfrigérants, y fera régner une température toujours égale. Pour les maniaques de la microbiophobie, il sera même possible de n'y faire pénétrer que de l'air préalablement filtré et stérilisé, qu'on renouvellera, comme dans les hôpitaux, au moyen d'air artificiel, chimiquement pur, provenant de la dissolution de pastilles aéro-

gènes d'oxylythe, ou d'insufflations d'air liquide. (L'air liquide aura évidemment reçu d'autres applications. Il aura servi surtout à produire l'oxygène à un bon marché tel qu'il s'en sera suivi un véritable bouleversement dans la métallurgie, dans la préparation de l'acide sulfurique, du chlore, de l'ozone, des carbures métalliques, du gaz pauvre, dans la verrerie, l'industrie du froid, etc.)

Beaucoup de ces maisons seront du type dit « héliotropique » : ce qui signifie que, posées sur une plaque tournante, elles pourront être orientées au gré des habitants, de façon à présenter leur façade tour à tour du côté du soleil ou du côté de l'ombre, et à s'abriter contre le vent et la pluie.

Dans les cités-jardins de l'avenir, les conditions générales de la vie se seront modifiées aussi profondément que l'aspect extérieur des choses, non-seulement en raison des transformations précitées de l'outillage et de l'aménagement, mais encore et peut-être surtout, en raison de la prodigieuse extension qu'auront pris le phonographe et le cinématographe, et dont se sera engendrée une véritable métamorphose dans des procédés de correspondance, des méthodes d'enseignement, de la publicité, de la propagande politique ou religieuse, artistique ou commerciale, de la presse et du théâtre.

Je n'ai ni le temps ni l'espace, pour donner à cette affirmation tout le développement qu'elle comporte, mais il suffit d'y réfléchir un brin, en tablant sur ce qui s'est fait, à ce point de vue, depuis quatre ou cinq ans, pour en avoir une idée approximative. Songer simplement que la voix humaine pourra être fixée et reproduite au moyen de phonogrammes de la taille et de l'épaisseur d'une carte postale, faciles à réunir en volumes, et qu'on pourra évoquer à tout instant, et que le cinématographe, agrémenté de la photographie directe des couleurs, permettra de faire revivre, avec toute la puissance suggestive d'une leçon de choses et d'un spectacle vécu, devant plusieurs milliers de personnes, n'importe quelle page de l'histoire d'hier et de celle d'aujourd'hui et même de demain. Songez que, d'ici dix ans, ces merveilles courront les rues, à la disposition des plus pauvres bourses, obsédant les oreilles et les yeux, et voyez tout ce qu'il pourra en sortir de révolutionnaire !

Reste le point le plus grave. Où prendre la colossale force motrice nécessaire à la mise en œuvre de tant de merveilles ?

Impossible, bien entendu, de compter comme nous l'avons fait jusqu'ici, sur le charbon. Tout d'abord, en effet, les char-

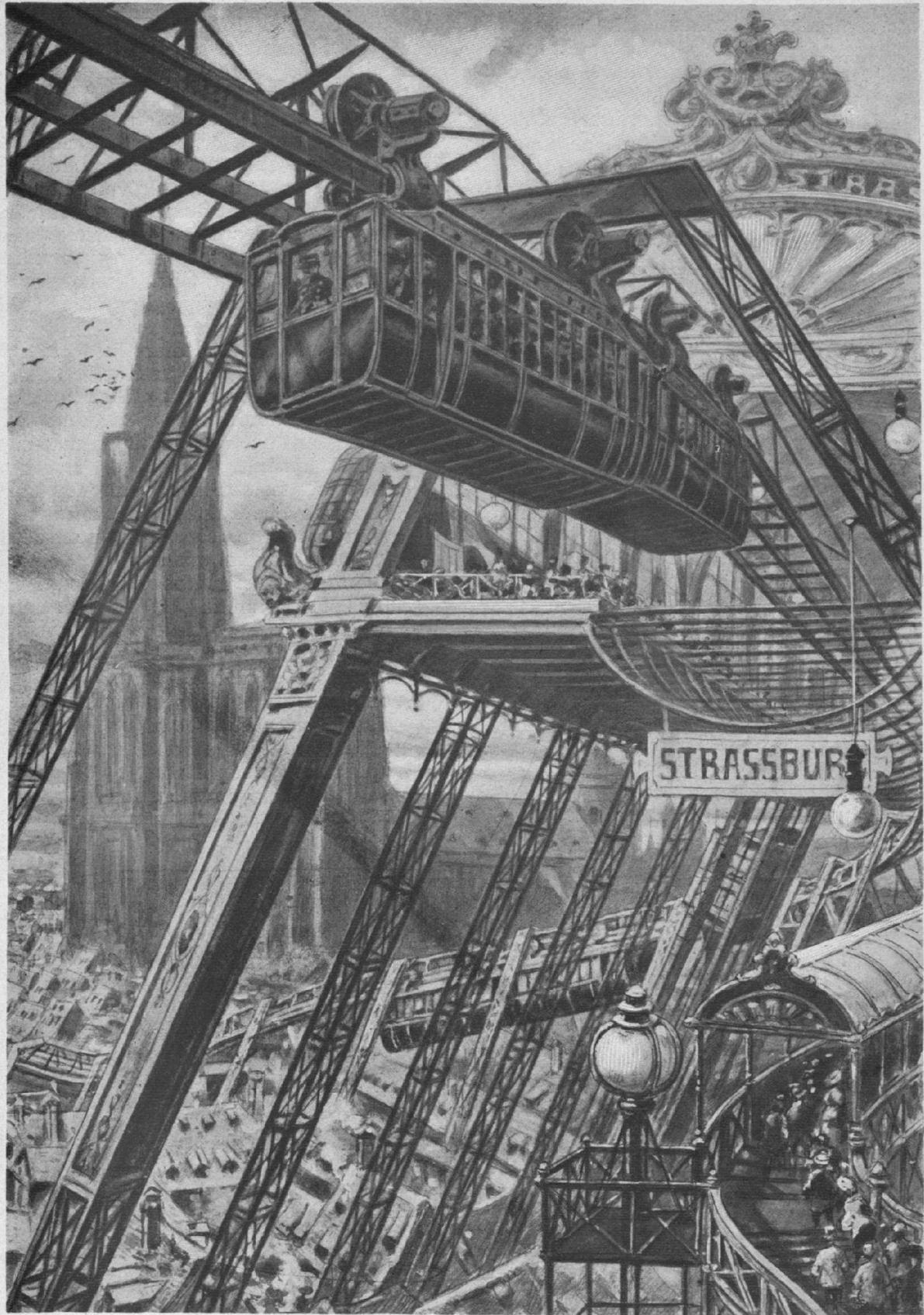
bonnages tendent à s'épuiser d'autant plus rapidement que les exigences de l'industrie ne cessent de croître dans des proportions fabuleuses, sans que l'arrivée sur le marché des houilles provenant des gisements encore vierges de l'Afrique et de l'Asie puisse combler le déficit. D'ailleurs, au fur et à mesure que le charbon va en se raréfiant, les difficultés d'extraction, les frais de transport, la cherté de la main-d'œuvre, en rendront les prix de moins en moins abordables. Force sera donc de la ménager avec soin. C'est pour cela que les usines à gaz seront installées à la porte des charbonnages, d'où le gaz sera distribué à la ronde, voire même à de longues distances, sous pression, par des conduites souterraines. (L'industrie du gaz existera donc encore, malgré son inutilité apparente ? Parfaitement ! Seulement le gaz d'éclairage, le gaz proprement dit, ne sera plus qu'un sous-produit de l'industrie principale, celle des produits chimiques, matières colorantes, etc., dérivés du goudron de houille.)

LA HOUILLE BLANCHE, LA HOUILLE VERTE, LA HOUILLE BLEUE REMPLACERONT LA HOUILLE NOIRE.

D'autre part, l'on apprendra à utiliser de mieux en mieux les forces naturelles, et, en particulier, les forces hydrauliques. Malheureusement, la houille blanche, elle-même, n'aura qu'un temps, comme les glaciers d'où elle procède. On en viendra donc à mettre à contribution la houille verte, c'est-à-dire la force du courant des rivières ordinaires, qui finiront à la longue par être toutes aménagées en vue de la production et de la distribution de l'énergie. On commencera aussi à mettre à contribution, au moins sur certains points privilégiés, la houille bleue, c'est-à-dire la force des marées. Pendant ce temps-là, on verra se multiplier les moulins à vent, ou plutôt les turbines atmosphériques, s'orientant toutes seules dans le sens de la brise, et repliant automatiquement leurs ailes, aussitôt que la rafale dépassera une certaine vitesse à la seconde : ces machines serviront surtout à charger des accumulateurs, autrement dit à mettre de la force en bouteilles. Ce qu'on demandera aux accumulateurs, ce sera d'être robustes et résistants, et d'avoir un débit régulier et constant sous une grande capacité. Il y aura bel âge qu'on aura renoncé à l'utopie décevante — et d'ailleurs inutile — de l'accumulateur ultra-léger, qui impliquait la découverte d'un nouveau corps inconnu... et improbable.

On utilisera également la détente des gaz liquéfiés et la déflagration des explosifs

Les Découvertes de Demain



LE CHEMIN DE FER DE L'AVENIR, AERIEN ET MONORAIL

Suspendus à des rails aériens, les trains de voyageurs se précipiteront, sans obstacles, à des vitesses inouïes.

(dont le nombre et la variété seront bientôt pour confondre l'imagination), sous la forme de chapelets, de pastilles fulminantes, mathématiquement calculées pour développer chacune une puissance déterminée.

Mais la grosse affaire, ce sera surtout l'avènement de la pile thermo-électrique, mettant réellement l'électricité à la portée de tous.

Rien n'empêche de croire que d'ici à quelques années, plus tôt peut-être, un homme de génie ne tourne les difficultés inhérentes à ce problème, à l'aide de subtils procédés physiques et chimiques, et ne mette à notre disposition un corps inédit, facile à trouver partout, facile à travailler, peu fragile et peu coûteux, qu'il suffira de chauffer par un bout, dans certaines conditions, à l'aide d'un procédé quelconque, fût-ce même avec une lampe à alcool, pour obtenir, à flux continu, des courants électriques industriels.

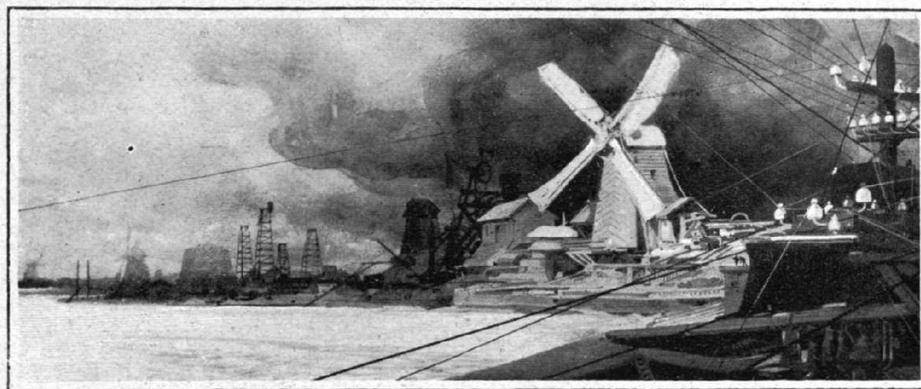
Dès lors, les conditions du travail seront transfigurées, puisque le rendement effectif de la chaleur du combustible sera portée, de 15 0/0, son maximum actuel, à 85 ou 90 0/0. C'en sera fait des machines à vapeur, des chaudières géantes et des dynamos, de tout cet attirail encombrant et compliqué. On construira, sans peine, des moteurs de toute taille et de toute puissance, actionnant aussi bien les locomotives et les paquebots de haut bord que le métier à broder familial. Il serait même possible à tout un chacun de chauffer et d'éclairer sa maison avec la chaleur perdue du fourneau de la cuisine, si, en 1950, il y a encore des cuisines et des fourneaux.

Ce sera d'autant plus facile, en ce qui concerne l'éclairage, que les lampes à incandescence, avec leur filament bête, auront vécu, pour faire place à la lumière *froide* des tubes de Geissler perfectionnés, engendrée par la phosphorescence des gaz raréfiés, restituant 70 ou 75 pour cent de l'énergie dépensée.

Je ne parlerai que pour mémoire du froid artificiel, qui aura pourtant révolutionné de fond en comble, non seulement l'industrie des conserves et des denrées alimentaires, mais encore la pratique des laboratoires, l'hygiène publique et privée, la fabrication des produits chimiques, le fonçage des puits et tunnels, etc.

Telle est l'analyse, fatalement incomplète et défectueuse, de ce que, en partant de l'observation du connu, il est permis d'entrevoir du probable de l'économie industrielle, du travail et de la vie dans une quarantaine d'années. Il n'y a là-dedans rien de « sorcier », le germe de toutes ces possibilités existant déjà dans ce que nous voyons autour de nous : il n'en faudra pas davantage, cependant, pour développer la puissance humaine.

Les hommes en vaudront-ils mieux ? En seront-ils plus heureux ? C'est une autre question, qu'il ne m'appartient pas de résoudre, ni même d'aborder. Peut-être cependant est-il permis d'espérer qu'en prenant de plus en plus conscience de la toute puissance relative à la science, en même temps que des difficultés de son œuvre, il auront appris la tolérance réciproque et la patience, c'est-à-dire ce qu'il y a de meilleur dans la philosophie.



LES FUTURS RIVAGES DE LA MER

Moulins, machines, turbines, appareils de toute sorte, tel sera l'aspect des bords de la mer dans moins d'un demi-siècle.

LE TÉLÉGRAPHE PHOTOGRAPHIQUE

On vient d'expérimenter avec succès, entre Paris et Londres, un nouveau système de télégraphie extra-rapide appelé, croyons-nous, à contribuer à une révolution prochaine des procédés de transmission de la pensée.

Celui-ci est caractérisé par une



Le nouvel observatoire de Tananarive récemment inauguré.

vitesse incroyable (40.000 mots à l'heure!) et il est basé sur l'emploi de la photographie.

Au moyen d'un procédé de transmission nouveau et curieux, c'est en quelque sorte, un « style » lumineux qui écrit la dépêche sur le papier sensible. Ce papier passe ensuite dans un bain de développement et de fixage et la dépêche

sort immédiatement de l'appareil toute prête à être livrée au destinataire.

UN AÉROLITHE MONSTRE

L'aérolithe que représente notre photographie pèse 25.000 kilogr. Il a été trouvé au Groënland par l'explorateur du Pôle Nord, Peary, et se trouve maintenant à l'entrée

du Museum d'histoire naturelle de New-York.

VOYAGE EN TRINEAU A VOILE SUR LE LAC BENNETT (ALASKA)

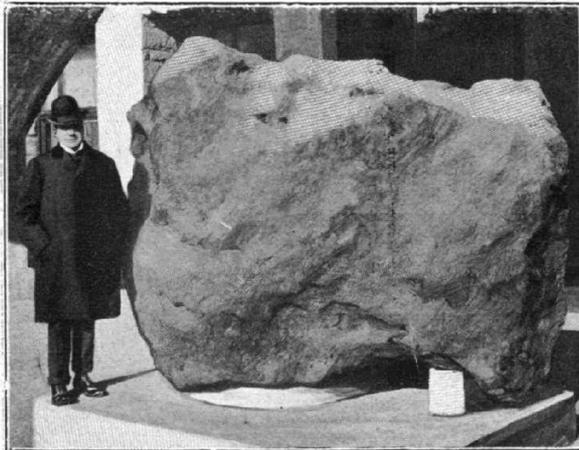
On peut aller aujourd'hui en vingt-cinq jours de Paris à Dawson, capitale du Yukon; mais ce n'est pas encore tout à fait un

voyage d'agrément. Un ingénieur français, M. Bel, qui l'a récemment accompli, rapporte que la route n'offre aucune difficulté jusqu'à la « White Pass » terminus actuel du chemin de fer venant de Seattle et de Vancouver. De ce point, en attendant l'achèvement de la voie ferrée, on se sert, en hiver, de traîneaux à chevaux qui circulent sur la glace même du fleuve Yukon; en été, le service est assuré par des bateaux à vapeur. Dans cette région, les prospecteurs qui vont à la recherche des filons emploient encore, comme aux premiers jours des découvertes, des traîneaux à chiens, et même parfois des traîneaux à voile comme celui que représente notre dessin et que M. Bel a vu filer à toute allure sur le lac Bennett.

FLEURS CHLOROFORMÉES

L'éther et le chloroforme paraissent exercer sur les plantes un effet tout opposé à celui qu'ils ont sur l'organisme de l'homme et des animaux. Au lieu de les endormir, ils les excitent, et cette excitation se traduit par une vigueur plus grande, une floraison plus rapide.

M. Johannsen, professeur à l'Ecole d'Agriculture de Copenhague, a constaté qu'une plante dont les boutons floraux sont bien formés et qu'on soumet à l'action des

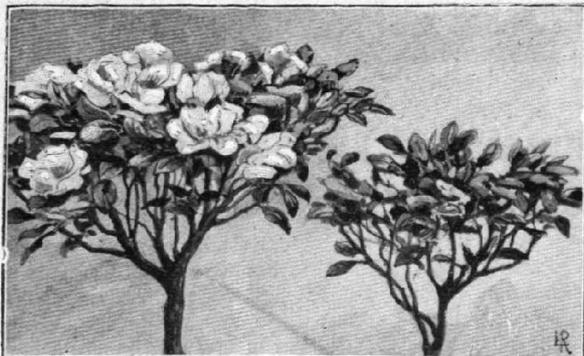


Le plus gros monolithe tombé du ciel : ce bloc ne pèse pas moins de 50.000 livres anglaises.



Un nouveau traîneau à voile, permettant d'atteindre des vitesses vertigineuses.

(1) L'ensemble des « memento » publiés dans chacune de nos rubriques, constitue en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de la bibliothèque. On aura par la suite, mille occasions de s'y reporter. — Ce n'est pas un journal et c'est mieux qu'un livre.



Culture intensive par l'éthérisation : la plante de gauche a été soumise à l'influence de l'éther.



On vient d'observer la plus grande tache solaire.

vapeurs d'éther ou de chloroforme, donne ensuite, en serre chaude, des feuilles et des fleurs beaucoup plus tôt qu'une plante de même espèce qui n'a pas été soumise à ce traitement. Notre dessin comparatif montre les résultats indéniabiles de ce nouveau et curieux procédé de forçage appliqué à une azalée.

LA PLUS GRANDE TACHE SOLAIRE QU'ON AIT JAMAIS VUE

Le soleil continue à manifester une activité extraordinaire qui se traduit par l'apparition de taches nombreuses à sa surface. Au commencement du mois dernier, M. l'abbé Moreux, de Bourges, a signalé l'apparition d'une nouvelle tache réellement colossale et dépassant en étendues toutes celles qu'on avait encore observées. Cette tache mesure 173.600 kilomètres de longueur sur 102.000 de largeur. Elle occupe le 1/8 de la longueur du diamètre solaire et le 1/29 de sa surface. Elle dépasse la grande tache de 1858 qui avait, il est vrai, 230.000 kilomètres,

mais qui était très allongée et ne couvrait que 1/36 du disque solaire.

Cette tache extraordinaire qu'on pouvait voir à l'œil nu vers le 8 février dernier, a disparu depuis



Le masque électrique permettant de supporter des chocs électriques énormes.

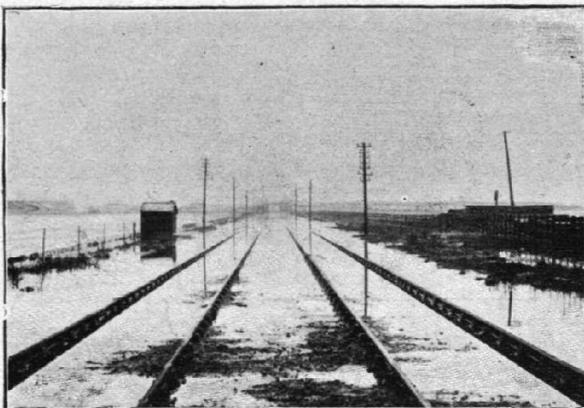
le 10 du même mois, par suite de la rotation de l'astre du jour.

Nous fait-elle prévoir un été chaud comme celui de l'an dernier? Sans pouvoir rien affirmer à cet égard d'une façon absolue, il est intéressant de rappeler que notre éminent collaborateur M. Camille Flammarion a démontré que la fréquence et l'étendue des taches solaires coïncide avec l'élévation de la température sur notre globe.

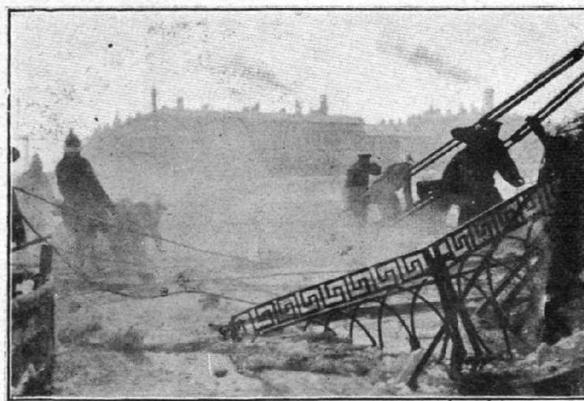
VÊTEMENT PROTECTEUR CONTRE L'ÉLECTRICITÉ

L'emploi de plus en plus étendu des courants alternatifs à haut voltage, a augmenté considérablement les dangers qui résultent pour les ouvriers électriciens de la manipulation des appareils. Les gants en caoutchouc ne suffisent plus à les protéger. Un savant russe, le professeur Artemieff, a proposé de leur substituer un vêtement protecteur complet recouvrant le torse, la tête, les bras et les mains des ouvriers.

Ce qu'il y a de plus curieux c'est que ce vêtement, au lieu



Voie de chemin de fer inondée de Londres à Tilbury.



Un viaduc qui s'effondre à Saint-Petersbourg. Travaux de réfection.

d'être fait, comme on pourrait le croire, avec une étoffe isolante, est constitué par une véritable cote de maille métallique, dont l'effet est de dériver vers la terre un courant à haute tension qui aurait accidentellement pris contact avec la personne munie de ce vêtement. A l'aide de ce protecteur, véritable cage de Franklin, un homme placé dans un circuit secondaire de 150.000 volts, pourrait impunément faire éclater l'étincelle entre ses deux coudes, par exemple. On explique ce résultat par ce fait que le corps humain est moins bon conducteur que le métal du vêtement protec-

NID PÉTRIFIÉ

Dans le pays de Galles, on vient de trouver un curieux fossile admirablement conservé : un nid contenant trois œufs pétrifiés par le passage des siècles et des siècles. On n'a pu déterminer la nature exacte de ces œufs. On pense qu'ils proviennent du grand oiseau d'espèce disparue dont un os a été trouvé non loin du nid fossile. Ce nid date d'une dizaine de mille ans.

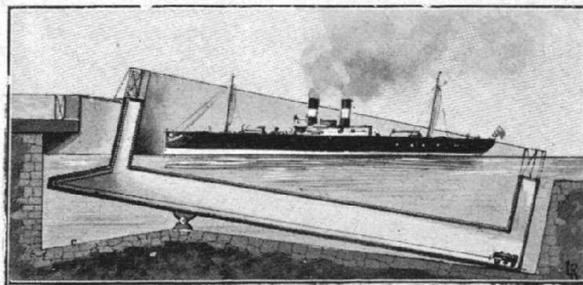
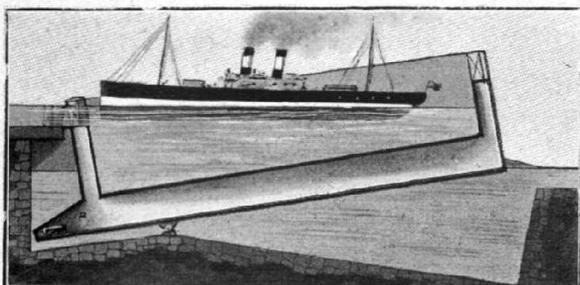
ACCLIMATATION DE L'AUTRUCHE EN FRANCE

L'autruche est maintenant acclimatée en France grâce aux

Une autruche vaut de 1.200 à 1.500 francs.

UNE NOUVELLE PIERRE PRÉCIEUSE

Dans les milieux scientifiques, on parle beaucoup d'une nouvelle pierre précieuse appelée *kunzite*, du nom de l'ingénieur qui l'a découverte, M. Kuntz. Jusqu'ici, on n'en connaît qu'un gisement; il se trouve dans les environs de San Diego (Californie). C'est une variété du minéral déjà connu sous le nom de spodumène, qui se présente sous la forme d'un cristal gris-cendré dont la transparence est toujours impar-



Un nouveau système, supprimant l'écluse à l'aide d'un bassin à bascule, qui amène par un simple mouvement de va et vient les différences de niveau nécessaires. De l'emploi de ce bassin à bascule résulte une énorme économie par suite de la petite quantité d'eau employée.

teur, et que le courant suit de préférence la voie de moindre résistance.

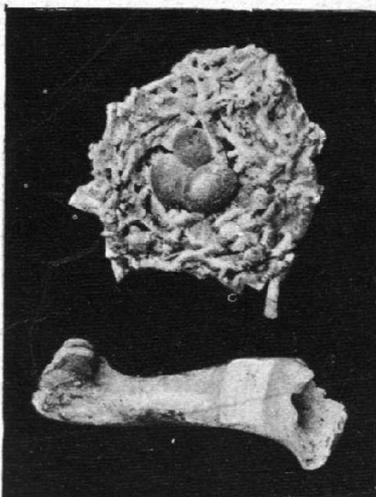
UN NOUVEAU SYSTÈME D'ÉCLUSE

Un ingénieur français, M. Ch. Cardot, vient d'imaginer un nouveau procédé pour l'éclusage des bateaux dans un canal, dont l'idée a été particulièrement bien accueillie par la presse américaine. Nos dessins font comprendre le fonctionnement du système. L'écluse est formée d'une vaste boîte qui peut basculer sur un axe articulé. La façon dont la manœuvre s'effectue est très originale. On voit sur les dessins que la boîte-écluse est à double fond; dans ce double fond formant chambre à air, est installée une voie ferrée sur laquelle se meut un wagonnet lourdement chargé; un système de câbles et de poulies permet de manœuvrer du dehors ce contre-poids mobile qui fait basculer la boîte d'un côté ou de l'autre, suivant qu'il est à l'une ou l'autre de ses extrémités.

Le principal avantage de ce curieux système est de n'exiger aucune provision d'eau supplémentaire pour la manœuvre de l'écluse et de résoudre ainsi la question si importante de l'alimentation des canaux.

efforts d'un éleveur qui possède plus de deux cents spécimens sur la grande route d'Antibes à Cannes.

La récolte des plumes a lieu tous les huit à neuf mois. On coiffe l'autruche d'un capuchon pour paralyser sa défense, et on coupe les plumes avec des ciseaux.



Œufs pétrifiés, dans un nid également pétrifié, qui viennent d'être découverts à côté des ossements gigantesques de l'oiseau antédiluvien qui les pondit.

faite. La kunzite a la couleur rosée de la pêche; cette teinte délicate est traversée par des ombres extraordinairement variées.

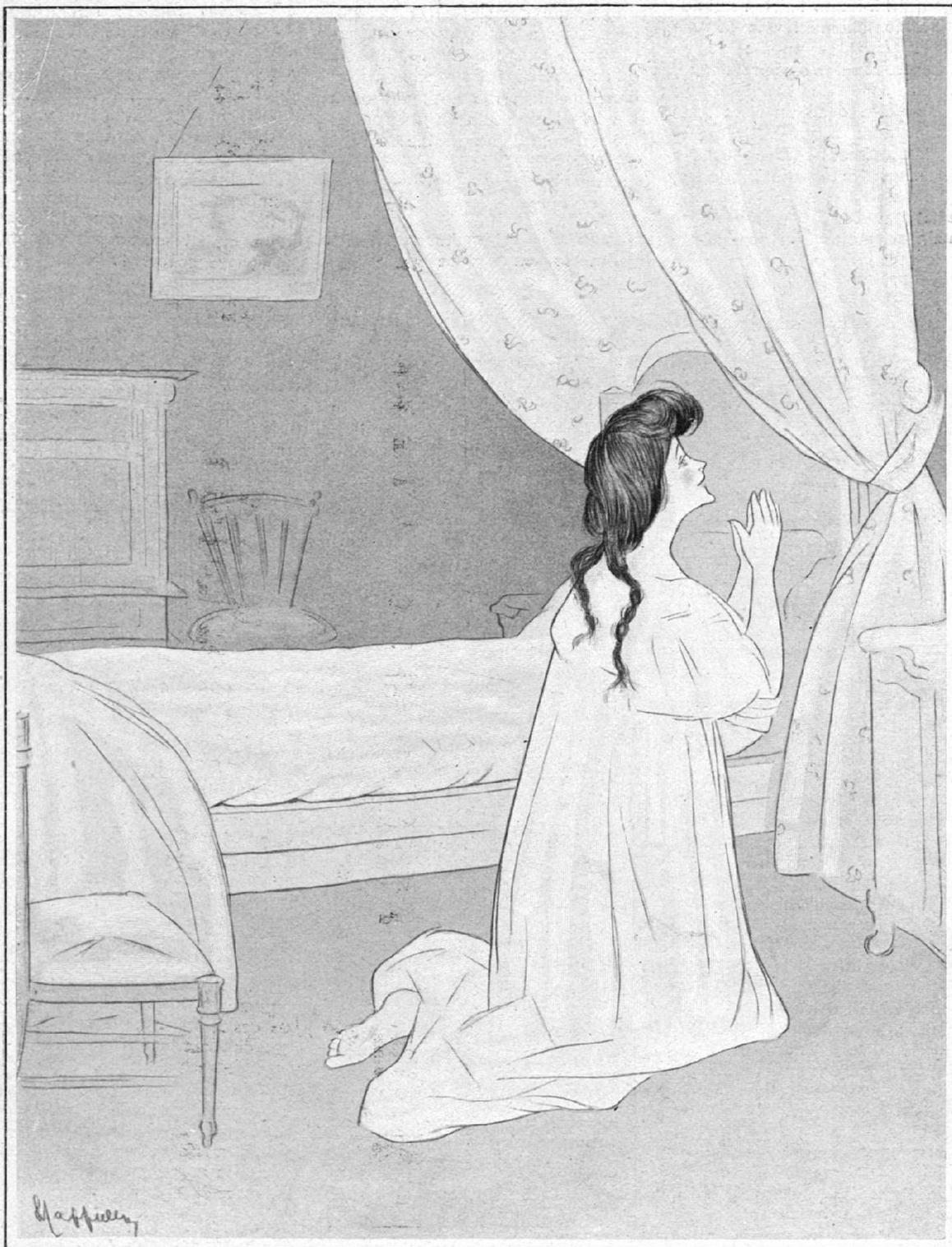
TRÈFLES A QUATRE FEUILLES A VOLONTÉ

Monsieur Gaston Bonnier a entretenu ses collègues de l'Académie des Sciences des curieuses expériences de M. Blaringhem, qui est arrivé à provoquer à volonté de grands changements dans les plantes en sectionnant leur tige au moment le plus actif de leur développement. Il se produit, à la suite de ces blessures, des bourgeons qui donnent des fleurs ayant un tout autre caractère. C'est ainsi que le trèfle peut acquérir un nombre de follicules supérieur à trois; que la marguerite des prés voit transformer ses languettes blanches rayonnantes en fleurs tubuleuses et jaunes.

UNE ÉCLIPSE DE LUNE

Le 19 février, on a observé à Paris une éclipse de lune qui a commencé à 6 heures du soir et a duré plusieurs heures.

A QUOI RÊVENT LES JEUNES FILLES, par CAPPIELLO



— Mon Dieu, faites qu'il soit blond et qu'il sache jouer au golf !



LE TORRENT D'ÉCUME VA-T-IL ACCOMPLIR SON ŒUVRE DE MORT ?

L'homme la traina jusqu'à une croisée donnant sur la montagne... Il se tourna, ivre de colère : — Nieras-tu encore?... (page 204, col. 1).

LE TORRENT D'ÉCUME ⁽¹⁾

par Daniel Lesueur (fin)

Le peintre Jacques Ferneuil n'a pu voir l'émouvante beauté d'une jeune Italienne, Veronica Nello, sans être ébloui et troublé. La jeune fille a pour frère un homme violent et farouche, le douanier Matteo. Une nuit que Jacques tente de s'approcher de la maison pour voir Veronica qui y est demeurée seule, il est brusquement assailli d'un jet de lumière : c'est le projecteur électrique de la douane que Matteo averti dirige sur celui qu'il croit être un infâme séducteur...

UN SAUVAGE GARDIEN DE L'HONNEUR
FAMILIAL.



TOUT son être tressaillit étrangement. A quelle prière désespérée se rattachaient les syllabes lugubres : « *Mourir !... mourir...* » Une angoisse passionnée souleva le jeune homme. Il repartit en toute hâte, rejoignit le sentier qui remontait le lit du torrent, atteignit le pont de bois, passa sur l'autre rive.

La lumière le suivait toujours.

Malgré sa mâle et solide jeunesse, la fatigue, l'énerverment le gagnaient. Tout était surprise ou piège dans cette course, où il ne voyait rien au-delà de quelques mètres. Qui sait s'il n'allait pas tomber dans un guet-apens ? Un signal des douaniers à leurs camarades de quelque poste voisin, et il verrait surgir des gens fort mal disposés. Matteo Nello les rejoindrait vite. Et alors ?... Le mot lugubre, jeté par Veronica, n'était-ce pas un avertissement ? Pour ajouter à son trouble, une chute

(1) Voir le n° 1.

de grêle l'assailit tout à coup. Des nuages s'étaient amassés depuis qu'il ne voyait plus le ciel. Les hachures vives des grêlons dans la lueur blanche, et leur cinglement sur son visage, achevèrent de l'abasourdir. Par bonheur, à ce moment même, un refuge s'ouvrit devant lui : l'entrée d'une grotte, un peu plus élevée qu'une stature d'homme. Jacques y pénétra, s'assit sur une saillie de roche. Enfin il retrouvait la nuit bienfaisante. Il échappait à la diabolique clarté. Celle-ci s'arrêta au seuil. Y resterait-elle jusqu'à ce qu'il sortit? Qu'importe! Le soulagement immédiat fut tel qu'il ne s'inquiéta plus de rien. D'un coup d'œil, il explora sa retraite. Le reflet lumineux y pénétrait assez pour lui montrer une voûte intérieure plus haute que l'excavation apparente. Cette voûte s'enfonçait dans les profondeurs de la montagne.

— Bon! se dit Jacques, le sol est sec. Au besoin, je puis m'étendre et faire un somme. Attendons. Et à la grâce de Dieu! Nous verrons qui sera le plus têtue, de cette damnée lumière ou de moi.

A cette minute précise, un canot accostait au port minuscule de Fiumelatte. Un homme sautait à terre, et disait aux rameurs :

— Retournez au bateau, et qu'on maintienne le projecteur en place, jusqu'à ce que je fasse le signal. Ne vous inquiétez pas de moi. Je prendrai un camarade en passant, car le gailard est dangereux. Je l'ai bien reconnu. C'est le pire contrebandier de Lecco à Chiavenna.

Sans attendre la réponse de ses hommes, sans écouter les questions de quelques curieux accourus vers la berge, le brigadier Nello s'élança dans la ruelle qui montait vers sa demeure.

Au-dessus du village endormi, une longue traînée étincelante et bleuâtre coupait l'atmosphère nocturne. Ce n'était ni la voie lactée, ni la chevelure d'une énorme comète. Car le ciel s'était couvert. De lourds nuages voilaient les astres. Des grondements de plus en plus rapprochés annonçaient l'orage, et la grêle commençait à tomber.

Là-haut, dans la maisonnette perchée sur le roc, une jeune voix ensommeillée demanda :

— Qui va là? Est-ce toi, frère? Je ne t'attendais qu'au matin.

Une rapide escalade ébranlait les marches. Les portes retombaient avec fracas. Une allumette pétilla. Le brun visage rude, la silhouette nerveuse du douanier parurent.

— Lève-toi, Nica, ordonna-t-il.

— Qu'as-tu? Pourquoi cet air?... Tu me fais peur, Teo.

— Il y a déjà un moment que tu as peur? ricana son frère, lui mettant tout près du

visage une lampe en cuivre de forme antique. Tu es bien pâle, Nica. N'as-tu pas vu le rayon du projecteur sur la montagne, et le gibier qu'il éclairait?

— Ce pauvre diable, que vous observiez?... Mais si... Il n'avait pas le plus petit paquet de marchandise. Un contrebandier de peu d'importance, bien sûr.

— Vraiment?...

Il croisait les bras et la regardait avec une ironique férocité. L'image délicate qu'elle offrait, loin de toucher Nello en ce moment, ne faisait qu'exaspérer sa fureur. La fine créature était trop délicatement belle pour épouser un rustre et rester au village. L'idée qu'elle pensait échapper à sa surveillance, fuir peut-être avec le séducteur, et que cette petite sœur chérie, legs sacré de ses parents, deviendrait une créature hasardeuse, dont on ne prononcerait plus le nom au pays sans dédain et sans risée, le rendait fou. Pour la première fois aussi, sur les traits ingénus, il découvrait l'effort du mensonge. Bien qu'elle fût pure, Veronica n'osait pas dire la vérité. Un mystère s'était glissé dans son âme. Pour ce mystère, elle craignait... Plus encore que pour sa propre vie.

Vêtue à la hâte, un petit châle rouge sur les épaules, elle questionna timidement :

— Que dois-je faire? Où veux-tu me conduire?...

Puis, dans l'espoir d'une diversion :

— Ce n'est pas pour aller dehors?... Ecoute..... oh! quel orage!... Entends-tu ce bruit contre les vitres?

— Certes, dit Matteo. Un bruit charmant pour moi. La grêle et la pluie vont déchaîner les eaux de la montagne. Il faudra bien que ton gremlin de Français sorte de la grotte, pour recevoir le coup de fusil que je lui enverrai de la fenêtre. Viens voir.

ENTRE LA FUREUR D'UN HOMME ET LA FUREUR DES EAUX.

— Tu ne feras pas cela, Teo!... Tu ne feras pas cela! cria éperdument Veronica.

— C'est donc bien lui! rugit Nello, en la prenant rudement au poignet. Ah! c'est lui!... Je n'en étais pas sûr. Et tu l'attendais, coquine!... Tu lui avais donné rendez-vous... Ici!... dans la maison où sont morts nos parents!... *Diavolo!*... Avec mon service qui me tient au loin toute la nuit, vous étiez bien tranquilles!...

Il ne s'arrêta pas à d'autres explications, et repoussa violemment sa sœur, qui protestait, le suppliant d'écouter. La rage du douanier affectait une espèce de calme terrible.

Le Torrent d'Écume



LE TORRENT D'ÉCUME GROSSIT

Une forme humaine, rendue spectrale par les reflets de l'électricité et de l'écume, surgissait du trou noir, fantôme indistinct cramponne au rocher (p. 204, col. 2).

Dans son visage, d'une énergie farouche, ses yeux noirs prenaient une expression meurtrière. Veronica, épouvantée, sentait l'impuissance des paroles et des sanglots.

L'homme cependant la traina jusqu'à une croisée qui donnait sur la montagne. Comme il touchait l'espagnolette, il se tourna, plus ivre de colère encore.

— Ah! ah! Tu n'avais pas eu le temps de la fermer! Tu l'as seulement poussée en m'entendant venir. Nieras-tu encore que tu étais là, à suivre amoureuxment des yeux ce bandit, ce voleur d'honneur?...

Veronica se taisait maintenant, défaillante. Mais ce qu'elle aperçut lorsque la fenêtre fut ouverte la redressa dans une anxiété folle. Le rayon électrique rendait visible comme en plein jour, — à très peu de distance en ligne droite, — l'ouverture de la caverne. Et, de cette ouverture, commençait à jaillir ce qui n'était encore qu'un ruisseau, ce qui allait devenir une cataracte bouillonnante presque instantanément. Elle avait la certitude, pour l'avoir observé mille fois, que cela se passait ainsi. Lorsqu'une ondée comme celle qui tombait encore, avait amorcé le siphon naturel, tout le lac intérieur montait, refoulé par la pression atmosphérique. L'étranger, caché là, ne pouvait pas savoir, ne croirait qu'à une crue progressive, en rapport avec l'averse déjà ralentie, penserait avoir le loisir de s'échapper. Or, le joli Français, à la moustache blonde, aux yeux câlins, n'avait pas quitté sa retraite, puisque la terrible lumière était encore là.

Cependant Matteo Nello ajustait son fusil.

— Je le tiens! gronda-t-il. L'eau... ou le pruneau de plomb. Faudra bien qu'il y passe.

Et, comme le torrent s'enflait, prenait une magnificence fantastique dans la projection éblouissante :

— Sors donc, canaille! Que ce soit moi, et non le *Fiume* qui te fasse ton affaire!

Un mugissement, grossi de seconde en seconde, étouffa la voix forcenée. Le phénomène s'accomplissait une fois de plus. La montagne vomissait son onde furieuse. Maintenant la gueule sombre qu'elle ouvrait dans le roc s'étranglait plus d'à moitié par l'emportement des eaux. Si l'homme était encore là, comment résisterait-il à l'aspiration formidable de cette masse liquide? Il en avait certainement jusqu'à la ceinture. Encore un instant, il en aurait jusqu'aux épaules...

Une exclamation déchirante, échappée à Veronica, fit tressaillir Matteo lui-même. L'instant fut tragique et lugubre. Une forme humaine, rendue spectrale par l'enveloppement de toutes ces fulgurances et de ces

blancheurs, par les reflets d'électricité, d'écume, de pluie, surgissait du trou noir, glissait, hésitante, vers l'ouverture... Apparition brouillée, émergeant de la vague neigeuse, à peine discernable... Fantôme indistinct, cramponné au rocher... Était-ce bien un vivant?... Comment ne s'élançait-il pas hors de l'enfer liquide? N'en avait-il déjà plus la possibilité ou la force?

Au lieu d'avancer, cette vision sembla chanceler en arrière.

Matteo, qui avait épaulé, pressa la détente. Pas assez vite. Sa sœur se jeta sur le fusil, qui dévia. Le coup partit, au hasard, contre la montagne, qui repoussa dédaigneusement le plomb chétif, pendant qu'un léger corps, frappé d'un poing brutal, roulait sur le plancher, privé de sentiment.

Lorsque Veronica reprit connaissance, elle était étendue sur son lit. La lampe de cuivre, au galbe antique, luisait paisiblement. Nello, assis, les mains entre ses genoux, poursuivait une rêverie sombre.

— Nica, celui qui voulait te perdre n'est plus. Si tu écoutes jamais un autre enjôleur, c'est toi que je tuerai. Tiens-toi pour avertie.

Egarée, elle se dressa, voulut savoir...

Son frère la conduisit à la même fenêtre.

La montagne était couverte d'obscurité. Le flamboyant cauchemar n'existait plus. Le rayon électrique poursuivait ailleurs les fraudeurs de la loi. Mais, sous le reflet pâle des nuages, on voyait se dérouler la splendeur du torrent d'écume, cette longue chute argentée et frémissante, dont l'impétuosité secouait les airs d'un fracas monotone.

— Il n'a pas reparu... Le *Fiume* s'est chargé de lui, fit Matteo d'une voix sourde.

L A FÊTE DES PANIERS QUI DEVIENT LA FÊTE NUPTIALE.

Un mois plus tard, on célébrait, à Bellagio, la « Fête des Paniers », d'une poésie à la fois catholique et païenne. De tous les villages voisins, les fidèles étaient accourus.

D'abord, ce fut la procession. Une Vierge, au visage de cire, diadémée de clinquant, vêtue d'étoffes pailletées d'étoiles, entourée du clergé, précédée d'un orphéon étonnamment travesti, — fracs brodés, bicornes à plumes, — promena par les ruelles dévotes et devant la somptueuse ironie des hôtels chics, son mystère ingénu. Dans l'ombre du dais à franges, des clartés jouaient sur son visage, — reflets du lac palpitant sous la lumière, ou reflets peut-être des milliers de regards qui s'étaient levés vers son sourire depuis tant de saisons. A sa suite, marchaient

des jeunes filles. Un long voile de mousseline, tombant en arrière, donnait une grâce religieuse à leurs costumes rustiques. Veronica Nello s'avancait parmi elles. Sa beauté fit courir un murmure d'admiration au long de cette haie curieuse et gracieuse que formaient les élégantes étrangères.

Quel tableau, pour l'œil d'un artiste, et surtout dans un tel décor!... Mais quand cet artiste est un amoureux, à peine sauvé d'un péril mortel encouru pour celle qu'il aime, et quand celle qu'il aime lui apparaît comme la merveille de cette scène impressionnante, ce ne sont plus seulement les yeux, c'est toute l'âme, qui s'extasie.

Jacques Ferneuil, échappé au *Fiume di Latte*, était resté trois semaines sur un lit de maladie. Cent fois, dans son délire, il avait revécu la terrible minute, où, voyant Matteo à la fenêtre, près de sa sœur, et craignant sa violence pour la jeune fille, il s'était rejeté en arrière, dans la furie du torrent. La mort?... Il l'acceptait. Pourtant, une anfractuosité de rocher s'offrit, où il parvint à se hisser. Et il demeura là, cramponné, à demi hors d'atteinte du flot, prêt à se laisser choir de fatigue à tout instant. Ce que furent ces heures, il ne pouvait y croire ensuite. Ni savoir au juste comment il avait pu braver le torrent et sortir, lorsque, enfin, Matteo, le supposant englouti depuis longtemps, donna le signal pour détourner le projecteur.

Veronica, les paupières baissées, marchait en tête de ses compagnes. Une force lui fit lever les yeux. Elle rencontra ceux de Jacques. Il vivait donc!... Un émoi foudroyant la rendit plus pâle que son voile de mousseline. Puis un éclat de félicité fit resplendir son charmant visage. Elle ramena son regard vers l'image mouvante de la Vierge, et ensuite vers la terre. On ne vit plus que la blancheur des voiles. Elle avait passé.

Un moment plus tard, ils se revirent. C'était sur la place de l'église. Veronica ne portait plus son voile de la procession. Elle tenait dans ses mains une corbeille remplie de grenades et d'œillets. Autour d'elle, enfants, jeunes filles, femmes, vieillards même, chargés de ces paniers qui donnent leur nom à la fête et que remplissaient des fleurs, des fruits, des gâteaux, des oiseaux vivants, se préparaient à offrir les dons de la terre à la Madone. Un à un, ils allaient traverser le sanctuaire et recevoir la bénédiction du prêtre. Ensuite, les paniers seraient vendus

aux enchères pour les besoins de la paroisse.

— Veronica, murmurait Jacques, si vous le voulez, nous serons unis pour toujours.

— Mon frère m'a dit, soupira la jeune fille, qu'un artiste français n'épouserait pas une petite paysanne italienne.

— Connaissez-vous, demanda le jeune homme, cette coutume de votre pays : Quand deux fiancés, sous la bénédiction du prêtre, prononcent les mots : Tu es ma femme... Et toi, mon mari, pourvu que deux témoins les entendent, ils sont mariés indissolublement?

— *Sicuro!* fit-elle étonnée.

— Voulez-vous prononcer ces paroles, avec moi, tout à l'heure, à haute voix, devant l'autel, au milieu de cette foule qui nous entourera?

Les admirables yeux de Veronica répondirent. Quand le cortège se mit en marche, les spectateurs sourirent de voir, à côté de cette fille ravissante, le jeune peintre français, dont le nom commençait à circuler de bouche en bouche, et qui s'avancait, rayonnant, parmi les porteurs de corbeilles.

Un instant après, lorsque le prêtre leva sur eux les bras, en prononçant la bénédiction rituelle, on entendit par toute l'église une voix masculine et vibrante :

— *Tu sei la mia sposa.*

Et une claire voix, tremblante d'émotion et de bonheur :

— *Tu sei mio marito.*

Le prêtre, surpris, n'avait pas abaissé les bras.

Suivant la loi italienne, Veronica Nello était l'épouse légitime de Jacques Ferneuil.

— Maintenant, dit le jeune homme, glissant la main de sa femme sous son bras... allons retrouver notre frère Matteo.

Et, radieux, le beau couple sortit de l'église.

Veronica tenait encore dans ses mains sa corbeille de grenades et d'œillets. Une longue acclamation monta. C'était l'amour, salué sur cette terre d'amour. Le sourire même des sceptiques étrangers s'éteignit pensivement aux lèvres frémissantes. Toutes les femmes eurent aux yeux des larmes : celles qui portaient la coiffe de toile, le fichu jaune et le cotillon rouge... Et les autres aussi, les lointaines, qui venaient sur ce lac enchanté, chercher le rêve, l'aventure... ou l'oubli.

DANIEL LESUEUR.



UN GRAND VOYAGEUR, par LUCIEN MÉTIVET



Dix minutes ci, un quart d'heure là, 500 soirées par semaine, je sors de chez M^{me} de Cantasoy et je vais m'envoler chez la baronne Fafner, c'est très fatigant, je vous assure, de faire tous les jours le tour du monde .



UNE DERNIÈRE VISION SUR LE MONDE

Avant de prendre le voile des Carmélites, la postulante se tient devant la grille qui sépare le chœur de la nef, où se trouvent réunis les fidèles. C'est son adieu au monde. Et le spectacle en est à la fois grandiose et émouvant. Cette photographie, comme toutes celles qui illustrent cet article, a été prise par une Carmélite, qui porte un des plus grands noms de France.

Une prise de Voile au Carmel

Le mystère profond du Carmel se dévoile aux lecteurs de *Je sais tout*. — La séparation de la famille est déchirante. — Cérémonial impressionnant présidé par l'Evêque et la Prieure. — Ce qui se passe devant et derrière la grille. — Comment la postulante Carmélite meurt au monde! ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖



LE Carmel! Ce simple mot recèle tant de mystère que le plus savant reste interdit devant lui comme devant le nom de ces cités sacrées, gardées farouchement par les indigènes, et où jamais un Européen n'a mis le pied.

— Elle a voulu se faire Carmélite!

Ces mots équivalent à une oraison funèbre prononcée sur les jeunes filles qui ont eu la vocation du cloître au point de tout sacrifier

à leur idéal religieux : beauté, jeunesse, famille, amis. Au seuil du Carmel la vision pâle s'efface. C'est fini...

Pour les lecteurs de *Je sais tout*, les portes austères vont s'ouvrir en gémissant sur leurs gonds vénérables, pour eux les grilles s'entrebâilleront, ils verront ce qu'est cette existence laissée inconnue jusqu'ici au commun des mortels. Par ces photographies saisissantes, comme par les lignes qui vont suivre, pénétrez avec moi dans l'ombre inviolée du Carmel, parmi ce silence, dans la paix tragique

(1) Chaque numéro de *Je sais tout* est divisé en neuf grandes rubriques qui embrassent l'ensemble des connaissances humaines et des événements universels



LA BÉNÉDICTION

La postulante est étendue, face contre terre. A tour de rôle, chacune des sœurs vient l'asperger d'eau bénite, comme on fait sur les cercueils aux enterrements. C'est d'ailleurs sa mort au monde qu'on célèbre en même temps que ses fiançailles avec le Ciel.

de ce coin du monde voué à la prière et au recueillement.

La passent les silhouettes de femmes à qui la Fortune avait souri dès leur naissance. Elles étaient riches, adulées, considérées, heureuses. On appelait celle-ci « Votre Altesse », cette autre comptait sa dot par millions, cette autre enfin était si belle que tous les sourires, toutes les gâteries du monde semblaient lui être réservés.

Par la puissance de leur volonté tenace, elles ont fait abnégation de tout. Le plus souvent cela n'a pas été sans une lutte violente contre la famille. On a cru d'abord à une fantaisie d'enfant capricieuse ; on a espéré qu'une fleur, une robe, un bonbon, le premier bal, que sais-je ! ferait s'évanouir cette velléité de claustration éternelle.

Mais non. L'aveu formel est fait un jour à la mère, plus indulgente que le père, plus désarmée aussi contre cette volonté qui se dresse, impérative.

— Nous ferons tout ce

que tu voudras, sanglote la pauvre mère. As-tu un désir ? Nous l'exaucerons sur le champ.

Un « non » doux mais têtu, à peine soupiré, mais irrévocable a répondu à toutes les supplications. Le père a essayé d'atormoyer.

— Tu veux être carmélite, c'est entendu. Eh ! bien donne-nous un délai de six mois.

Ces six mois sont consacrés, avec quelle ardeur, à montrer la vie à ces jeunes yeux sous les couleurs les plus gaies, les plus attirantes.

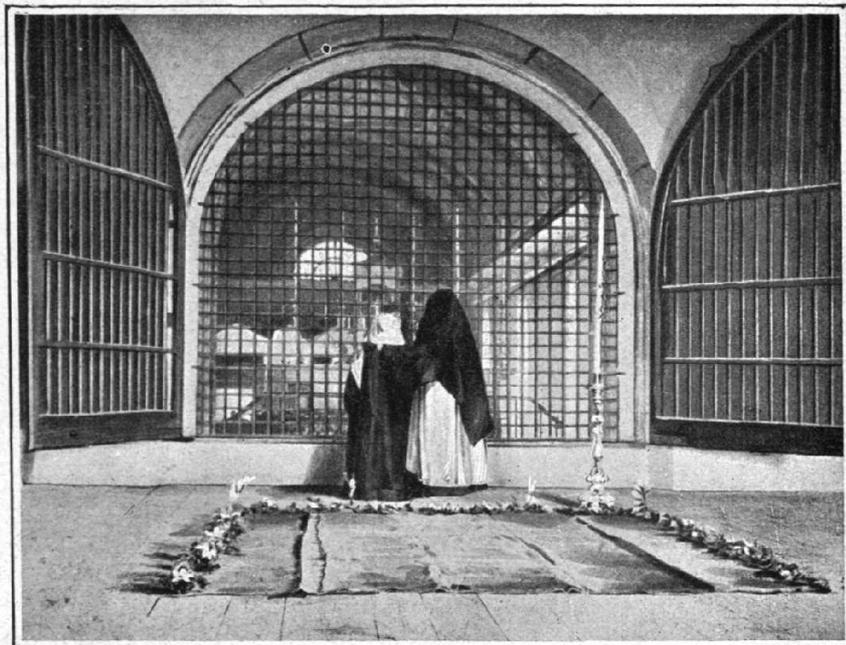
Le délai expire. La volonté reste inébranlable. Il n'y a plus rien à faire qu'à se soumettre et à se résigner.

— Sais-tu, dit la mère, faisant appel à la coquet-

terie, suprême argument féminin, sais-tu qu'on va te couper les cheveux ?

— Je le sais.

Il est quatre heures du matin. Dans la petite chambre virginale, aux meubles laqués, au blanc tapis, aux frais rideaux, une petite



LA PRISE DU VOILE NOIR

La Carmélite du voile blanc est admise au voile noir qui va recouvrir son visage. La Prieure la conduit devant la grille, pour que les fidèles, de la nef, lui adressent leur adieu.



LA SUPRÊME CÉRÉMONIE

Revêtue du voile noir, la Carmélite en est enveloppée, comme d'un catafalque, la face contre terre. Autour d'elle, les sœurs choristes chantent les prières des morts. Lorsqu'elle se relèvera, elle sera définitivement admise.

malle est préparée. Les chers objets familiers, compagnons de l'enfance, semblent mélancoliques comme de vieux amis que l'on va quitter pour toujours.

La jeune fille va à l'église. Le vicaire l'attendait; il la fait communier à la lueur funèbre de deux cierges. Le viatique sera le seul aliment que prendra la postulante dans cette journée où elle va s'arracher aux siens.

La minute est douloureuse. Une voiture attend. Le groupe désolé des parents embrasse celle qui va s'ensevelir vivante. La portière claque. Elle est partie...

Le voyage est long. Enfin voici le Carmel. Au pied de ses hautes murailles grises et rugueuses



LE VOTE

Pour l'admission, des religieuses vont recueillir les votes de cellule en cellule.

de geôle, au cœur de l'été comme au cœur de l'hiver il fait toujours froid, un froid humide, pénétrant, mortel.

De l'autre côté c'est le Mystère, l'Inconnu.

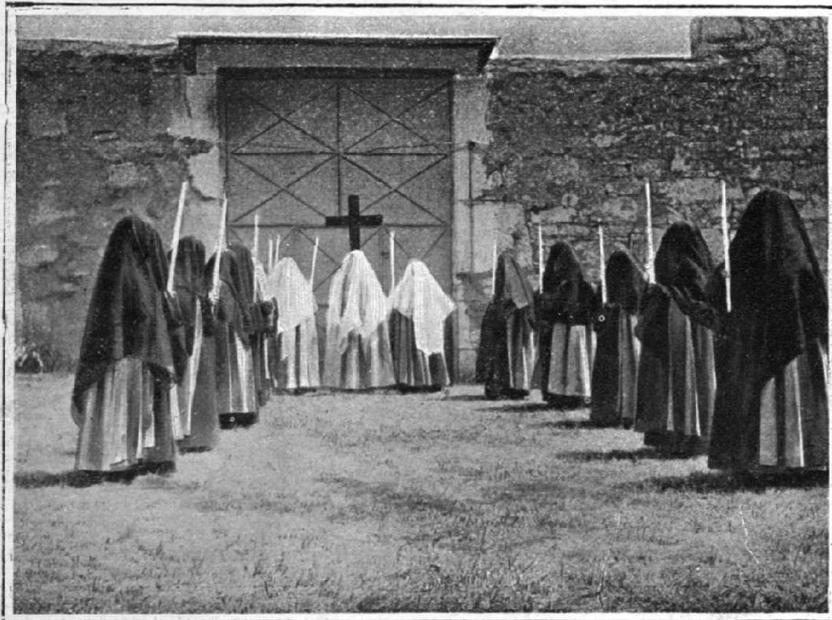
Quelle impression! Quitter tout ce qui vous a entouré jusqu'alors pour entrer dans une existence où toute personnalité s'efface, où il n'y a plus de passé, plus d'avenir! Ce que sera sa vie au Carmel, la jeune fille l'ignore ou ne l'a appris que très vaguement. Elle ne sait rien de celles qui vont être à jamais ses compagnes.

L'heure a sonné, c'est aujourd'hui que la Carmélite va dire au monde un suprême et éternel adieu. J'ai vu, j'ai vécu maintes fois, au déclin du xix^e

siècle et à l'aurore du xx^e, ce spectacle étrange, impressionnant : une prise d'habit au Carmel.

UNE PRISE D'HABIT AU CARMEL, CÉRÉMONIE GRANDIOSE ET DRAMATIQUE.

La foule accourt au son des cloches du monastère qui l'invitent à ces fiançailles ou à cet enterrement ! C'est à la fois une fête et un deuil. Il y a des larmes et des sourires, larmes des parents, sourires des postulantes.



LE DÉPART POUR LA CHAPELLE

Les Carmélites viennent chercher l'aspirante pour la conduire à la chapelle. Lorsqu'elle aura franchi cette porte, tout espoir de revenir en arrière lui est interdit. Elle est déjà morte pour le monde.

Elles s'avancent, traversant au bras d'un père, d'un frère aîné, les rangs pressés des spectateurs qui s'écartent. Seules quelques exclamations, cris spontanés, s'élèvent çà et là dans le saisissement de la foule :

— Qu'elle est jolie ! Quel dommage ! Si jeune !

Combien ont foulé le sol de cette route que leurs petits pieds, chaussés du cothurne blanc, ne devaient plus jamais parcourir !

J'y ai vu les silhouettes sveltes et élégantes, fines et aristocratiques, souples et robustes, moulées dans les chastes plis des simarres trainantes et immaculées : velours, moire antique, lourdes failles, satin, gaze ou mousseline légère...

Les prêtres les précèdent. Voici l'évêque, couvert de broderies éclatantes avec la crosse à la fantastique chimère tordue, coiffe de la mitre auriphrygiate, environné de prêtres en costumes de fête, portant la croix et les flambeaux.

Les portes massives s'ouvrent avec un grincement funèbre. La foule frissonne de ce frisson qui saisit au bord des tombes...

Les moniales paraissent, alignées sur deux rangs, le visage invisible, immobiles et muettes. Une d'entre elles porte une grande croix noire. Les autres tiennent des cierges dont les flammes vacillent sous le souffle du courant d'air froid.

Elles sont vêtues de bure sombre et lourde, chaussées de sandales grossières, couvertes par des voiles noirs.

Une dernière étreinte, un dernier baiser au père, à la mère, dans le bruit étouffé des sanglots, les adieux déchirants des pères, des sœurs, des amis et les battants du lourd portail retombant l'un sur l'autre dans le choc métallique et lourd de leurs rainures heurtées, se rejoignent à jamais.

La coupure est nette, définitive, irréparable. Les parents se consolent du mieux qu'ils peuvent, entre eux. Les chagrins communs font fraterniser dès inconnus d'hier. Il y a des mères qui s'évanouissent, d'autres qui, au dernier moment, tentent de retenir leur enfant par la violence...

Pendant ce temps les postulantes, les « fiancées » suivent les arceaux de pierre d'où la longue théorie des moniales en procession les conduit triomphalement en chantant en chœur l'hymne de Fortunat :

Tu Regis alti janua

Dans l'église, du côté séculier de la grille, l'évêque, environné des prêtres, récite lentement la première oraison de la liturgie particulière à l'ordre antique du Carmel.

Du *falo li dirium* où il est assis, le prélat interroge les jeunes filles à haute et intelligible voix :

— Que demandez-vous ?

— La miséricorde de Dieu, la pauvreté de l'ordre et la compagnie des sœurs.

— Ne venez-vous pas de votre bon gré?... etc...

— Oui, mon père !

— Voulez-vous donc entrer dans cette religion?... etc...

— Oui, avec la grâce de Dieu et les prières des sœurs.

— Deus qui te incœpit, in hoc ordine... (Dieu qui te reçoit dans cet ordre...), etc.

L'évêque passe sa main où brille l'améthyste épiscopale par l'ouverture de la grille et détache une fleur de la parure des jeunes filles agenouillées devant lui.

Le premier acte symbolique de dépouillement accompli, les postulantes déposent sur les « ciriales » argentées leurs grands flambeaux fleurdelysés.

Elles sont conduites au secretarium.

satin blanc. Ce n'est pas la chrysalide qui devient papillon, c'est le papillon qui devient chrysalide. Tous ces objets charmants, élégants, parfumés, abandonnés, traînent à terre...

Désormais, c'est le froc austère, revêtu immédiatement, les souliers de satin blanc font place aux *alpaigates* de corde qui serrent parfois cruellement les petits pieds. Le visage s'encadre d'une guimpe à trame grossière.

Une sœur armée de ciseaux procède à la



LA PROCESSION

Après la cérémonie, la nouvelle Carmélite est conduite en grande pompe à sa cellule par toute la communauté, qui recite des psaumes.

C'est dans le secretarium que s'accomplit un des devoirs les plus douloureux à certaines novices. Il s'agit de quitter le vêtement mondain et de se faire couper les cheveux !

DANS LE SECRETARIUM LA JEUNE FILLE QUITTE LES ORNEMENTS MONDAINS.

La Prieure, avec l'assistance de quelques religieuses, aide les jeunes filles à se dévêtir. Il faut abandonner les fleurs d'oranger, parure de la prise de voile, ainsi que le myrte qui l'accompagne. Il faut renoncer pour toujours à toute évocation mondaine.

C'est un pêle-mêle de dentelles, de fleurs meurtrières, de gazes, de soieries, de souliers de

coupe des cheveux. Des nattes superbes tombent sur le sol, c'est une pluie rousse, brune, blonde, châtaine...

Pendant que s'opère la transformation, l'évêque bénit près de l'autel, les vêtements sacrés, et le chœur des prêtres chante le psaume CXIII : « In exitu Israël de Egypto », une des plus belles odes, dit Herder, qu'il soit possible de trouver en aucune langue. La première partie célèbre la puissance de Dieu, telle surtout qu'elle se manifesta dans la sortie d'Egypte. La seconde partie invite l'Israélite à mépriser les fausses divinités des nations.

Une à une, lentement, les postulantes réap-

paraissent et se montrent à la foule lointaine.

Quel changement! Déjà elles sont méconnaissables. « Quel état, et quel état! » s'écriait Bossuet au sermon de vêtue de cette carmélite célèbre qu'était M^{lle} de La Vallière.

L'officiant, aidé de la Prieure, achève d'imposer les habits sanctifiés. Il trace sur les novices inclinées, le signe de la croix. La Prieure les ceint ensuite, l'une après l'autre, de la courroie fauve, leur met le scapulaire, les revêt de la chape blanche et du grand voile de lin qui leur couvre la face.

Conduites au milieu du chœur elles se prosternent, les bras étendus en croix, sur une bure jonchée de lierre et de fleurs, et la, font au Christ le sacrifice de leur vie.

La Prieure répand sur elles l'eau bénite, puis les relève, afin qu'elles donnent à toutes les sœurs le baiser fraternel...

Le chœur chante un psaume d'allégresse. Les moniales se retirent en chantant, emportant avec elles leurs nouvelles compagnes.

LA CELLULE AU CARMEL : LA SOLITUDE, LA PRIÈRE ET LES FLEURS.

La cérémonie de la prise du voile au Carmel est terminée. La vie de la carmélite va être désormais entre ces quatre murs de sa chambre.

Le silence est la règle, elle restera désor-

mais seule avec ses prières et ses méditations. Une seule chose lui est permise, et cette permission est un soulagement infini dans les duretés du début : elle peut soigner et arroser des fleurs.

Lorsqu'elle rentrera dans la cellule où sa destinée va s'écouler, elle verra d'un seul coup d'œil — la cellule est si petite! — tous les éléments de ce que sera désormais sa vie, et aussi la signification tout entière de cette vie... quatre murs nus et blancs, sans aucune ornementation que leurs virginales blancheur, où rien n'arrête le regard, sinon le crucifix noir posé sur la tête de mort symbolique, et quelque image de piété sans cadre. Pas de chaise, pas de table, rien... C'est comme l'a dit un prédica-

teur célèbre « en quelque pieds carrés un grand désert ».

Une couchette; et, lorsque la nouvelle carmélite prend possession de son petit réduit, cette couchette est couverte de fleurs. Le sens de cette poétique coutume est celui-ci : le jour de son entrée dans l'Ordre est pour la jeune fille un jour de fête, une cérémonie qu'il convient de célébrer, et toute cérémonie se traduit au Carmel, par des jonchées de fleurs.

Les fleurs de fiançailles mystiques qui accueillent la jeune initiée par leur parfum et leur grâce languissante, seront fanées le soir. Et plus jamais des fleurs ne viendront dans



LA CARMÉLITE ET LA MORT
C'est le symbole de toute la vie des Carmélites : un agenouillement perpétuel, une croix — la Mort et au fond du cœur l'Amour de Jésus.



LE JARDIN DE LA CARMÉLITE

Il ne lui reste de la vie que les fleurs, qu'il lui est permis de soigner et d'arroser.



UNE CELLULE

Un petit lit, un crucifix, pas de chaises : C'est entre quatre murs blancs que vit la Carmélite.

sa cellule, égayer la monotonie pâle de sa vie claustrée...

Si pourtant, une fois encore, et pour une

jeune fille a le visage découvert. Ce n'est qu'au moment de descendre dans la tombe qu'on permet à ses sœurs de regarder ce visage



LA BÉNÉDICTION DU JARDIN

A certaines heures du jour, la Carmélite est autorisée à se promener et à méditer. Le silence est la règle. Et sous son voile, elle vit seule avec sa pensée qui est toute Amour.

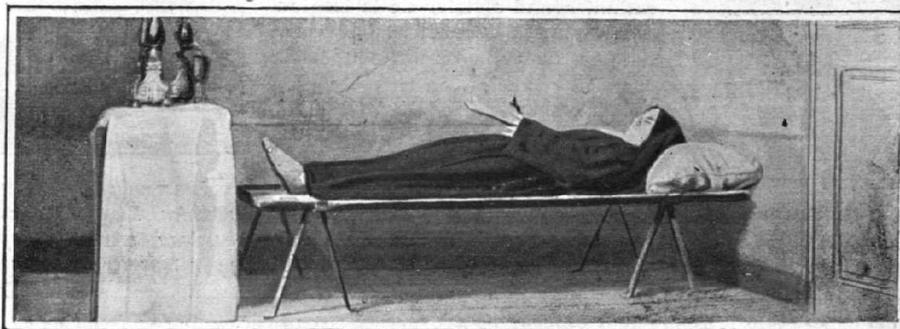
autre cérémonie de fiançailles: celle de la Mort. Lorsque la recluse, dont la vie s'est consumée d'extase pieuse et d'amour mystique, tombe pour ne plus se relever, et que pour la dernière fois on l'étend sur son lit, ce lit est comme le premier jour, couvert de fleurs...

Et au milieu des guirlandes mortuaires, la

que l'usage éternel du voile noir a pâli, ces yeux que l'adoration a usés et brûlés (1).

BOYER D'AGEN.

(1) Les photographies données dans cet article, les seules qui aient été faites d'une « prise de voile » nous ont été communiquées par M. Boyer d'Agen; nous les avons publiées à cause de leur rareté, dans une pensée très respectueuse pour l'idée religieuse qui anime les Carmélites et pour la beauté de leur sacrifice.



UNE CARMÉLITE SUR SON LIT DE MORT, AVANT QU'IL SOIT ORNÉ DE FLEURS

L'AFFAIRE SYVETON

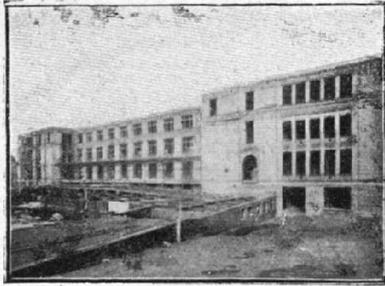
La Chambre des mises en accusation présidée par M. le conseiller Bonnet a statué le 10 février sur l'opposition formée par M. Syveton père et sa fille, M^{me} Barnay, contre l'ordonnance de non-lieu rendue par M. Boucard, juge d'instruction, sur la plainte en assassinat contre inconnu déposée par M. Syveton père et M^{me} Barnay, parties civiles.

La Chambre des mises en accusation a confirmé purement et simplement l'ordonnance de non-lieu signée par M. Boucard, les frais demeurant à la charge de la partie civile.

LA GRÈVE DES ÉLECTRICIENS

Le 9 février les membres du comité de la grève, mécontents du déplacement de cinq des grévistes du secteur Edison se sont réunis à la Bourse du travail et ont décrété la grève générale de la corporation.

Immédiatement le nombre des gardes municipaux chargés de la



Les nouveaux bâtiments de l'imprimerie nationale, actuellement en construction rue de la Convention.

surveillance des immeubles et des plaques fermant l'entrée du sous-sol urbain a été augmenté.

Le 13, la grève était terminée.



Les nouveaux taximètres automobiles.

COQUELIN CADET CANDIDAT

Les électeurs sénatoriaux du Pas-de-Calais ont songé le 1^{er} février à porter la candidature au Sénat de M. Coquelin cadet, sociétaire de la Comédie-Française.

MORT DE M. MAZEAU

M. Mazeau, ancien sénateur de la Côte-d'Or, premier président honoraire de la Cour de Cassation, grand-officier de la Légion d'honneur, est décédé, le 8 février, à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

LE TRANSFERT DE ROMAIN DAURIGNAC

Romain Daurignac a été transféré le 5, de la maison centrale de Poissy à la prison de la Santé; son transfert à la prison de Fresnes a eu lieu le 6.

AU CRÉDIT LYONNAIS

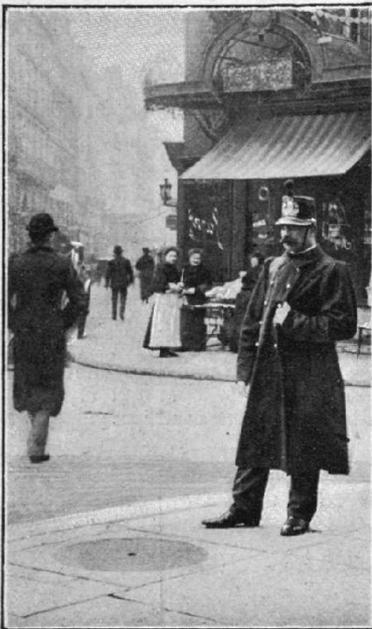
M. Henri Germain, président du Conseil d'administration du Crédit Lyonnais est mort le 2 février. M. Mazerat, qui était directeur général, a été nommé à sa place.

L'INSTITUT INTERNATIONAL AGRICOLE

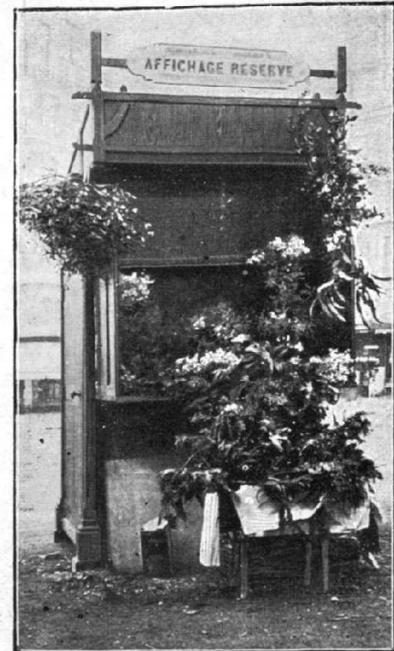
Le 9 février M. Loubet adressait au roi d'Italie une dépêche de félicitations pour la fondation d'un Institut international agricole dont le souverain a pris l'initiative. Victor Emmanuel III a répondu par une dépêche de cordiaux remerciements.

ÉLECTION MUNICIPALE

Le scrutin de ballottage qui a eu lieu le 5 février dans le quartier Croulebarbe a donné comme résultat : M. Deslandres, socialiste élu à 1.458 voix contre M. Leboucq, radical socialiste 1.252 voix. Il s'agissait de remplacer M. Alfred Moreau, socialiste, décédé.



La grève des électriciens. Un garde municipal surveillant une prise de courant, rue Drouot.



Les nouveaux kiosques à fleurs. Le premier kiosque construit sur le nouveau modèle adopté désormais pour tous les kiosques dans Paris.

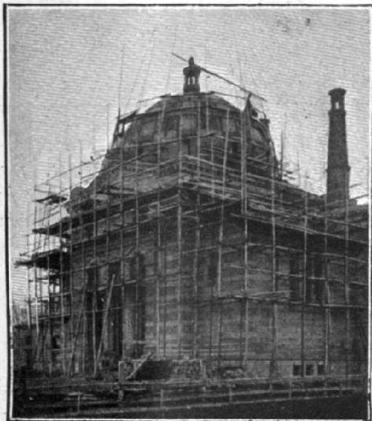
(1) L'ensemble des "memento" publiés dans chacune de nos rubriques constitue, en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de la bibliothèque. On aura, par la suite, mille occasions de s'y reporter. — Ce n'est pas un journal et c'est mieux qu'un livre.

LE NOUVEAU
KIOSQUE A FLEURS

Notre photographie représente le modèle définitif du kiosque à fleurs choisi par l'Administration. C'est ce type que désormais on verra sur les boulevards et dans les grandes artères parisiennes.

NOCES DE
DIAMANT DU
CARDINAL RICHARD

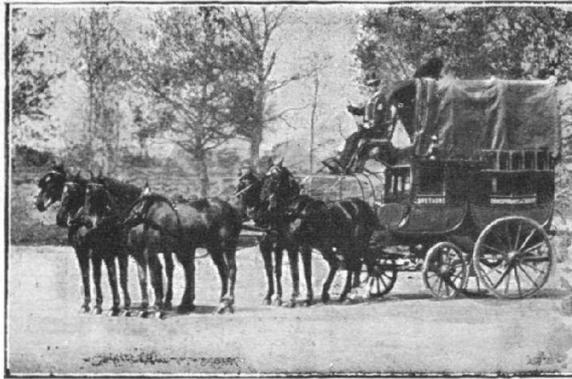
Le diocèse de Paris a célébré le 12 février le 33^e anniversaire de la consécration épiscopale et le



Le nouveau four crématoire actuellement en construction au Père-Lachaise.

60^e anniversaire de l'ordination du cardinal Richard, archevêque de Paris.

Une cérémonie religieuse a eu lieu le matin à 9 heures en l'église métropolitaine de Notre-Dame.



La dernière diligence. Cette voiture d'un confort presque moderne, fut la dernière diligence que la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest mit en service, pour relier Quimper avec quelques chefs-lieux de cantons éloignés.

lieux de cantons, un service de « diligences ». Ce dernier existait encore il y a quelques mois en Bretagne et c'étaient d'excellents chevaux de la compagnie des chemins de fer de l'Ouest, qui traînaient cette voiture très confortable, mais dont la vitesse laissait à désirer.

Le musée du cheval qui nous est promis depuis quelques années est tout indiqué pour recevoir cette voiture à multiples places, qui fut notre dernière diligence officielle.

L'AUTOMOBILE DES CHIENS

Une automobile, don de M. Gordon Bennett, est spécialement affectée au refuge pour chiens, fondé récemment à Gennevilliers.

Sur un coup de téléphone, la voiture part du 120 de l'avenue des Champs-Élysées et va chercher le chien que l'on désire faire hospitaliser.



La voiture municipale chargée de recueillir les engins et les bombes sur la voie publique.

LA DERNIÈRE DILIGENCE

Dans quelques rares coins reculés de la France, il existe encore de ces diligences « qui rappellent nos anciennes chaises de poste ». Lorsque les chemins de fer remplacèrent les « postes aux chevaux » les dernières diligences furent remises, démolies; dans quelques régions, les Compagnies de chemins de fer conservèrent pour relier aux gares centrales, certains chefs-

LA FEMME LA PLUS RICHE
DU MONDE

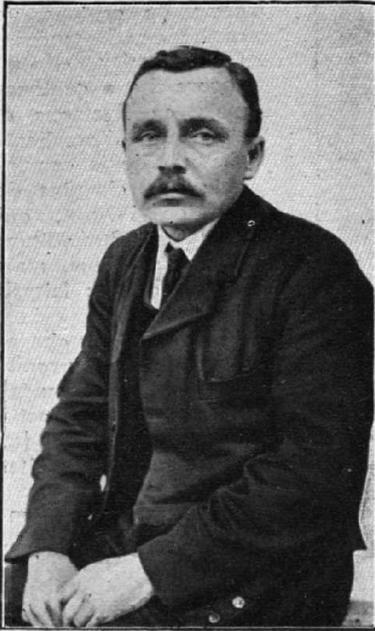
La femme la plus riche du monde est M^{me} Green, de Buffalo, (États-Unis d'Amérique). Elle pos-



L'automobile des chiens, spécialement destinée à chercher les pauvres toutous pour les conduire à leur refuge de Gennevilliers.



Le dernier tirage au sort (6 février), supprimé par le vote de la loi de deux ans. Jeunes conscrits fêtant joyeusement leur prochain départ de la classe.



L'esclave du Daily Mirror. Cet homme, ne pouvant plus nourrir sa famille, s'est vendu corps et âme à un journal anglais pour une somme dérisoire.

sède 250 millions qu'elle a gagnés elle-même, son père ne lui ayant légué que 5 millions.

M^{me} Green se vante de n'avoir, dans les affaires, jamais fait tort « d'un centime » à personne.

LE DERNIER TIRAGE AU SORT

Le dernier tirage au sort a eu lieu le 6 février.

On ne verra plus jamais cette formalité en France. La loi de deux ans l'a supprimée.

L'ESCLAVE DU « DAILY MIRROR »

La misère est grande à Londres, cet hiver. Notre excellent confrère, le *Daily Mirror*, reçut une lettre dont le signataire, en son désespoir de ne plus pouvoir nourrir sa famille, offrait de se vendre comme esclave. Le prix de sa vente serait versé à sa femme et l'acheteur s'engageait à assurer la subsistance à l'acheté jusqu'à la fin de ses jours.

Le pacte fut conclu et la somme fixée. Inutile de dire que quelques jours après, « l'esclave » avait une bonne place procurée par notre confrère anglais.

LES AFFAIRES DE DÉLATION

Le capitaine Mollin a inspiré une suite d'articles sensationnels, dans lesquels il expose et précise son rôle et déclare qu'il n'a fait que suivre les indications de son

supérieur hiérarchique, le général Percin.

Le général Février et M. Agostini, à l'issue de leur protestation contre les légionnaires compromis, ont jeté les bases d'une union fraternelle des légionnaires et médaillés militaires.

LA LOI DE DEUX ANS

Le 16, le Sénat a voté à une forte majorité la loi de deux ans.

LES EXTERNES DES HOPITAUX

Parmi les 226 nouveaux externes des hôpitaux nommés au dernier concours figure M^{lle} Germaine Montreuil, fille de M. R. Montreuil, directeur de l'hospice de la Salpêtrière.



M^{lle} Germaine Montreuil, reçue parmi les nouveaux externes des hôpitaux.



On a constaté dans le dernier recrutement que sur 16.110 conscrits, 112 sont illettrés. Ce dessin représente la proportion de ceux-ci par rapport aux conscrits lettrés.

LES CONSCRITS ILLETTRES

Il y a encore à Paris un nombre assez considérable et très étonnant d'illettrés.

Dans le dernier recrutement on a constaté que sur 16.110 conscrits, 112 sont absolument illettrés, ne savent ni lire ni écrire, 110 savent lire seulement. Enfin 569 savent lire et écrire mais ne peuvent faire la moindre opération d'arithmétique.



Un coin de Paris qui disparaît : le marché aux meubles du Faubourg Saint-Antoine.



LA RUE DE LA PAIX, BERCEAU DE LA MODE

La rue de la Paix est, avec la place Vendôme et la partie du boulevard Haussmann qui avoisine la rue Taitbout, le véritable centre de l'élégance parisienne. C'est là que les grands couturiers ont leurs salons. C'est là que se fait la mode et de là qu'elle prend son essor, pour rayonner sur le monde entier.

Ceux qui font la mode Celles qui la lancent

La mode est un tyran qui impose ses caprices à toutes les femmes. Elle est créée par les grands couturiers et lancée aux répétitions générales, aux grandes réunions de courses, au vernissage des Salons de peintures, etc., par d'élégantes Parisiennes. — Elle est proclamée et répandue par *Femina* et les chroniques de la mode.



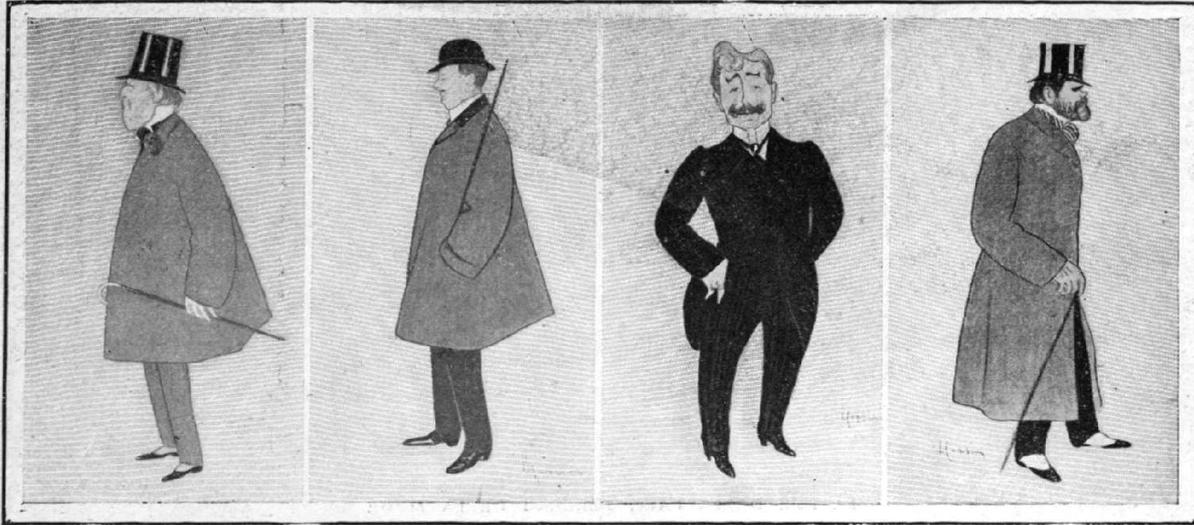
POURQUOI la mode change-t-elle à chaque saison? Pourquoi ces manches, qui naguère s'élargissaient au poignet, nous offrent-elles à présent des épaules bouffantes? Pourquoi ces jupes hier collantes, et aujourd'hui très amples? Pourquoi brûlons-nous cette année ce que nous adorions l'an passé? Pourquoi ceci et pourquoi cela? Quel dieu capricieux, mystérieux et tout puissant dicte les inéluctables arrêts devant lesquels s'incline le peuple charmant des femmes élégantes?

Si nous entrons une après-midi, vers cinq heures, chez un de ces grands couturiers parisiens, dont les fenêtres donnent sur la rue de la Paix, sur la place Vendôme ou sur le boulevard Haussmann — ces berceaux d'où la mode prend son essor — l'observateur, comme dirait M. Paul Bourget, est frappé de la vie intense et fiévreuse qui traverse les enfilades des salons, décorés, fleuris et enrubannés. Il semble que toute l'élégance et tout le luxe de Paris, tout ce que fabrique cette élégance et tout ce qui contribue à ce luxe soit concentré là dans ce coin de Paris. Les

(1) Chaque numéro de *Je sais tout* est divisé en neuf grandes rubriques qui embrassent l'ensemble des connaissances humaines et les événements universels.

délicieuses Parisiennes vont et viennent, passent et repassent, entrent et sortent, avec dans le regard cette lumière aiguë qui atteste

mannequins vivants, tailles minces et corps souples, destinés à faire valoir le charme subtil d'une toilette, la délicate attirance d'un



M. DOUCET

M. FRANCIS

M. ROUFF

M. J. WORTH

Quatre grands couturiers parisiens, dessinés par le caricaturiste L. Capiello

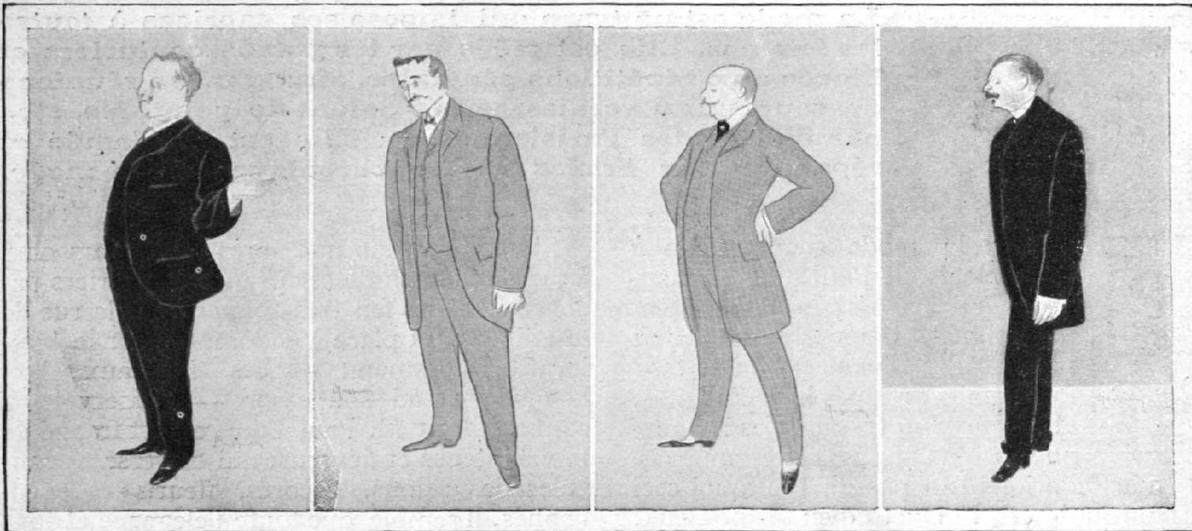
la joie de vivre, la coquetterie d'être belles, le sentiment de l'adulation qu'elles inspirent.

Elles circulent ainsi parmi l'empressement flatteur des vendeuses, la bousculade effarée des trottins, sous l'œil important et profond des *premières*, chez qui la majesté de la prêtresse s'atténue d'un sourire, prometteur de séduction.

Ici l'on choisit et là on essaie. Ici défilent,

corsage, le moelleux enveloppement d'une jupe. Là, devant une glace, l'élégante s'habitué une fois de plus au doux et terrible supplice de l'essayage; en proie aux mains de fées qui criblent d'épingles les étoffes successives qui l'enveloppent, elle se raidit contre la fatigue et elle sourit contre l'énerverment.

Parfois, en coup de vent, apparaît, disparaît, le grand couturier, supérieurement chic :



M. BERR

M. PAQUIN

M. DŒUILLET

M. REDFERN

Quatre autres grands couturiers parisiens, dessinés par le caricaturiste L. Capiello.

précieuses, nonchalantes et un peu lasses, détaillées par le face-à-main de la cliente, les belles porteuses des derniers modèles, les

un mot ici et un mot là, un coup de pouce par ci et un coup de pouce par là, un compliment ou un grognement. Sur un signe de lui,

la toilette se transforme, la manche défail-
lante se redresse, le corsage qui n'allait pas se
magnifie. Ce gentleman artiste est le plus
bref et le plus infallible des magiciens.

C'EST LE GRAND COUTURIER QUI FAIT LA
MODE.

Tout cela est connu, d'ailleurs. Des roman-
ciers l'ont décrit. Des auteurs dramatiques l'ont
mis en scène. Des peintres l'ont évoqué. C'est

propice à l'élaboration des modes d'été; en
pleine canicule de juillet, heure favorable à
l'éclosion des modes d'automne et d'hiver, le
grand couturier se recueille, prend à deux mains
son front pensif, fait appel aux ressources de son
flair et implore son imagination. Devant ses
yeux, danse en lettres de feu sa fameuse de-
vise : « Du nouveau, encore du nouveau,
toujours du nouveau ! » Et aussitôt, pour ai-
der à son imagination, il ouvre ses albums de



LES MANNEQUINS, D'APRÈS LE TABLEAU DE JEAN VEBER

C'est une scène très parisienne qu'a évoquée ici l'art ironique et profond du peintre Jean Veber. Précieuses, nonchalantes et un peu lasses, les mannequins vivants, chargés de faire valoir la grâce subtile d'une toilette, défilent dans le salon d'un grand couturier parisien devant une cliente, dont l'obèse laideur forme un contraste saisissant avec leur svelte jeunesse.

la pièce que tout le monde voit, à laquelle tout
le monde peut assister. Mais, derrière la scène,
il y a les coulisses, au bout des coulisses, il y
a le laboratoire, le cabinet de travail du grand
couturier, l'atelier de l'artiste. C'est là que se
crée la mode, c'est là que se combinent les mo-
dèles nouveaux, les chefs-d'œuvre destinés à
faire sensation aux courses, aux répétitions gé-
nérales, aux vernissages des Salons de peinture.

Plusieurs fois par an, en janvier, époque où l'on
songe aux modes du printemps; en avril, temps

vieilles estampes, ses albums Louis XV,
Louis XVI et Louis-Philippe. Et il y cherche
l'inspiration... Soudain il se frappe le front...
Il entrevoit des choses un peu indecises, des
indications un peu vagues, des riens un peu
flous. De là naît chez lui un désir, qui ne se
formule pas nettement dans son esprit, mais
qui n'en est que plus impérieux. Il appelle à
la rescousse son dessinateur préféré, la *pre-
mière*, au goût sûr et en qui il a confiance,
et il leur dit : «Voilà ! Mettez-moi cela sur pied ! »

Alors, on travaille, on s'évertue, chacun apporte son idée : la chose un peu indéfinie se précise, l'indication un peu vague se détermine, le rien un peu flou prend une apparence. Puis on corrige, on améliore, on exécute des variantes. Et c'est ainsi que bientôt, avec la collaboration de Louis XV, de Louis XVI, de Louis-Philippe, d'un adroit dessinateur et d'une première qui a du goût, le grand couturier crée la mode.

Cette mode nouvelle, deux ou trois modèles assez semblables, mais divers par des détails, la représentent. Ce sont les modèles-types, les *modeles-leaders*, pour employer une expression anglaise et sportive, qui dit bien ce qu'elle veut dire, à savoir que ceux-là serviront de chefs de file à la plupart des autres modèles, qu'on lancera un peu plus tard et qui en dériveront tout naturellement.

Ces modèles-types sont pour le grand couturier, son œuvre de la saison, un peu ce qu'est au peintre le tableau qu'il destine au Salon. Il en est fier — non sans raison — il les aime et il les choisit.

Avant l'heure où il les produira, il les défend jalousement contre les regards profanes. Car il sait qu'ils sont visés, que les concurrents les lui jaloussent et brûlent de les connaître, pour s'en inspirer, les imiter et les déflorer. La concurrence, qui obéit en effet à des instincts et non à des scrupules, cède à toutes les ruses de la lutte pour la vie. Les produits de l'imagination sont des biens que ne protège aucune loi. Gardez bien vos modèles, monsieur le grand couturier, et que votre vanité ait toujours présente à la mémoire la fable du Renard et du Corbeau. Méfiez-vous de la femme du monde, de la princesse authentique, de la respectable vieille dame, de la richissime Américaine, des grands acheteurs d'outre-mer, etc., qui sous de fallacieux prétextes, chercheront à violer le sanctuaire où le chef-d'œuvre attend que sonne pour lui l'heure d'être révélé à la curiosité mondaine.

Oui, songez comme Angelo, tyran de Padoue, qu'il n'est point de serrure dont la clef ne se trouve comme par enchantement dans plusieurs mains, et qu'il erre des pas dans vos murs comme dans ceux des palais vénitiens d'autrefois. Songez-y bien et méfiez-vous !

LE CHEF-D'ŒUVRE EST CRÉÉ. OU VA-T-IL SE RÉVÉLER AUX CURIOSITÉS IMPATIENTES ?

Voilà donc le chef-d'œuvre créé. Il s'agit maintenant de le faire connaître aux foules émerveillées. Où le produire ? Et qui le lancera ?

Où le produire ?

Les manifestations mondaines sont fréquentes à Paris. Ce sont d'ailleurs les mêmes

tous les ans. Rien ne ressemble à une année parisienne comme une autre année parisienne. la Routine ici est indéracinable. Nous avons à la fin de mars et au commencement d'avril le Concours Hippique et la réouverture des courses de Longchamp ; un peu plus tard le vernissage du Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts, suivi du vernissage du Salon des Artistes Français ; à la fin de mai la réunion du prix Lupin, à Longchamp et celle du prix du Jockey-Club à Chantilly ; au commencement de Juin, le Grand Steeple-Chase d'Auteuil et le Grand Prix de Paris (les gens très chics vous diront qu'on ne lance plus de toilettes au Grand Prix, ce qui n'empêche pas que c'est ce jour-là que furent lancés l'an dernier les modèles qui firent florès tout l'été). A la rentrée de l'hiver enfin, c'est le théâtre qui sert de champ de bataille à nos grands couturiers. On y lance la mode sur la scène et dans la salle, aux répétitions générales et aux premières représentations, tandis que les fourrures s'exhibent aux pesages des « dernières » de Longchamp et des « premières » d'Auteuil.

Longchamp et Auteuil, le Grand Palais des Champs-Élysées, siège des Salons de Peinture, les scènes du boulevard — du Vaudeville à la Renaissance — la Comédie-Française et le théâtre Sarah-Bernhardt, voilà les cadres principaux de la Mode. Et nous négligeons ici les Salonnets de peinture des grands cercles parisiens, les grandes ventes de charité de l'hiver, les garden-parties du printemps. Toute manifestation mondaine est un prétexte à lancer une toilette.

Voyons maintenant quels portraits figurent dans ces cadres divers.

LA "LANCEUSE DE MODES" PROFESSIONNELLE. UNE CHARMANTE VISION.

Il y a d'abord la « lanceuse de modes » professionnelle. C'est une jolie fille qui est plus ou moins actrice, mais qui est réputée par son élégance. Elle possède au suprême degré l'art de porter une toilette, elle a cet on ne sait quoi d'indéfinissable, qui se compose d'une taille flexible, d'une souple démarche, d'un jeu de mouvements ailés qui n'est pas toujours la beauté, mais qui forme un ensemble très parisien. C'est une princesse de grâce et de chic, au service du grand couturier, qui l'habille à bon compte pourvu qu'elle figure partout où il est « select » de se montrer.

C'est donc à elle que sera dévolu l'honneur d'animer le chef-d'œuvre créé dans l'atelier de l'artiste. Lorsque la date est décidée, où l'on doit produire la merveille à tous les yeux, on fait venir la lanceuse, on l'habille, on figrole sur elle les détails du modèle, on en

Ceux qui font la mode. Celles qui la lancent



UNE REINE DE LA MODE
*M^{me} Henri Letellier, femme du Directeur du Journal, d'après le portrait
du peintre A. de Gandara.*



LA MODE SOUS L'OBJECTIF DU PHOTOGRAPHE

Les "lanceuses" de mode exhibent les modèles du grand couturier au pesage d'Auteuil ou de Longchamp. Aussitôt l'objectif du photographe se braque sur elles et prend les clichés qui seront quelques jours plus tard reproduits dans Femina.

parfait le *fini* : c'est le suprême coup de pouce du statuaire à la statue.

Voici donc, parée, l'exquise poupée. Nous la verrons dimanche prochain à Longchamp si le ciel est propice. L'émotion de toute une grande maison de couture, dont l'orgueil est engagé, l'accompagnera, et cette émotion, représentée, en réalité, par une des *premières*, celle qui a la confiance du maître, se tiendra toujours dans le sillage du chef-d'œuvre, ne le perdra pas une minute des yeux, jugera de l'effet produit, guettera de toutes ses oreilles les propos divers, critiques ou compliments. Et voici qu'un sourire rayonnera sur le visage de la digne prêtresse de la mode : le chef-d'œuvre fera sensation. Il n'aura pas plutôt fait son apparition au pesage qu'il sera l'objet d'un entourage indiscret et flatteur. Sa présence n'est-elle pas d'ailleurs déjà signalée ? Ne sait-on pas que la maison X... doit ce jour-la lancer un modèle nouveau, quelque chose d'*épatant* ? Tout le Landerneau de la mode ne potine-t-il pas à ce sujet depuis plus d'une semaine ?

Couturières de second, de troisième et même de quatrième ordre, couturières de Paris, des départements et de l'étranger, tout un essaim d'abeilles bourdonnantes, toujours en quête de démarquer l'inédit pour en vendre des copies à bas prix, chroniqueuses et croquistes de modes, photographes, enfin, seront là à l'affût. Et les notes de plume sur les calepins, et les crayons de

s'agiter au bout des doigts fébriles, et les objectifs 9×12 et 13×18 de fusiller à bout portant la souriante et gracieuse poupée, la sublime et admirable toilette de la jolie lanceuse.

Demain, les comptes rendus des grands quotidiens décriront le chef-d'œuvre ; dans quelques jours, *Femina* reproduira sa photographie, la répandra à des milliers et des milliers d'exemplaires, à travers le monde. L'univers entier apprendra ainsi de quel côté souffle le vent de la mode en cette

saison nouvelle. C'est comme un décret promulgué par un autocrate, dont les désirs sont des ordres et ne se discutent point. Le peuple tout entier des femmes, qui veulent toutes être des femmes élégantes, se réjouit et s'incline. La mode est le seul tyran à qui ses sujets n'ont jamais demandé une constitution.

LES REINES DE LA MODE — QUELQUES FEMMES DU MONDE QUI DONNENT LE TON.

Hâtons-nous d'ajouter qu'il est des manières moins tapageuses de lancer la mode. Il y a, en effet, des jeunes femmes tout à fait ravissantes et tout à fait élégantes, dont il ne faut pas dire qu'elles sont des « lanceuses de modes », mais bien qu'elles sont des *reines de la mode*, des jeunes femmes qui sont des femmes du monde ou bien de célèbres comédiennes, et qui font partie du Tout-Paris et que l'on voit partout, aux premières, aux courses et aux vernissages, et qui savent admirablement porter la toilette.

Pour cette raison, pour d'autres encore, parce qu'elles sont riches et adulées, parce qu'elles ont de belles relations, ces jeunes femmes donnent, elles aussi, le *la* de la mode et en déterminent l'orientation.

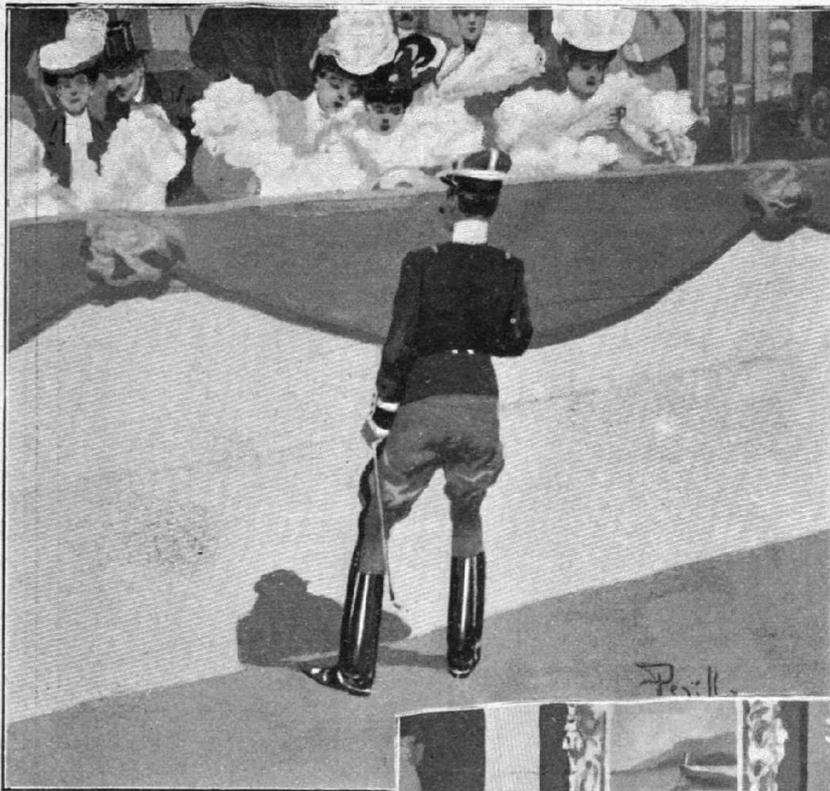
Aussi bien, cette brève physiologie de la mode à notre époque serait incomplète si nous n'évoquions pas ici quelques-unes de ces reines incontestées.

Ceux qui font la mode. Celles qui la lancent



LA MODE AU THÉÂTRE

Les grands théâtres du boulevard, du Vaudeville à la Renaissance et aux Variétés, la Comédie-Française, le Théâtre Sarah Bernhardt, sont, le soir des grandes répétitions générales, sur la scène et dans la salle, le champ de bataille des grands couturiers parisiens. (Composition de René Leleuq)



AU CONCOURS HIPPIQUE

Les premières modes de printemps font leurs apparitions au Concours Hippique, à la fin de mars et au commencement d'avril.

Du côté artiste, c'est à M^{lle} Sorel que revient la palme. Son chic est d'ailleurs légendaire, et ses préférences personnelles pour les grands chapeaux ont donné une orientation à la mode. Le moindre petit bout de ruban qu'elle arbore, la plus frivole fantaisie d'un jour deviennent célèbres dès le lendemain. On imite les détails de sa toilette et de sa personne.

Avec Marcelle Lender et M^{lle} Demarsy, M^{lle} Sorel est l'actrice la mieux habillée de Paris.

Parmi les femmes du monde, comment ne pas nommer ici la jolie M^{me} Henri Letellier, femme du directeur du *Journal*, dont l'attrait tout puissant s'augmente encore d'une science impeccable de la toilette et d'une sûreté de goût qui lui permet

d'innover la fantaisie encore inédite et qui, par le fait qu'elle se présente avec cette recommandation, sera le succès de demain.

Avec M^{me} Letellier on peut citer M^{me} Godillot, la comtesse de Gouy-d'Arc, la comtesse de La Ribosière, la princesse Orloff, la baronne de Gunzbourg, la princesse Murat, M^{me} de Yturbe, M^{me} Henri Schneider, la ravissante petite duchesse d'Uzès, M^{me} Moeller, M^{me} Claude Watren, M^{me} Paula Baring... D'autres encore non moins réputées pour leur élégance, et que je suis obligée de passer, car il



AU VERNISSAGE D'UN SALON DE PEINTURE

On ne "vernît" pas les tableaux aux innombrables vernissages des Salons et des Salonnets de Peinture. On y lance des toillettes, tout en jetant un coup d'œil bref sur les toiles exposées.

faut savoir se limiter. Mais je ne voudrais pas terminer cet article sans mentionner une

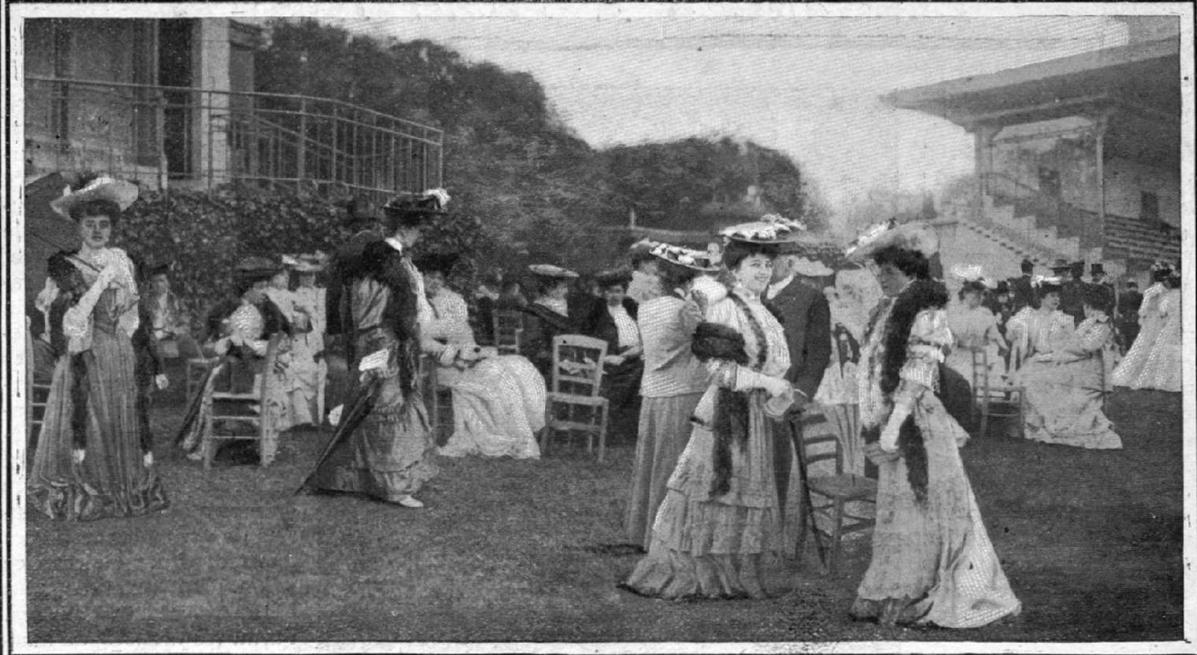
Je sais tout



SARAH-BERNHARDT DANS *GISMONDA*

D'après le tableau de CHARTRAN





UNE GRANDE RÉUNION DE COURSES A LONGCHAMP

La mode du printemps et celle de l'été se déterminent et se précisent au pesage de Longchamp, aux grandes réunions de mai, notamment à la journée du prix Lupin.

autre catégorie d'artistes inconnus, anonymes et pourtant bien intéressants, je veux parler principalement de ces gentilles ouvrières si laborieuses, si courageuses, dont les doigts de fée animent le chiffon du rêve d'élégance qui trotte en leurs petites cervelles et qui, pour être toujours à la peine, ne sont jamais à

l'honneur; Midinettes et Mimi-Pinson qui nous donnent le meilleur de leur effort, de leur intelligence et de leur travail, et auxquelles nous devons bien une pensée attendrie, lorsque nous nous parons des belles robes qui nous feront admirer...

JACQUELINE.



FEMINA

La revue idéale de la femme et de la jeune fille fixe la mode sur les feuillets qu'elle éparpille à travers le monde.

UN GRAND MARIAGE

Celui du comte Gabriel de la Rochefoucauld avec M^{me} de Richelieu. Bien que restreint par suite d'un deuil de famille, il a apporté sa contribution à la mode. Peu de toilettes, mais de choix. La mariée, en satin blanc lamé d'argent et voilée de mousseline de soie : luxe discret. Voile de point d'Angleterre, de toute beauté. La comtesse de la Rochefoucauld, mère du marié, en velours bleu saphir avec une étole d'hermine et une toque de velours bleu, aigretée de blanc.

La princesse de Monaco, en velours mauve, d'une note harmonieuse. M^{me} Heine en velours noir avec une belle palatine de chin-chilla.

L'Infante Eulalie en noir aussi.

Dans le trousseau de la jeune mariée, beaucoup de dentelles, Valenciennes, Malines, Irlande et Venise; dans la corbeille, d'admirable vaisselle, et de splendides bijoux de famille, et de merveilleux objets d'art ainsi que de fort belles fourrures.



Mariage de M^{me} de Richelieu et de M. Gabriel de la Rochefoucauld, célébré le 9 février à la Chapelle de La Sorbonne.

M^{me} DE GUNZBOURG

Un autre grand mariage du mois a été celui de M^{me} Marguerite de Günzbourg, fille du baron et de la baronne de Günzbourg, avec

M. Robert de Bauër, fils du consul général d'Autriche-Hongrie à Bruxelles. Un grand nombre de personnalités de la haute finance et du monde assistaient à la cérémonie. La mariée portait une ravissante toilette de satin blanc et, dans les cheveux, deux lis superbes mêlés à des fleurs d'orange. Les demoiselles d'honneur étaient également vêtues de blanc, et avaient de délicieuses aumônières en mousseline de soie fleuries de véritables orchidées mauves, qui étaient ce qu'on peut rêver de plus joli en des mains féminines. Parmi les invitées de marque, la charmante M^{me} Maurice Ephrussi portait une robe de panne mordorée, toute froncée autour de la taille, à l'ancienne. Petit mantelet de panne ciel, à longs pans. Le chapeau, de style, était marron et doublé de bleu pâle. En garniture, des plumes étranges, marron et oscellées comme celles des paons.

LA MODE MASCULINE

Malgré le cri d'alarme jeté par quelques innovateurs qui vou-



Les dernières créations de la mode féminine. L'exposition des modes au Palais de la Femme

(1) L'ensemble des "memento" publiés dans chacune de nos rubriques constitue, en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de la bibliothèque. On aura, par la suite, mille occasions de s'y reporter. — Ce n'est pas un journal et c'est mieux qu'un livre.



Gilet largement ébauché dans le bas, sans châle, transparent blanc.

draient bouleverser les modes masculines, celles-ci continuent à garder leurs caractères essentiels. A part quelques petites modifications de détail, introduites ici et là, on ne signale aucun changement appréciable. Mais c'est dans l'observation de ces détails-là que se révèle l'homme vraiment élégant. Cette fois, c'est dans le gilet qu'il faut aller chercher la marque de la toute dernière nouveauté. Au lieu de tomber droit ou de se terminer par un petit cran, il s'échancre assez largement sur une hauteur qui correspond à peu près à la distance de la dernière boutonnière au bord. Ce n'est rien mais cela suffit pour faire un « fashionable. »

Les hommes, cet été, seront vêtus de gris ou de marron; plus d'étoffes mélangées, mais des rayures pour le costume d'après midi; on fera le veston croisé avec le gilet breton, ou le gilet avec col châle. Le veston sera très pincé à la taille; voilà une mode charmante pour les jeunes gens; les hommes un peu forts seront sages en ne la suivant que d'assez loin.

CE QUE LES HOMMES DOIVENT SAVOIR

Un homme ne doit pas entrer dans un salon tenant sa canne à la main, à moins d'être un vieillard ou une personnalité incontestée, par exemple, M. Bocher, le doyen des abonnés de l'Opéra. Par contre, il doit conserver ses gants et son chapeau; en s'asseyant il tiendra son chapeau posé sur ses genoux. Savoir garder son couvre-chef dans cette attitude, sans avoir l'air embarrassé, est

une chose très difficile, et qui révèle la véritable aisance des manières et l'habitude du monde. On ne laisse son chapeau qu'au moment du thé, en le posant sur une table ou sur un meuble.

LA TOILETTE AU THÉÂTRE

Les couturiers deviennent de plus en plus les utiles collaborateurs des auteurs dramatiques. Chiffons ravissants partout. Au Vaudeville, dans *Petite Peste*, de M. Romain Coolus, qui a cédé l'affiche à *la Retraite*, M^{me} Thomassin et M^{lle} Régnier ont montré d'adorables toilettes. *L'Abbé Constantin*, bien qu'étant une vieille pièce, nous a donné les toutes récentes créations de la rue de la Paix. M^{me} Marie Magnier y a des toilettes de « maman » d'une grande distinction; M^{me} Lender



La mode au théâtre. M^{lle} Marthe Régnier (toilette de *Garden-party*). (Cliché Reutlinger)



Chapeau de Printemps en paille caractéristique de la dernière mode.

fait admirer des toilettes étourdissantes de parisiannisme et de luxe et M^{lle} Toutain revêt de charmantes toilettes de jeune fille qui voudrait bien trouver un mari. Aux Capucines, dans *La Bonne intention*, M^{me} Jeanne Granier a un déshabillé de Valenciennes et d'Irlande qui est aussi applaudi que le talent de cette spirituelle actrice. Son décolleté du premier acte, en panne bleu ciel brodée d'argent et dépassé d'un peu de taffetas violine, obtient un égal succès.

UNE VÉRITABLE NOUVEAUTÉ

C'est le chapeau de taffetas. Qu'on s'imagine, par exemple, un tricorne tendu de taffetas noir à impressions de petits bouquets roses, et doublé de paille ciel. En garniture des plumes ciel et des guirlandes de roses mousseuses. Qu'on s'imagine encore un petit plateau de taffetas rose pastel, brodé de minuscules cerises d'un rose plus vif. Se pose très en avant sur le front. Hautement relevé derrière sous des grosses touffes de bleuets de plusieurs tons de bleu, et de roses de plusieurs tons de rose. Le canotier tendu de taffetas à petit quadrillé rose ou bleu, ou beige, avec la passe en paille assortie à la couleur du taffetas, garni d'une jarrettière de velours. Présente aussi une délicieuse note d'imprévu.

La tournure, l'horrible, la disgracieuse tournure a fait sa réapparition... Mal presque nécessaire étant donné l'ampleur démesurée des jupes à la mode et leur poids. Pour le moment, il ne s'agit encore

que d'un très petit coussin, fait de volants de taffetas superposés, cela est donc presque acceptable, mais certains couturiers avancés évoquent déjà le spectre des petites armatures de fer qui déshonorèrent l'élégance de la Parisienne de 1883 à 1888.

LA MODE A AUTEUIL

La réouverture d'Auteuil nous a valu quelques jolies créations, tant en fait de toilettes que de chapeaux. — Note générale : beaucoup de longues redingotes effleurant presque le bas des jupes; des corsages se continuant en arrière par des pans d'habit, également longs. Les chapeaux sont gentiment croqués et très enlevés sur les cheveux — ceux-ci à larges ondulations et ramenés très haut sur le sommet de la tête. Des chapeaux de paille, bien entendu. Dans leur impatience du nouveau, les coquettes n'attendent plus avril pour arborer les chapeaux de l'été.

LES SALONS

Les salons ouvrent et nous réservent de fort aimables réunions mondaines. Chez le comte et la comtesse de Saint-Maurice, un fort beau dîner a eu lieu en l'honneur de l'amiral américain Davis, qui



Robe de dîner (Cliché Manuel)

faisait partie de la conférence de Hull. M. Chaumié, fils du garde des sceaux et chef de son cabinet; M. Motono ministre du Japon, et M^{me} Motono; le commandant Smith, attaché naval à l'ambassade des États-Unis et M^{me} Smith y assis-

taient, ainsi que de nombreux convives. La table était ornée de mimosas et de lilas blanc. Par une originale attention, qui obtint un vif succès, un vaisseau de guerre en miniature était attaché sur chaque menu, et une toute petite



Costume de bal

escadre croisait autour des cristaux sur le damas de la nappe. Chez M. et M^{me} Emmanuel Rodocanachi, dans leur bel hôtel de la rue de Lisbonne, c'était une véritable fête des fleurs. Les salons étaient ornés de plantes vertes, les murs et les chambranles des portes étaient garnis de bouquets au milieu desquels se dissimulaient des ampoules électriques. Nombreux tours de valse aux sons de l'orchestre des tziganes. Chez le marquis et la marquise d'Argenson, rue Barbet-de-Jouy, soirée musicale avec M^{me} Bessie Abbott, de l'Opéra, dont la jolie voix a obtenu un grand succès dans l'air de la *Traviata* et dans le duo d'*Hamlet*, qu'elle a chanté avec M. Clarcke. Parmi les invités figuraient le comte d'Eu, le duc et la duchesse de Bisaccia, la comtesse de Franqueville, la comtesse de La Ribouisière, la comtesse de Durfort, la marquise Dadvisard, le prince de Carini, le comte F. de Montequiou, etc., etc.

LES AMAZONES

Avec les premières matinées ensoleillées, les ferventes du cheval reprennent volontiers leurs promenades favorites du matin. De la toilette d'amazone rien à dire; elle varie peu, suit simple-

ment les grandes lignes générales de la mode et reste toujours très sobre. Mais les accessoires subissent certains changements. En ce moment, la dernière mode veut la cravache à manche droit, en lapis-lazuli, baguetté d'or. C'est le dernier cri de l'élégance. On en fait aussi à manche droit, tout en or, incrustée en haut d'une topaze ou d'une améthyste. Beaucoup de femmes préfèrent le stick à la cravache et ne consacrent pas moins de luxe à celui-ci. Le stick en écaille blonde, droit et délicatement orné est fort joli. Les jeunes filles adoptent de préférence la badine, extrêmement légère et flexible, baguée d'or. C'est, entre leurs petites mains, un charmant joujou.

LES CARTES DE VISITE

Celles des hommes se font plus petites qu'autrefois et de forme allongée. C'est surtout sur ce point qu'elles se différencient de celles des femmes qui, elles, restent petites aussi, mais de forme carrée. Les caractères petits; lettres larges et courtes gravées.

LE PAPIER A LETTRES

La vogue est aux papiers teintés, de tons très doux, bleutés, gris ou crème. On n'emploie presque



Costume tailleur (Cliché Manuel)

plus le papier blanc. Le papier vergé, à lignes apparentes, a remplacé le papier toile tombé dans le domaine du commun. On chiffre sur le coin de gauche, en haut de la feuille. Les chiffres et les armoiries sont très discrets.



LA « BOTTE DE NÈVERS »

L'imagination féconde d'un romancier populaire a rendu célèbre ce coup qui se terminait pour l'adversaire du héros Lagardère par une blessure terrible entre les deux yeux.

LES BOTTES SECRÈTES

par J. Joseph-Renaud

Y a-t-il, en escrime, des "bottes secrètes", des coups mystérieux et infaillibles qui permettent d'avoir raison des plus redoutables adversaires? — Tous les "coups" se rattachent plus ou moins à des coups classiques, mais chaque tireur en préfère et en cultive plus volontiers quelques-uns, et on peut ainsi retrouver dans le jeu des amateurs et des professeurs connus toutes sortes de bottes secrètes. ✂ ✂ ✂ ✂ ✂ ✂ ✂ ✂ ✂

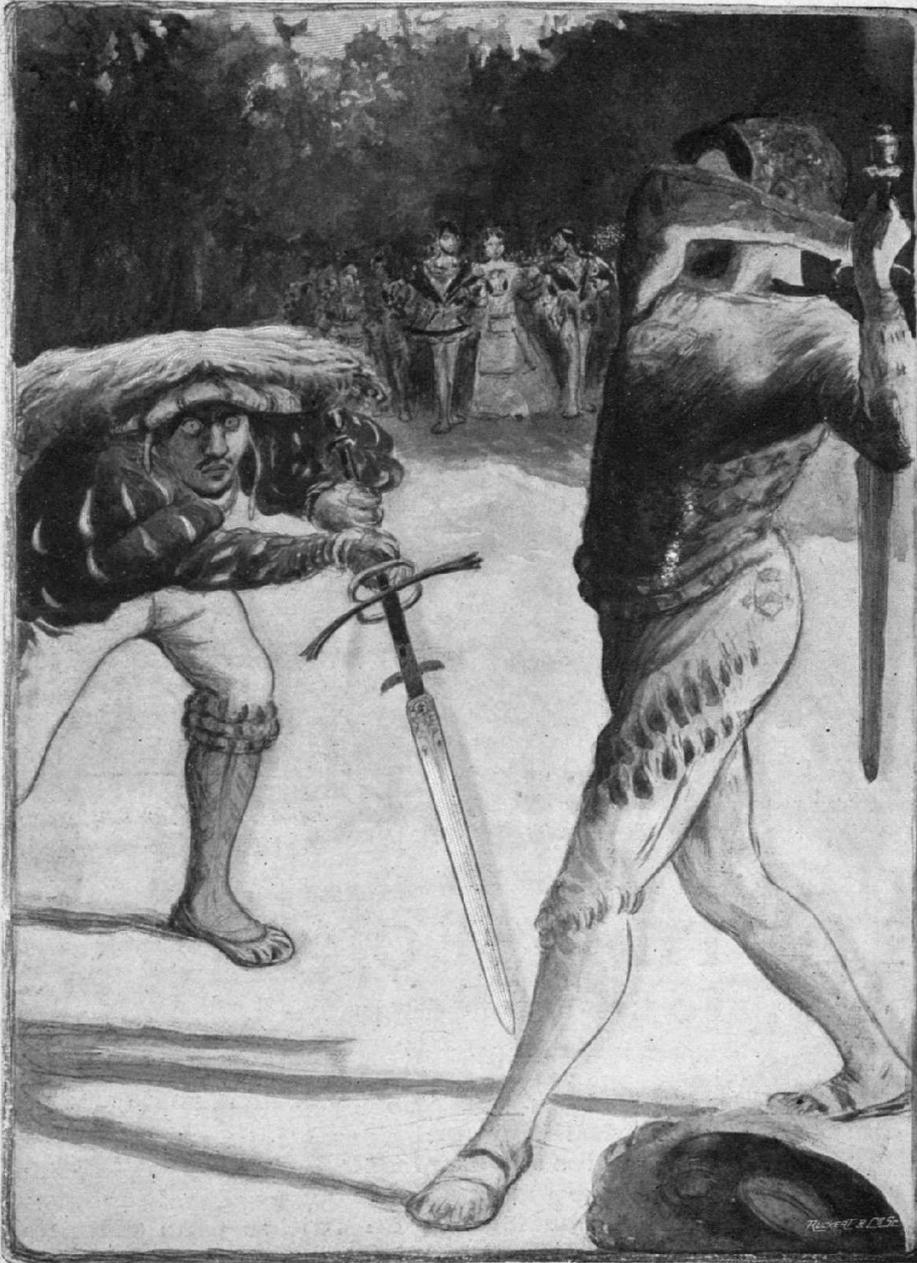


Il y en a eu! Il y en a encore!... Aux XIV^e, XV^e, XVI^e, et même XVII^e siècles, l'escrime n'existait pour ainsi dire pas. Le poids des armes, la persistance de la cuirasse de torse ou de la cotte de maille la rendaient à peu près impossible. On piquait, on taillait à tour de bras, et à peu près au hasard. Celui qui frappait le plus fort et qui possédait la meilleure armure était le

duelliste le plus dangereux. La rapière de ces temps pesait si lourd que le poignet d'un athlète n'eût pu s'en servir pour *feinter* ou pour *parer*... Et, sans feintes et sans parades, il n'y a pas d'escrime.

Pourtant quelques « maitres en fait d'armes » c'est-à-dire des spadassins professionnels aussi prêts à tuer qu'à enseigner à tuer, possédaient certaines grosses malices, et, moyennant pécune, les démontraient aux habitués du

(1) Chaque numéro de *Je sais tout* est divisé en neuf grandes rubriques qui embrassent l'ensemble des connaissances humaines et des événements universels.



LE COUP DE JARNAC

C'est la plus célèbre des bottes secrètes historiques, sinon la seule. Elle parut, à l'époque, constituer une trahison parce qu'elle était composée d'une « feinte » à la figure, précédant un coup à la jambe, et la feinte était alors une innovation.

Pré-aux-Clercs. Oh ! ce n'était pas bien subtil ! Tenez, le fameux coup de Jarnac ! Il suffisait de quitter soudain l'engagement pour tirer, non à la poitrine, mais à la jambe. C'est une attaque bien connue aujourd'hui et dont les tireurs de petite taille se servent souvent. Dans notre illustration vous voyez le jeune maître Kuentz porter un dangereux coup à la jambe d'un adversaire beaucoup plus grand que lui, et cela avec la souplesse et la netteté qui le caractérisent. Remarquez qu'il a grand

soin, en se fendant, de se coucher le plus possible, de « se raser », car celui qui tire aussi bas, expose le haut de son corps et risque, si l'adversaire « tend la perche », de s'enfermer lui-même.

DANS LA FIC- TION : LA BOTTE DE NEVERS.

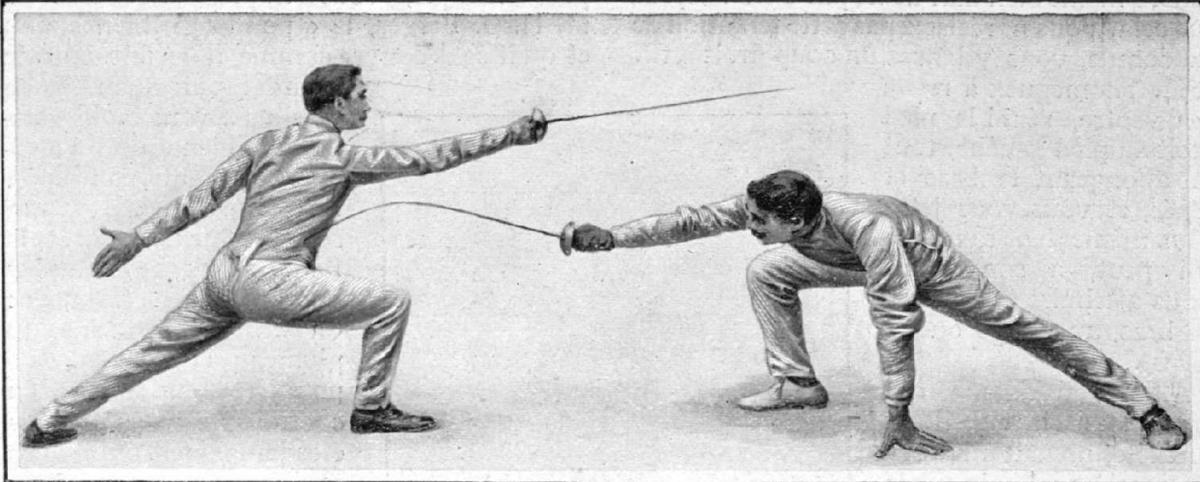
C'est la, du reste, un des rares exemples de « bottes secrètes » que nous trouvons dans l'histoire. Le roman, par contre, nous en offre beaucoup plus. Paul Féval, dans le *Bossu*, imagina la fameuse « botte de Nevers ». On sait qu'elle se terminait par un coup de pointe entre les deux yeux ; quant à ce qui précédait, l'auteur nous le dit bien, mais en mettant bout à bout et au hasard des expressions d'escrime quelconques ! Il n'est d'ailleurs pas d'escrimeurs qui n'aient cherché — bien en vain — à en comprendre la description ! M. Paul Féval nous l'a déclaré en riant : son père ignorait tout de l'art des armes, et c'est

grâce à son talent de conteur illusionniste qu'il parvint à créer des spadassins et maîtres d'armes parfaitement vraisemblables.

Dans ce temps-ci, certains escrimeurs sont des spécialistes du coup à la figure. Lagardere n'exécutait pas mieux la botte de Nevers que tel maître ou professeur actuel qui, bien servi par sa haute taille, touche fort souvent la tête en assaut et en poule. Nous même, chaque fois que nous nous sommes battu, nous avons atteint la face de notre adversaire.

Il y a donc encore des *bottes secrètes*?... Certains tireurs ont, naturellement ou par suite d'une étude spéciale, un coup bien en

vingt touches à la file. N'empêche que le coup que possède si bien votre adversaire, et qui peut être le seul qu'il possède bien, vous



UNE BOTTE SECRÈTE ACTUELLE : LA PASSATA SOTTO

Sur une attaque haute, le chevalier Mattei se fend en arrière et touche au flanc, tandis que l'épée de l'adversaire passe au-dessus de sa tête. C'est un coup dangereux avec un adversaire exercé, mais qui réussit presque infailliblement contre un escrimeur qui ne connaît pas toutes les ressources de l'épée.

mais qu'ils exécutent avec une vitesse, un à-propos considérables.

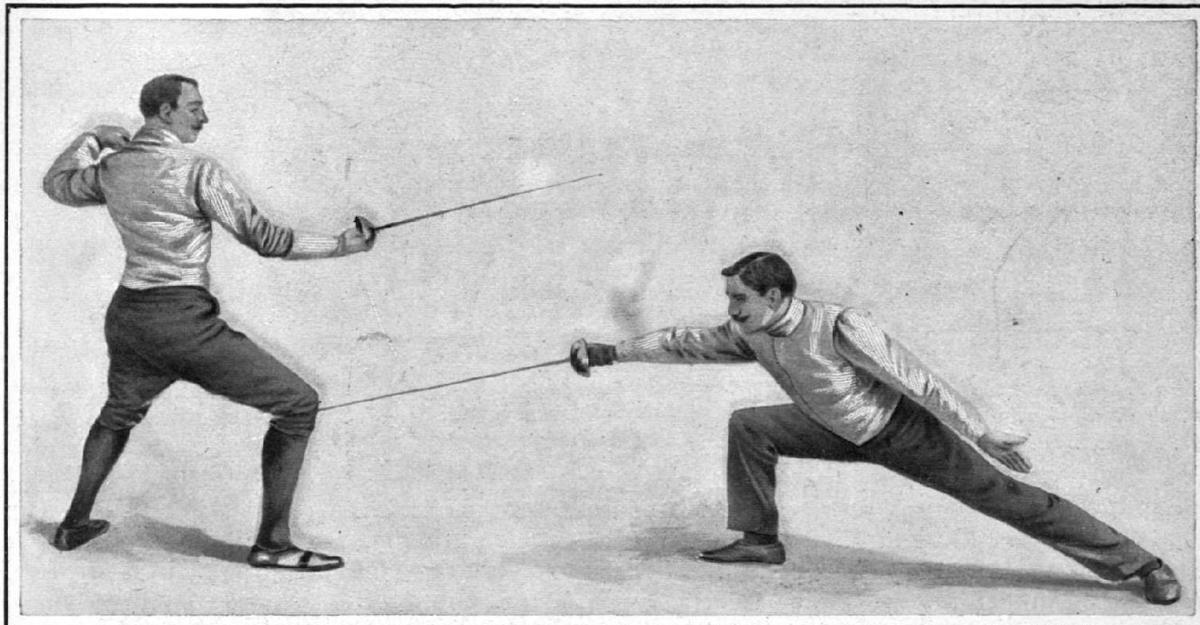
En duel, on ne connaît pas le jeu de l'adversaire et tout se joue en une seule touche. Le coup en question vous surprend, vous le recevez...

Si c'était en assaut, ça ferait un point à votre adversaire et c'est tout; le combat continuerait et peut-être réussiriez-vous ensuite

a fait une jolie « boutonnière »... Voyez encore M. Albert Thomeguex, le duelliste le plus connu de notre époque, le brillant adversaire de Pini.

LA « TENTATION DU VENTRE ». LE « COUP » DU DÉBUTANT.

Chacun connaît sa corpulence. Si quelqu'un semble mal doué pour l'escrime, c'est bien lui!



LE COUP DE JARNAC DANS L'ESCRIME MODERNE

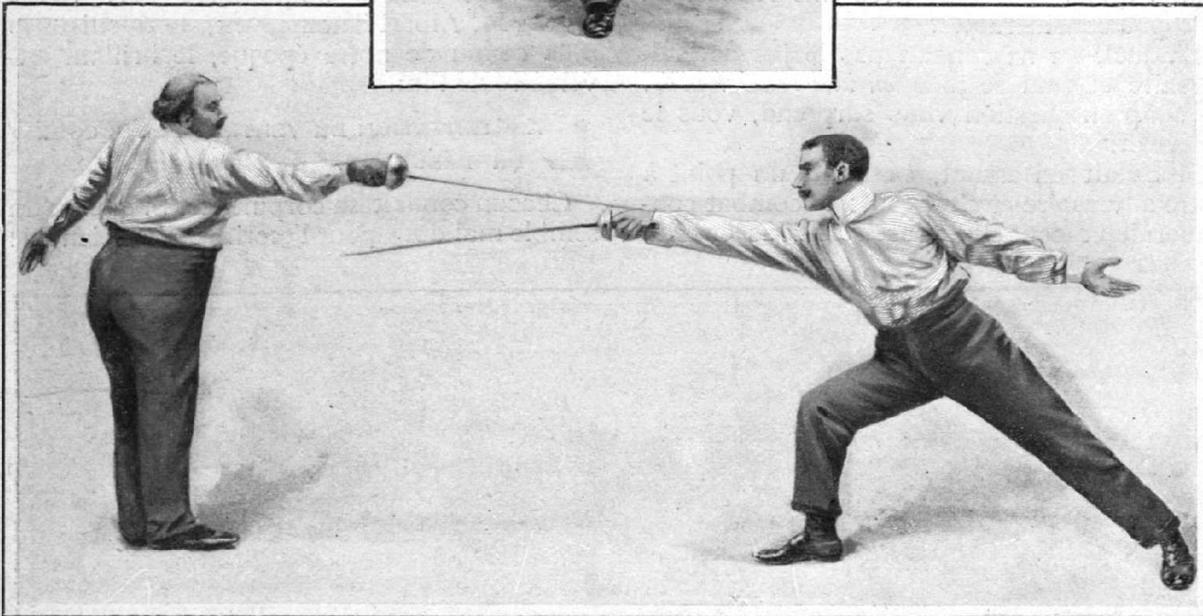
Voici, exactement reconstitué, et réduit à une passe parfaitement correcte, le fameux Coup de Jarnac. Après avoir feint d'attaquer son adversaire à la tête, le professeur Kuentz se fend et le touche à la jambe.

Eh bien, plus d'un méchant se trouva mal d'avoir considéré son ventre comme une cible toute indiquée. Ce vaste abdomen, M. Thomeguex vous l'offre, largement... et vous le pensez même bien naïf de ne pas s'effacer plus que cela. Vous ne résistez pas cette tentation de l'abdomen, vous y lancez un coup droit et... et M. Thomeguex a retiré son ventre, réuni le pied droit au pied gauche, tout en allongeant le bras et l'épée, et vous vous jetez vous-même dans sa pointe qui peut, à son choix, vous atteindre à la main, au bras, au visage ou au corps...

Alfonso d'Aldama, qui fut, lui aussi, un brillant duelliste, prenait à l'« Allez, messieurs! » la garde la plus molle, et la physionomie la plus hebétée. Il toussait creux. Et il rompaît maladroitement en

Ça n'aurait pas réussi deux fois. Mais il suffisait d'une seule.

On feint une attaque. On feint de rompre. On peut aussi feindre une imprudence. Si, par exemple, vous avez déjà tiré avec M. H.-G. Berger, le « pouliste » bien connu et qu'il se découvre comme il le fait dans la photographie que nous en publions, vous vous garderez bien de l'attaquer. Sa pointe, son épée, son bras même, ont complètement quitté la ligne. Ce n'est même plus une attitude d'escrimeur : Ça tient de la canne, du plumeau et du cierge de première communion. Au contraire, si vous ne vous êtes jamais rencontré avec ce difficile tireur, vous « y allez » à fond. Et la pointe invraisemblablement placée se rabat en seconde pendant qu'avec une vitesse



LA « TENTATION DU VENTRE »

M. Thomeguex se découvre largement de façon à amener son adversaire à lui tirer au corps. Celui-ci croit facile de « piquer » dans une aussi large surface, étend le bras, se fend, M. Thomeguex rassemble alors en arrière, efface le corps, et arrête au bras son adversaire.

prenant des parades desordonnées des les premières feintes de l'adversaire. Celui-ci, encouragé, et persuadé qu'il aurait vite raison de ce malade, de ce maladroit, risquait une attaque à fond sur laquelle Alfonso, soudain redressé, tendu, transformé, prenait une foudroyante parade-riposte...

inouïe, M. H.-G. Berger se jette au devant de votre attaque. Vous ne touchez rien et je vous assure que votre flanc droit « prend quelque chose »...

Et je répète : ça suffit! — surtout lorsque, comme MM. Berger et Thomeguex, on a bien d'autres combinaisons à sa disposition.

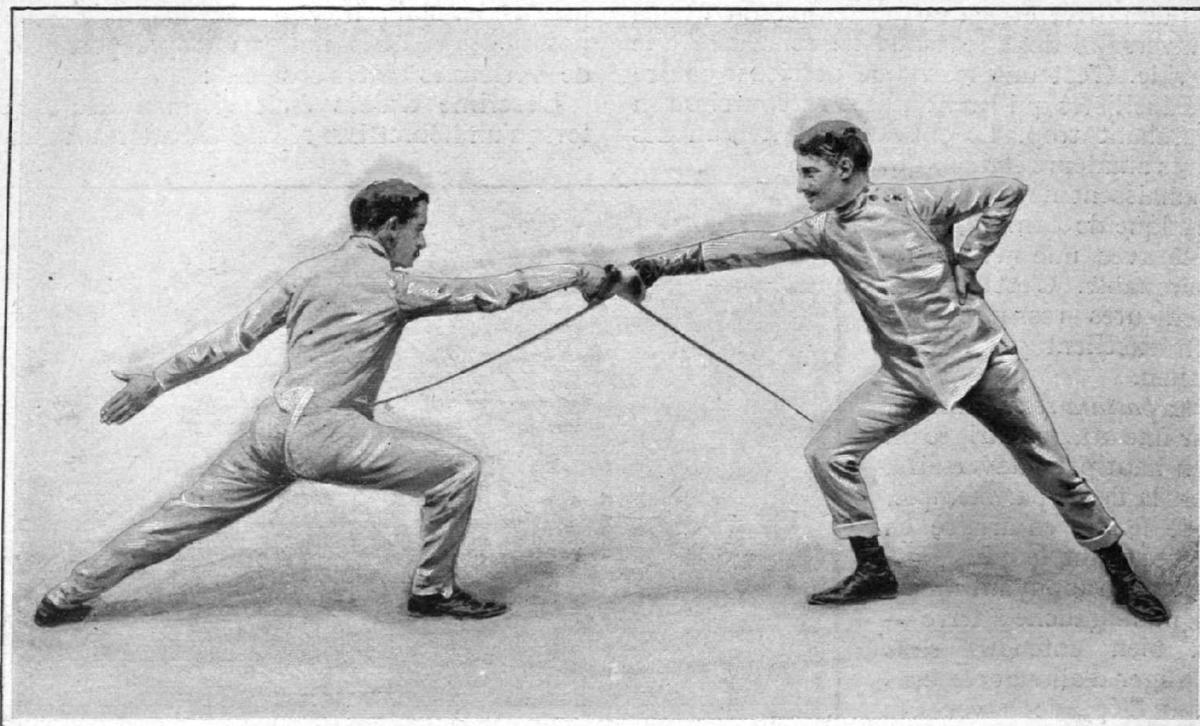


M. H.-G. BERGER, CHAMPION DE L'ÉPÉE EN 1904

Et si l'on est tout à fait un escrimeur de génie comme Louis Mérignac, tout ce que l'on exécute surprend tellement l'adversaire qu'il s' imagine chaque fois avoir reçu une botte secrète!...

L E COUP DE PORTHOS ET LOUIS MÉRIGNAC. BOTTES ITALIENNES.

Paul Mahalin nous parle dans *Le Fils de Porthos* du « coup de Porthos »; il nous le décrit : *pression coup droit* — pression écrasante, coup droit foudroyant. Eh bien, c'était là aussi une des attaques favorites de Louis Mérignac, et on avait beau l'avoir reçue cent fois en dix assauts différents, elle demeurait une botte secrète, car on la recevait encore et toujours. La formidable pression ne prenait même pas la peine d'écarter beaucoup votre fer, à peine le dérangeait-elle un peu de la ligne afin que l'attaque pût passer, et on avait beau être prévenu, l'attaque vous arrivait, rude, en pleine poitrine. Et la minute d'après on la recevait encore, à moins que le terrible adversaire n'ait préféré en exécuter une autre... Le jeu de Louis Mérignac, en ce sens, était entièrement composé de bottes secrètes!... Porthos, de son poignet herculéen, ne *broyait* pas mieux le fer, n'attaquait pas avec une autorité plus irrésistible que le glorieux maître français, et il conserve sur



UNE HABILITÉ DE TERRAIN : L'AFFECTATION D'INEXPÉRIENCE

M. H.-G. Berger, un de nos plus brillants épéistes, affecte parfois, dans le début d'un assaut, de se tenir comme un débutant. Enbardi, l'adversaire se risque... et reçoit un coup de boulon au flanc...

celui-ci le désavantage d'appartenir à la pure fiction!

Les coups en usage dans un pays et inusités

facile que l'in-quartata, ce mouvement, si on le possède bien, est fort utile, surtout contre un tireur qui attaque par des coupés en marchant et que l'on tient à toucher gravement.

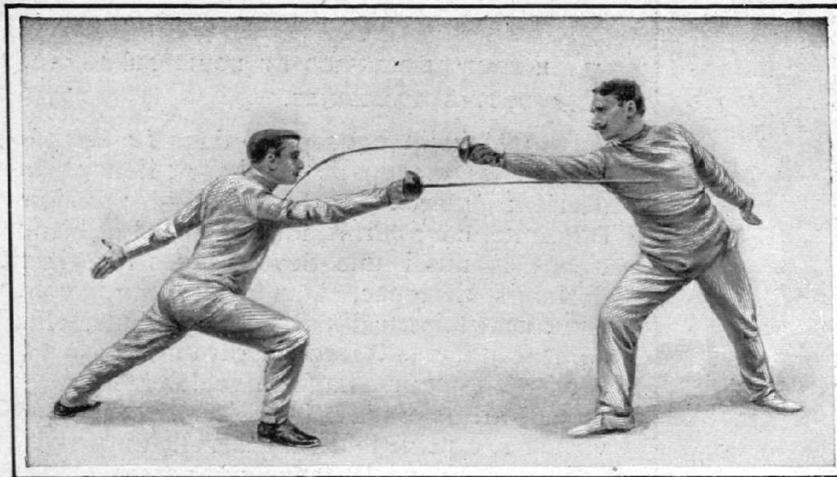
En Italie, par contre, nos coups d'allonge constituent de vraies bottes secrètes. Nos voisins ne connaissent guère que la demi-fente. L'étendue, la facilité, la vitesse de notre allonge les surprennent souvent beaucoup. La portée des armes à feu n'étonnait pas davantage les indigènes!

UN MARCHAND DE BOTTES SECRÈTES.

Nous parlions plus haut d'escrime pratique. Aujourd'hui le fleuret est, comme arme et comme système de pointage (on n'y comptait

les coups qu'à la poitrine), à peu près abandonné. On emploie en salle la même arme que sur le terrain, l'épée, et on compte les coups partout — puisqu'en duel ils blessent partout! Nos escrimeurs en sont devenus infiniment plus combatifs et notre escrime plus vraie. Mais il y a dix ans, quiconque possédait quelques notions d'épée possédait de véritables bottes secrètes :

L'escrime d'alors était si mauvaise que lorsqu'un fleurettiste réputé se battait avec un



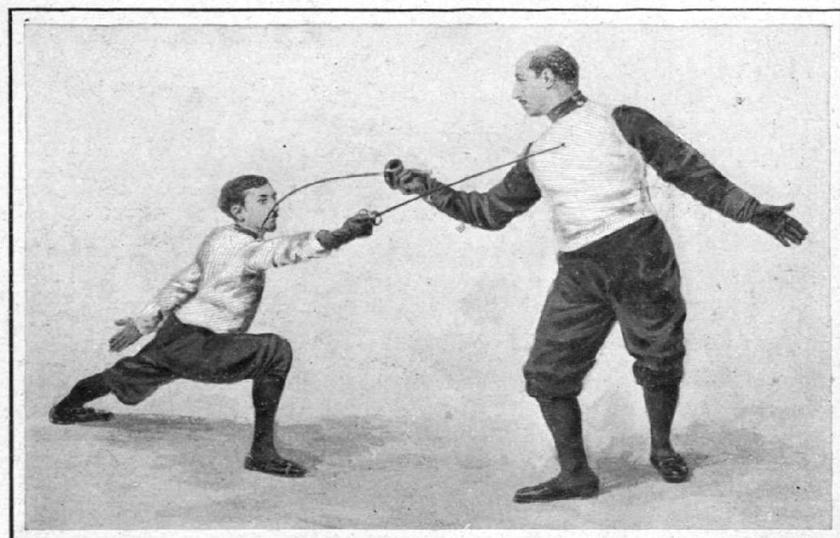
LE BOND DE COTÉ, OU « IN-QUARTATA »

C'est une des ressources de l'escrime italienne : sur un coup droit, le chevalier Mattei fait un bon à gauche en arrêtant son adversaire à la poitrine. C'est une « botte » qui exige autant de souplesse que de rapidité.

dans un autre, peuvent fort bien constituer en ce dernier des bottes secrètes. Par exemple chez nous, l'in-quartata et la passata sotto italiennes. Dans l'in-quartata sur un coup tiré directement au corps, on fait une sorte de bond de côté du pied gauche en pivotant sur le talon droit et, en même temps, on frappe l'adversaire dont l'attaque ne rencontre que le vide. C'est une ressource précieuse contre les duellistes qui tirent à bras raccourci ou en marchant trop. Le chevalier Mattei, un des rares amateurs italiens qui connaissent notre escrime pratique de combat, l'exécute avec une netteté remarquable. C'est une des meilleures ressources de son excellent jeu franco-italien.

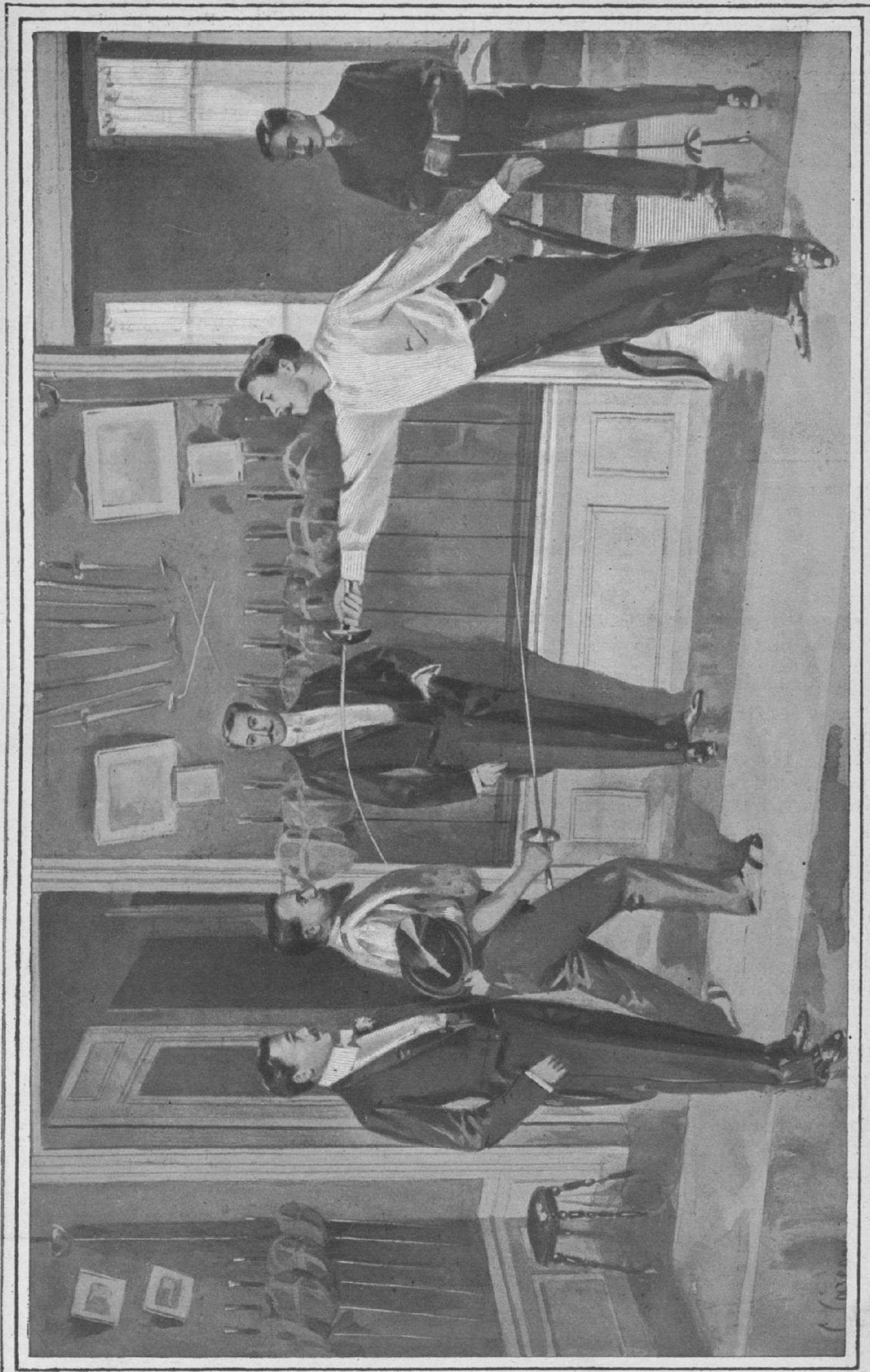
La passata-sotto consiste, sur une attaque dirigée un peu haut par l'adversaire, vers la figure par exemple, à se fendre en arrière en se couchant le plus possible et en appuyant même la main gauche à terre — et, bien entendu, sans négliger d'allonger le bras droit. L'épée de l'adversaire passe au-dessus de votre tête et il s'enferme lui-même, d'ordinaire en ligne basse.

Plus dangereux, moins



LA RIPOSTE DE QUARTE DE PINI

Le célèbre maître livournais pivote sur la jambe droite et touche à la poitrine son adversaire, M. Sulbacher, dont la pointe ne rencontre que le vide.



UNE PRÉPARATION " IN-EXTREMIS " A UN DUEL

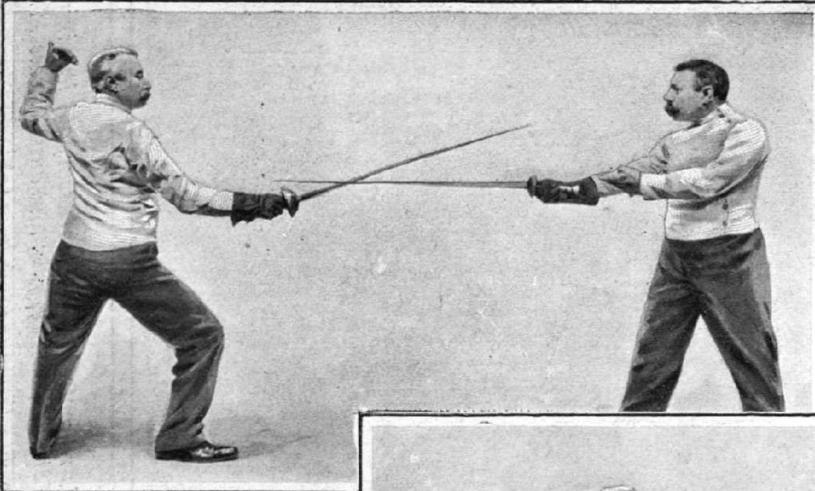
Il arrive souvent que des duellistes inexpérimentés s'adressent au dernier moment — parfois le matin même de la rencontre — à un professeur, qui leur inculque, à la hâte, sinon des bottes secrètes infailibles, comme à l'ancien temps, du moins quelques conseils pratiques qui sont d'ailleurs, bien des fois, tout aussi efficaces. Notamment celui d'effacer le corps en tendant le bras : en suivant soigneusement cette méthode simple plus d'un débutant a blessé un adversaire beaucoup plus habile.

ignorant qui, lui, s'efforçait simplement de piquer droit devant lui, neuf fois sur dix la blessure était pour le « pilier de salle d'arme ».

réveiller le père Beaudry. Il est cinq heures. A sept le landau arrive. Juste deux heures pour préparer à une rencontre quelqu'un qui

n'a jamais fait d'escrime! Le maître indique à son élève de tendre la perche obstinément en « rentrant le ventre » sur les attaques basses et d'éviter sans raccourcir le bras toutes les prises de fer...

Cette fois encore l'adversaire fut blessé. Impétueux, tropconfiant, il vint lui-même « s'embrocher » dans la pointe tendue.

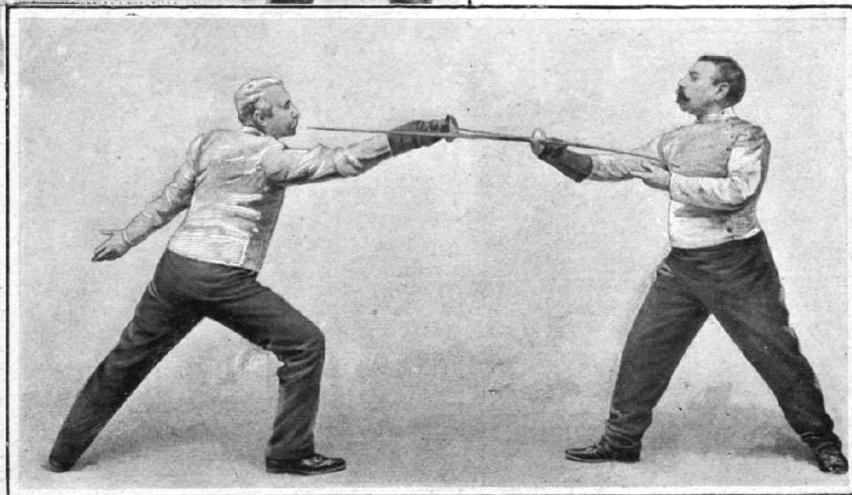


UN TRUC DE PROFESSEUR
La « tentation de la main ».

Il existe des exemples innombrables. On mettait ces résultats imprévus sur le compte du hasard. Et l'école moderne date du moment où certains escrimeurs jugèrent que le hasard avait vraiment trop bon dos.

Or, à cette époque héroïque de « l'épéisme », un jeune prevot, devenu depuis célèbre et fort riche, A. Baudry, après avoir consacré beaucoup de temps à l'étude du duel et ouvert une salle exclusivement réservée à l'étude du « jeu de terrain », eut l'idée de préparer au combat à forfait!..

Notre dessin vous représente d'après nature une scène typique et récente. Un jeune homme s'est querellé, très tard dans la nuit, chez Maxim's; constitution et immédiate entrevue des témoins, très jeunes aussi et dont la décision n'a pas tardé : on se battra tout à l'heure au Parc des Princes. Le combattant et ses témoins encore en habit sont venus



SECONDE PHASE : LE TRUC DÉJOUÉ
L'attaque du professeur Midelair est écartée par la contre-attaque de M. d'Hurcourt, qui touche à la poitrine.

Maintenant, lecteurs, vous souhaitez peut-être une conclusion pratique? Je vous offre au moins un conseil, que je crois bon : Ne vous souciez pas des *bottes secrètes*, ne cherchez pas à en farcir votre jeu. Travaillez assidûment avec un bon maître d'armes et en observant en duel la prudence dont le plus fort tireur ne doit pas se départir.

L'entraînement et la prudence constituent les deux meilleures « *bottes secrètes* ».

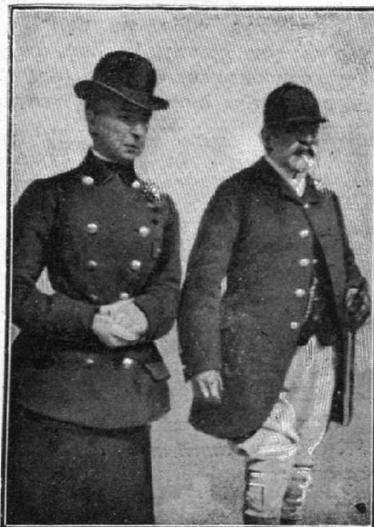
J. JOSEPH-RENAUD.



TOUS LES SPORTS & Février 1905 (1)



Les Blancs et les Noirs. Match disputé le 2 février au Parc des Princes.



LL. AA. RR. le duc et la duchesse de Chartres attendant leurs chevaux devant la grille des écuries du château de Chantilly, avant le départ pour la chasse.

CHIENS AUTOMOBILISTES

Le grand chic pour les propriétaires d'automobiles anglais est d'avoir à côté d'eux un chien dûment encapuchonné et pourvu de lunettes.

Le bouledogue ne se laisse pas habiller et saute tout le temps en bas de la voiture; le fox-terrier est trop nerveux. Les vrais chiens automobilistes sont les « collies » et les caniches.

LES RARI-NANTES

Depuis quelques années, dans les principales villes de l'Italie, se sont fondées, sous le nom de Rari-

Nantes, des sociétés dont le but est de pratiquer la natation l'hiver.

Par deux degrés au-dessous de zéro, les Rari-Nantes de Turin disputaient leurs concours hivernal sur une distance de 250 mètres dans le fleuve Pô. Malgré la neige et le froid très vif, le concours avait attiré un grand nombre de spectateurs.

L'EXPOSITION D'AUTO-MOBILES DE BERLIN

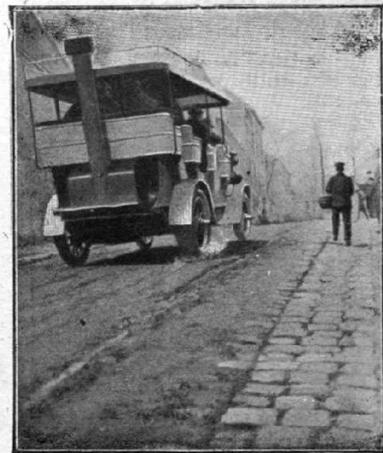
L'ouverture solennelle de l'Exposition internationale d'automobiles a eu lieu, le 4 février, à Berlin. L'empereur y assistait et a reçu des mains du baron de Zuylen, président de l'Automobile-Club de France, la médaille d'or fondée par le Club en commémoration de la dernière course Gordon Bennett.

Cette Exposition comprenait presque en majorité des voitures pratiques : omnibus, camions, voitures de livraison, et l'empereur

lui-même y exposait ses trois propres voitures, dans un stand exécuté suivant ses dessins.

LES EXPÉRIENCES DE L'OMNIBUS SERPOLLET

Monsieur Serpollet, grand constructeur de voitures à vapeur, s'est attaché à résoudre le grave problème des transports en commun et il y a réussi. Son omnibus qui fait le service de Nice à Menton a été essayé le 10 février dans Paris. Parti de la *Vie au Grand Air*, ayant à bord dix-sept personnes, il franchissait sans encombre les



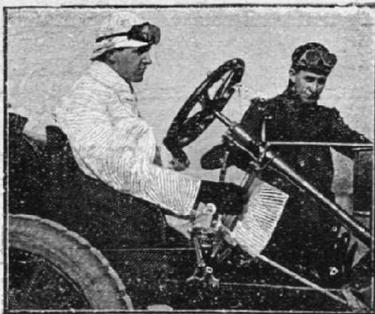
L'Omnibus automobile Serpollet gravissant les pentes escarpées des rues de Montmartre.

boulevards, grimpait la rue des Martyrs et escaladait la rue des Saules, qui monte à près de 40 pour 100.



Le Football est un des rares sports qui bat son plein en février. Le match qui eu lieu entre le Racing et une équipe anglaise a été très disputé.

(1) L'ensemble des "memento" publiés dans chacune de nos rubriques constitue, en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de la bibliothèque. On aura, par la suite, mille occasions de s'y reporter. — Ce n'est pas un journal et c'est mieux qu'un livre.



Le raid de Floriac, Mac Donald, le recordman du monde de vitesse.

L'AUTOMOBILE EN FLORIDE

Les premières semaines de février virent une hécatombe de records, dont le théâtre fut la plage d'Ormonde-Daytona, en Floride. De richissimes Américains pilotant des voitures monstres y reculèrent les limites de la vitesse; l'un d'eux, Frank Crocker, trouva la mort dans une collision avec une moto-

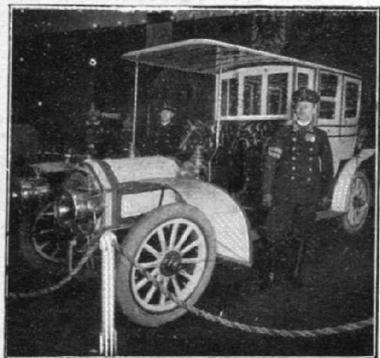


Le nouvel appareil d'aviation le Gelitas expérimenté le 13 février à la Galerie des Machines.

cyclette, mais Browden, sur une voiture à 8 cylindres, atteignait 169 kil. 370 à l'heure sur un mille tandis que Fletcher couvrait 160 kilomètres en 1 h. 18 m. 24 s.

UN CONCOURS D'AVIATION

La Galerie des Machines abrita du 11 au 13 février, d'intéres-



L'Exposition d'automobile de Berlin: le stand de l'empereur dessiné par lui-même.

santes expériences d'aviation, organisées par l'Aéro-Club de France.

Le « plus lourd que l'air » cher à M. Ernest Archdeacon, y triompha. Mais si ces minuscules aviateurs ont réalisé de réels progrès, ils ne peuvent encore lutter avec les ballons dirigeables.

DE LONDRES A PARIS EN BALLON

Monsieur Jacques Faure a eu le rare bonheur de venir de Londres à Paris en ballon. Parti le 11 février à 6 h. 45 du soir du Cristal Palace, il atterrissait aux environs de Saint-Denis vers 1 heure du matin, battant les trains les plus rapides de la ligne du Nord.



M. Jacques Faure, qui fit la traversée de la Manche en ballon.

olympiques. Le stade des Grecs a été remplacé par la glace naturelle des lacs, sur laquelle se disputent tous les sports: concours de patinage en figures pour le championnat du monde.

Courses à voile sur patins et yachts sur glace; hockey, curling, concours sur « skis » (patins de neige très longs) à différentes



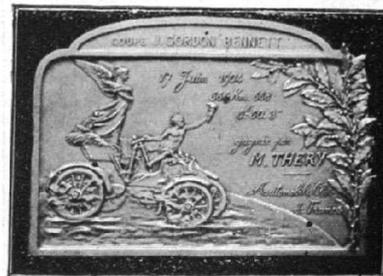
M. Hippolyte Grasselli, vainqueur du tir aux pigeons de Monte-Carlo qui s'est terminé le 8 février.

LE TIR AUX PIGEONS DE MONTE-CARLO

Le grand Prix du Tir aux Pigeons de Monte-Carlo qui s'est terminé le 8 février, a réuni 149 concurrents; les premières places y furent chaudement disputées, et finalement les tireurs italiens prenaient les trois premières places. Le vainqueur fut M. Hippolyte Grasselli, tuant 19 oiseaux, battant M. Marcoucini tuant 18 oiseaux. Ces deux-tireurs ayant partagé le premier prix touchèrent chacun 17.990 francs. Le troisième fut M. Petrosini, avec 16 oiseaux, et touchant 7.840 francs.

LES JEUX DU NORD A STOCKHOLM

Les jeux du Nord de Stockholm sont devenus de véritables jeux



Une des plaquettes données par M. Gordon Bennett aux vainqueurs de sa coupe.

distances; concours de sauts sur « skis », courses sur « skis » traînés par des chevaux, des chiens et des rennes; courses de chevaux sur la neige, courses de longue distance, chasse à courre, et steeple-chase sur neige.

De plus il y eut des courses en traîneaux, des parties de pêches dans l'archipel de la Baltique; des représentations de gymnastique au



Le vainqueur de la première journée de la semaine automobile à Cannes,

théâtre avec des danses nationales, des chants du pays du Nord et tableaux vivants historiques, fêtes de nuit, coureurs sur skis portant des flambeaux, etc.

Le Prince royal de Suède est le grand organisateur de ces fêtes, il ne manque aucune des réunions accompagné de son officier d'ordonnance. Le roi Oscar lui-même assistait au championnat du monde de patinage qui fut l'une des journées les plus brillantes du meeting disputé sur le lac « Stora Vartau » dont la surface glacée est un véritable miroir, il fut gagné par le Finlandais Fracez Wathin, après une lutte acharnée. Rien n'est plus pittoresque que la foule qui assiste



La chasse royale du prince Hobenlobe-Langenbourg & régent de Cobourg Gotha



Le chevalier Lancia di Brolo

à ces fêtes : dames de la cour vêtues de fourrures, coiffées de bon

nets à poil, officiers, sportsmen, chaussés de snow-boots ou de patins, arborant des tenues invraisemblables, ouvriers, paysans, coureurs.

LE MATCH STADE-RACING

Le match de Football rugby entre le stade Français et le Racing-Club de France, disputé le 26 février, devant la plus nombreuse assistance qu'on ait jamais vue à un match en France, se termina par la défaite du Racing-Club battu par 14 points à zéro. Le stade est donc vainqueur pour la onzième fois depuis quatorze ans.

LES COURSES A AUTEUIL

Les premières réunions d'Auteuil ont eu lieu par des temps effroyables, l'une par une véritable tempête de neige, le 23, l'autre dans une trombe d'eau, le 27. Le prix le plus important, le prix de l'Avenir (steeple de 3.500 mètres, 2.000 francs), fut gagné facilement par le cheval de M. Braquessac, Glaneur II.



Les Rari Nantes. Concurrents du match de natation de Turin par deux degrés au-dessous de zéro.

MATCH KIRCHOFFER-LANCIA DI BROLO

Un match au fleuret entre le tireur italien Lancia di Brolo et le maître français Kirchoffer a eu lieu le 15 février au Figaro. Les efforts de M. di Brolo qui pratique le jeu à l'italienne se sont heurtés contre les parades magistrales de M. Kirchoffer qui a été déclaré vainqueur par dix coups contre un; le jury choisi par les adversaires n'a discuté qu'une fois l'authenticité des coups.

LA COUPE GORDON BENNETT

De nombreuses polémiques, des réunions de Congrès et de Commissions ont abouti à la séparation de la Coupe Gordon Bennett et du Grand Prix de l'Automobile.



Une grande réunion mondaine de chasse aux environs de Paris

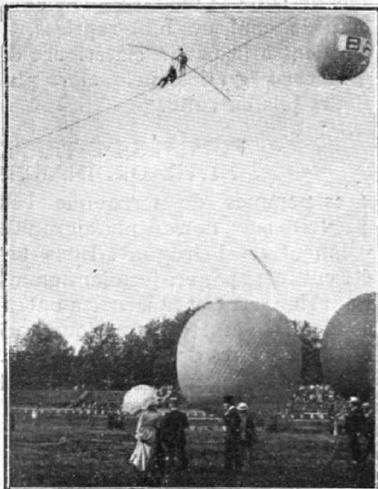
RÉFLEXION TARDIVE, par CARAN D'ACHE



— Le journal dit qu'on vient d'interdire de jeter à terre des dragées dans les baptêmes parce que c'est malsain. Sapristi, moi qui en ai tant mangé depuis quatre-vingts ans !

PROUESSE ACROBATIQUE

Le capitaine allemand Brunner est un aéronaute distingué et un acrobate de première force. Il vient de faire en Italie, à Milan, un tour prodigieux. A une hauteur



Le capitaine allemand Brunner a traversé à Milan une corde raide tendue à 30 mètres du sol en poussant devant lui une brouette dans laquelle se trouvait un mannequin.

de 30 mètres sans le moindre filet tendu au-dessous de lui, il a avancé sur une corde roide, poussant devant lui une brouette qui contenait un mannequin.

UN COQ EXTRAORDINAIRE

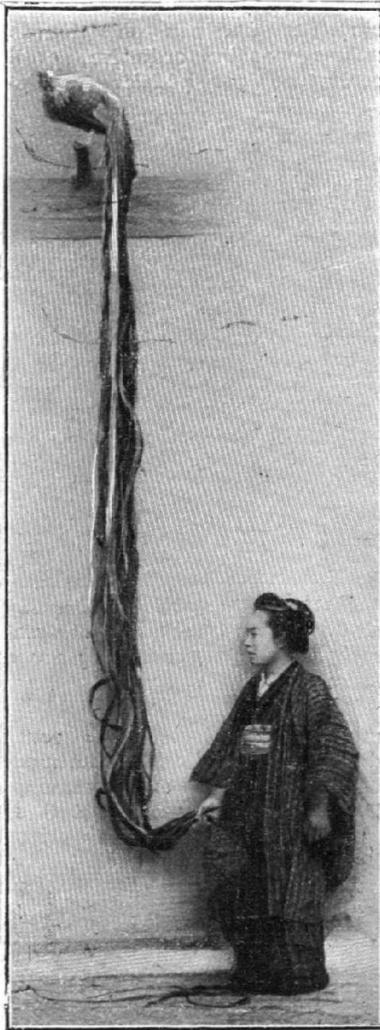
Le coq que nous reproduisons est un coq japonais dont la queue tout à fait exceptionnelle atteint 5^m,40 de longueur.

Il a été vendu par son propriétaire, Ito Tachibana, à un soldat réserviste sous condition que la somme soit versée au trésor de guerre japonais.

LA REMPLAÇANTE

On a vu quelquefois des chiennes privées, accidentellement ou volontairement, de leur progéniture adopter des « chatons », on a même vu des chattes adopter des rats. Les poules couvent bien des œufs de canard. Mais, jamais encore, croyons-nous, on ne vit une chienne adopter et

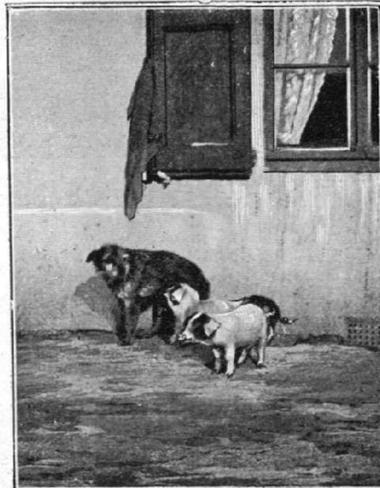
allaier des petits cochons. Cet événement vient de se produire chez un de nos députés les plus en vue, grand fermier et très homme de sports — ses couleurs triomphèrent souvent sur nos hippodromes. — Une chienne de chasse de race griffon Kochthals, fut accidentellement privée de ses petits; à peine se trouva-t-elle seule qu'elle courut à la porcherie une truie venant de mettre bas; elle prit délicatement dans sa gueule trois petits porcelets et les transporta dans sa niche, les lécha, les cajola, les allaia comme s'ils avaient été des enfants-chiens.



Ce coq japonais a une queue qui atteint 5 m. 40. Il a été vendu au profit du trésor de guerre.

REPAS DE SINGES

Un repas d'un nouveau genre a été donné au jardin zoologique de New-York; les convives étaient quatre singes qui ont simulé les gestes humains en mangeant et



Une chienne de race griffon, privée de ses petits, allaitant de petits porcs.

en buvant. Rien n'était plus comique que de les voir, confortablement installés dans leurs fauteuils, faire honneur au menu qui leur fut servi.

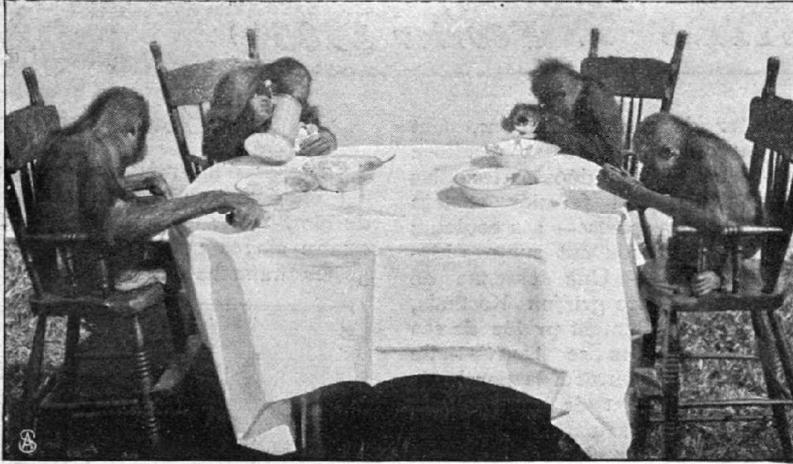
UN ARBRE GÉANT

Toutes les descriptions que l'on pourrait faire de l'arbre géant qui se trouve dans un village du Canada seraient moins éloquentes que la photographie que nous reproduisons. Dans une partie du tronc, creusée en tunnel, passent à l'aise six chevaux et un break contenant vingt personnes.

UN IMPOSANT « TABLEAU »

N'allez pas croire que pour chasser des « grosses bêtes » il faille de gros chiens. Certes, deux ou trois mâlins sauront « coiffer » un sanglier; et un vautrait de grands staghounds n'a pas son pareil pour forcer un vieux solitaire. Mais pour le chasseur ou le lieutenant de l'ovèterie, qui veut détruire les « bêtes noires », rien ne vaut encore ce si brave, si audacieux fox-terrier.

(1) L'ensemble des « memento » publiés dans chacune de nos rubriques constitue, en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de votre bibliothèque. On aura, par la suite, mille occasions de s'y reporter. — Ce n'est pas un journal et c'est mieux qu'un livre.



Ce repas de singes a été servi en Amérique. Rien de plus drôle que les attitudes humaines des quadrumanes en train de déjeuner.

Cet hiver, dans une matinée, un chasseur champenois, a pu, grâce à un fox-terrier, avoir le joli tableau que représente cette photographie.

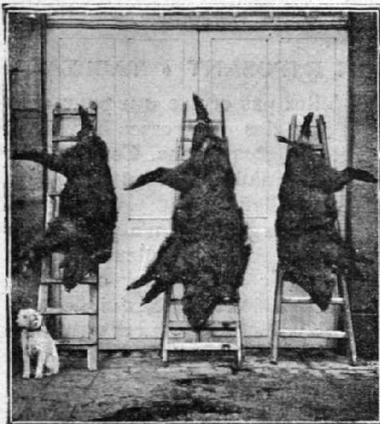
LE PLUS GROS DIAMANT DU MONDE

Le plus gros diamant du monde a été trouvé à la mine « Premier » à Johannesburg. Il a été assuré pour deux millions et demi de francs; il pèse 3.000 carats non taillé, alors que le plus gros diamant, également non taillé, ne pesait que 900 carats.

« LOOPING THE LOOP » AVEC GIROSCOPE

On a inauguré récemment dans l'un de nos music-halls parisiens un appareil construit par M. Roquejoffre et qui permet de « boucler la boucle » dans l'intérieur d'un cercle sans le secours préalable d'une piste d'élan.

Le cycliste se met en piste, à la



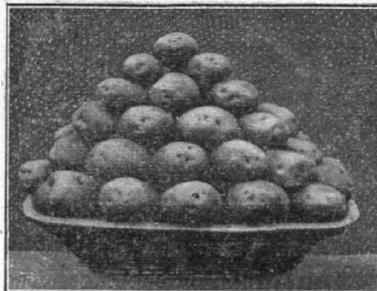
Le fox-terrier, appartenant au lieutenant Dommange, de Reims, garde trois sangliers tués grâce à lui.

partie inférieure du cercle sur une bicyclette un peu plus lourde qu'une machine ordinaire, et il commence par pédaler rapide-



Dans le tronc de cet arbre monstre du Canada, un break à six chevaux, contenant vingt personnes, passe à l'aise.

ment. Le mouvement des roues de sa bicyclette imprime un mouvement inverse au gyroscope. Dès qu'il est un peu lancé il se



Pommes de terre exceptionnelles qui vont être acclimatées en France et dont nous avons annoncé la découverte dans notre premier numéro.

cale sur ses pédales et arrête ses roues par un puissant effort des jambes. Le gyroscope l'entraîne alors en arrière. Parvenu à une certaine hauteur, et la force ascensionnelle devenant nulle, il se lance en avant en pédalant de nouveau. Ce démarrage active le mouvement du gyroscope et monte le cycliste à une certaine hauteur dans la piste. Il répète plusieurs fois de suite le même effort, et au bout de sept ou huit reprises, il parvient à la partie supérieure du gyroscope qu'il boucle alors plusieurs fois de suite.

POMMES DE TERRE EXTRAORDINAIRES

Les pommes de terre que l'on voit sur notre photographie viennent de l'Uruguay. Elles ont été cultivées par un fermier nommé John Hopper. Ces tubercules ont un rendement vingt fois supérieur à celui des pommes de terre ordinaires.

UNE FENÊTRE MIRACULEUSE

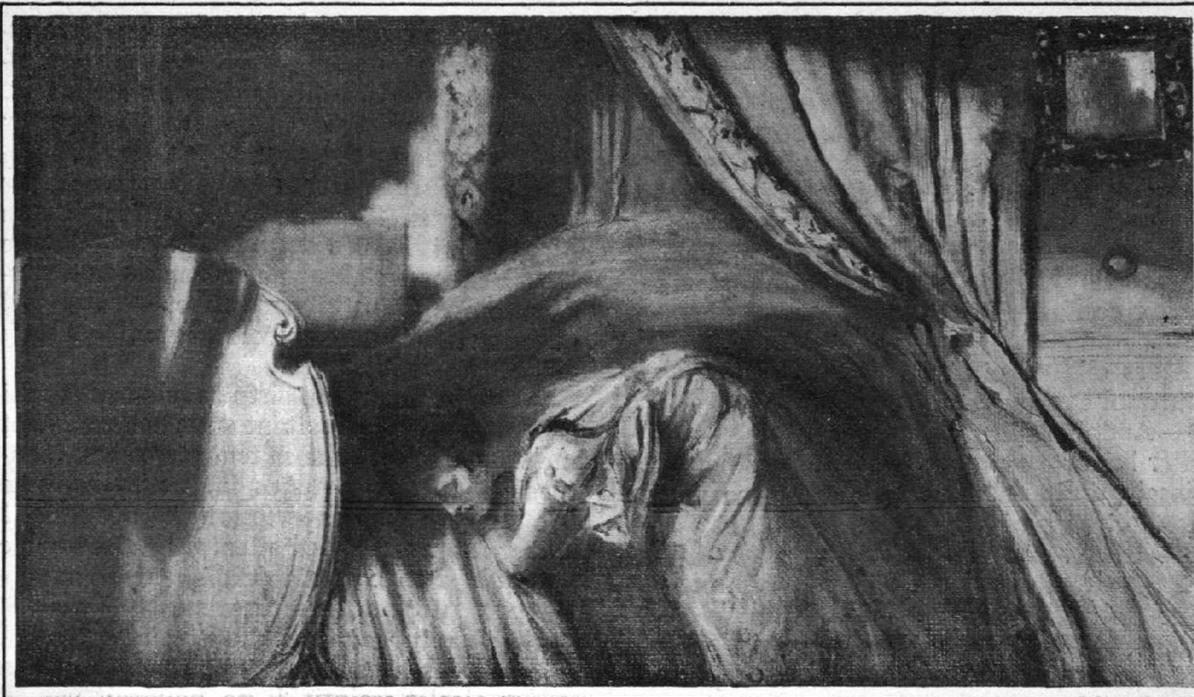
Les Irlandais ne seraient pas des Celtes s'ils n'étaient pas superstitieux, s'ils ne restaient pas fidèles à leurs antiques légendes.

Une des plus curieuses est celle qui s'attache à la fenêtre d'un vieux château-fort en ruines, situé à trois lieues de Dingle, dans le Comité de Kerry.

Cette fenêtre passe pour avoir le pouvoir de guérir les douleurs de reins, les courbatures et même les maladies de la moëlle épinière. Le malade s'assied durant une demi-heure dans le violent courant d'air qui se produit par l'ouverture. Il revient à son poste plusieurs jours de suite, jusqu'à ce que son mal ait disparu, ou qu'il se soit assez aggravé pour que le naïf ait enfin recours aux soins d'un médecin.



Cet appareil appelé gyroscope permet à un cycliste de boucler la boucle dans l'intérieur d'un cercle sans piste d'élan.



UNE NUIT D'ANGOISSE ET D'ÉPOUVANTE...

« Elle se sentait brisée... et pourtant, peu à peu, dans l'assoupissement de la fatigue, se laissait glisser vers le sommeil parmi ses confuses visions d'avant le repos... » (Page 248, col. 1).

MOI ET L'AUTRE

Roman Inédit

Par JULES CLARETIE, de l'Académie Française (Suite) (1)

Le peintre André Fortis est atteint d'une affection étrange : à certains moments de sa vie, sa personnalité réelle s'évanouit pour faire place à une autre, il devient un *Autre*. Se croyant complètement guéri, il épouse Cécile de Jandrieu, l'exquise jeune fille qui partage son amour. Le soir même de son mariage, la terrifiante crise le reprend, il redevient l'*Autre*, il devient en face de Cécile, un étranger qui ne la reconnaît pas.

ANDRÉ FORTIS N'EST PLUS LUI-MÊME. IL EST L'AUTRE.



CÉCILE croyait rêver. Cette voix n'était plus celle d'André. Elle avait une sonorité singulière. Les mots prononcés étaient brefs. Le pardon demandé semblait s'adresser à une étrangère. « Pardon, Madame ! » Ce mot, *Madame*, après la tendresse des confidences murmurées à l'oreille dans le coupé qui emportait les amoureux, ressemblait à une parole d'une langue nouvelle, inattendue. André s'éloignait

d'un pas hâtif, ouvrant la porte vivement et disparaissant dans l'ombre de la pièce voisine.

Et toute seule, Cécile éprouvait une sensation de terreur singulière, comme si elle se fût trouvée devant une vision. Avait-elle vraiment aperçu là, dans ce fauteuil vide, celui qui était son mari? André lui était-il apparu, debout, la regardant de cet air surpris qui la surprenait elle-même? Avait-il vraiment parlé? Ces mots: « Je vous demande pardon, Madame! » les avait-elle entendus?

Elle examinait les objets qui l'entouraient, les meubles, la bibliothèque ouverte, le livre

(1) Voir le n° 1.

tombé sur le tapis... Cette pièce inconnue, où elle se trouvait seule, était-elle un décor de théâtre, image de songe, ou quelque chose de tangible et de vrai?... Cette porte ouverte sur le vide noir, et par laquelle André avait disparu, lui donnait une sensation d'épouvante. Elle avait envie de crier, toute seule dans cette maison. Avec lui-elle n'y redoutait rien ; mais, sans lui, elle se sentait menacée d'un danger confus, enveloppée d'une menace invincible.

Alors elle appela. Pourquoi était-il parti? Pourquoi ce changement dans sa voix?

— André! André!

Par la porte ouverte, la pièce voisine apparaissait, toujours vide et noire. Il ne venait pas. Il ne répondait pas.

— André! André!

Il devait entendre pourtant. Le cri maintenant était strident, l'appel au secours d'une enfant terrifiée. Et toujours ce trou d'ombre, cette sensation d'abandon dans un logis sonnant le vide.

— Oh! je veux partir, je veux partir! répétait Cécile, et, sur ses lèvres qui tremblaient, les appels de son enfance revenaient instinctivement, ceux que même les vieillards mourants retrouvent, pour demander du secours, dans le fond de leur mémoire: *papa, maman*, la puérité des cris se sublimant par le péril.

Elle rentra, comme si on l'eût poursuivie, dans sa chambre. Elle en avait à demi, tout à l'heure, éteint les lumières. La tache de sa robe blanche étendue sur un canapé lui fit peur, comme un suaire étendu. Elle ralluma les lampes. Les fleurs encadraient toujours la glace de la cheminée; mais Cécile aperçut dans cette glace une figure convulsée qui était la sienne et, comme André étonné tout à l'heure de sa propre image, elle s'effraya de son visage même.

Et, éperdue, elle renouvela son appel, redit le nom, l'entendit de nouveau tomber dans le silence :

— André!... Où êtes-vous, André?

Elle ne comprenait pas, elle ne cherchait pas à comprendre. Elle avait seulement une hâte de fuir, d'échapper à ce vide, à cette solitude, d'entendre une voix humaine, au lieu de se débattre dans ce silence inquiétant comme un gouffre.

Et si elle sonnait sa femme de chambre? Oui! Elle posait déjà un doigt sur le bouton d'ivoire. Mais que lui dirait-elle? Quoi? Cécile n'allait pas lui demander de quitter ce logis, de l'accompagner chez ses parents, si elle fuyait. Et pourquoi fuir? André était là. Il allait reparaitre. Il n'était pas parti.

Non, non — puisque, justement, sur le

seuil de la chambre, voilà qu'il réapparaisait, regardant devant lui et comme interrogeant, avec un sourire dans sa barbe noire.

Alors un grand cri éperdu fit se précipiter Cécile vers son mari : « Ah! toi, toi, enfin! » — et elle courut à lui comme pour se réfugier dans ses bras. Mais cette même expression étonnée qui l'avait surprise tout à l'heure l'arrêta encore, et les yeux d'André la regardaient d'une façon interrogative, comme s'il ne connaissait ou ne reconnaissait pas cette femme qui était la.

— Oh! si tu savais, si tu savais comme j'ai eu peur, disait-elle, mettant dans ce tutoiement toute sa terreur, toute sa tendresse et sa soumission. Oh! mais tu es là, maintenant, je suis rassurée. Etais-je folle! Je songeais à sonner Marthe, à m'en aller! Oui, crois-tu? Je ne savais pas!... Je t'appelais, tu ne répondais pas. Alors, tu comprends....

Elle s'approchait de lui, elle attendait qu'il lui tendit les bras pour s'y blottir comme un pauvre oiselet craintif. Il ne bougeait pas. Il restait là, attentif, écoutant ce qu'elle disait, avec l'expression d'un homme qui veut comprendre des paroles dont le sens exact lui échappe.

A la fin, il dit lentement, souriant avec politesse, répétant les mêmes mots d'excuse :

— Je vous demande pardon, Madame. Pourquoi suis-je ici?... Pourquoi êtes-vous ici?...

Il se regarda dans la glace :

— Cravate blanche... Habit noir... Pourquoi?... Je n'ai pas de soirée aujourd'hui. J'ai à travailler demain. Un tableau qu'on attend. Et pour être plutôt à l'œuvre je vais passer la nuit dans mon atelier. Je serai tout porté.

Puis il répéta encore :

— Mais pourquoi êtes vous ici? Pourquoi?

Et le ton d'interrogation était si profond, insistant et inquiet, que Cécile recula, certaine que cet homme était fou. Oui, fou ou ivre. Et la terreur lui revenait, plus intense, comme si on l'eût enfermée dans le cabanon d'un dement.

La politesse excessive de celui qui était son mari et qui la traitait en étrangère, s'étonnant de sa présence, la regardant la comme une visiteuse inconnue, lui semblait plus effrayante que ne l'eût été une menace. Il lui avait fait signe de s'asseoir et renouvelant sa question :

— Pourquoi êtes vous ici? A qui ai-je l'honneur de parler?

A qui?

Elle le regardait bien en face pour voir si l'interrogation n'était pas quelque étrange plaisanterie :

— A qui? Mais à moi, votre femme! André, vous ne vous souvenez donc pas?

Il répétait, comme s'il se fût efforcé de comprendre quelque chose d'insaisissable :

— Ma femme?

Il la regardait longuement, avec une sorte de pitié tendre, l'expression d'un être plein de bonté et qui pardonne.

— Mais je n'ai pas de femme, je ne suis pas marié, j'aime la vie libre, la vie de travail dans mon atelier, la complète liberté dans le monde; je ne me marierai jamais.

Le ton des paroles était froid, résolu et raisonné. Elle croyait maintenant à une épreuve dont elle ne saisissait pas bien le sens. Elle-même se demandait si elle était vraiment consciente de ce qui se passait autour d'elle, de ce qu'elle voyait et entendait.

Assise devant cet homme en habit de soirée, parmi ces fleurs, sous la lumière électrique, il lui semblait peu à peu qu'elle conversait avec un étranger, dans une maison inconnue et que toute cette journée finie — avec son départ pour l'église, le défilé du cortège, la sacristie, l'après-midi, la foule, puis la solitude et le tête-à-tête dans le coupé — tout cela était une vision.

LES ANGOISSES DE M^{me} FORTIS. EST-CE UNE GAGEURE OU EST-CE LA FOLIE.

Il y avait une sensation de rêve dans ce qu'elle éprouvait. Autour d'elle il lui semblait que, béant, tout à coup s'ouvrait un gouffre. Elle en ressentait le vertige. Ou ce qui lui était advenu pendant cette journée de fièvre était une vision, ou ce qui lui apparaissait maintenant était un cauchemar. Que le fiancé exquis des heures bénies, l'amoureux attendri de cette fuite dans le sourire et dans la joie fût l'homme distant, froidement interrogateur, qui était là, avec une personnalité différente, sous les mêmes traits, une voix d'un timbre nouveau, inattendu et glacial tombant des mêmes lèvres, c'est ce qui lui paraissait impossible, incroyable et à ses oreilles bourdonnantes, à ses tempes serrées, à son cerveau, c'est ce qui faisait monter cette pensée :

— Ou André joué quelque comédie incompréhensible, ou il est fou, ou je suis folle!

Alors la voix brève, décisive et comme sentencieuse continuait :

— Non, Madame, non, jamais je ne me marierai! A l'artiste il ne faut pas d'entraves. J'ai mon œuvre à faire. Une grande œuvre. J'ai à vivre aussi, vivre de toute l'intensité de ce que l'existence moderne offre à l'homme, aller, venir, voyager, voir, tout voir, tout!

— Mais, dit-elle, cette existence, je la par-

tagerai avec vous, André. Moi aussi je veux voir et je veux vivre! Je serai la plus dévouée des compagnes en tout et pour tout, vous le savez bien.

Elle attendait une réponse et le jeune homme restait muet, son visage exprimant une surprise grandissante — et ses yeux noirs s'arrêtant sur les yeux de Cécile avec une fixité entêtée.

— Oui, André, oui, partout et toujours!... Mais je vous le disais, je vous l'ai dit. Et plus l'œuvre rêvée sera belle, plus je serai fière de vous! Si fière!...

Il se leva brusquement.

— Vraiment, Madame, je m'excuse de ne pas comprendre ce que vous voulez me dire. Où croyez-vous être ici?

— Chez vous... chez nous.

— A qui croyez-vous parler?

— A M. André Fortis, mon mari.

— Je suis, en effet, André Fortis, oui, vous connaissez mon nom, mais je ne suis pas votre mari!

— Vous n'êtes pas mon mari?... Nous n'étions pas, ce matin, agenouillés devant l'autel? Vous ne m'avez pas mis au doigt cet anneau?

Elle lui montrait sa main tendue. L'anneau d'or brillait à son doigt, sous la lampe.

— Cet anneau?

— Vous ne m'avez pas emportée, prise à mes parents, amenée ici?... Voyons, voyons, André... Que voulez-vous? M'éprouver, me faire peur? Je ne comprends pas. Mais je vous en prie, je vous en supplie, cessez cette plaisanterie ou je vais perdre la tête. Vous ne savez pas le mal que j'éprouve. Je comprends bien que c'est un jeu, mais pourquoi ce jeu?... André, par pitié, André, dis-moi un mot qui me rassure, j'ai peur, je te jure que j'ai peur!

Elle était certaine qu'il allait cesser cette affreuse plaisanterie, que son masque allait tomber, qu'elle retrouverait tout de suite l'être exquis dont elle devait partager la vie. Cette absurde gageure allait finir.

Il avait voulu l'effrayer. Pourquoi l'avait-il voulu? Cécile n'en savait rien; mais maintenant, puisqu'elle tremblait, à quoi bon continuer?

— Oui, j'ai peur, j'ai peur!

André, impassible, répliqua :

— Vous savez mon nom et je ne sais pas le vôtre. A qui ai-je l'honneur de parler?

Ah! cette fois, elle ne pouvait douter. Quelque affreuse crise métamorphosait cet homme. André Fortis n'était plus le même, n'était plus lui-même. Un fou sans doute. Elle était la femme d'un fou!

Elle se leva, mettant entre elle et lui le fauteuil où elle s'était assise.

— Mon nom, vous le connaissez, André. J'étais M^{lle} de Jandrieu, je suis M^{me} Cécile Fortis.

— Il n'y a pas de Cécile Fortis, dit la voix qui se fit stridente. Il n'y a pas de Madame Fortis. Je ne suis pas marié! Je suis libre!... Ah! Madame Fortis! Une femme qui serait une geôlière, une espionne de tous les jours!... Ah! non, ah! non! Non, non, non!

Il parcourait la chambre avec de grands gestes saccadés, et à sa froideur correcte succédait une agitation presque farouche, ses doigts, impulsivement, cherchant quelque flacon, quelque bibelot qu'il pût briser, brusquer ou jeter à terre.

Alors Cécile crut comprendre qu'une sorte de colère le saisissait, la colère désespérée d'un être libre la veille et qui se sent lié, qui s'est lié et comme emprisonné pour la vie. Elle fut épouvantée! André regrettait de l'avoir épousée. Dès leurs premiers pas dans la vie il reculait, pris de révolte devant ses devoirs. Elle avait tué son bonheur — pourquoi? comment? elle l'ignorait — mais ce bonheur il était la, gisant, plus cassé que l'un de ces objets qu'André, résistant à l'impulsion, voulait mettre en miettes.

— Madame Fortis! Une Madame Fortis! Où est-elle Madame Fortis? Quand vous entendrez annoncer une Madame Fortis vous pourrez dire qu'elle ment! Il n'y a pas de Madame Fortis! Il y a un nommé André Fortis — et c'est moi — qui a la prétention de ne dépendre de personne et qui en effet, je vous le dis, Madame, ne dépend de personne! De personne!

— Je comprends, dit-elle, très digne. Vous voulez que je sorte dès à présent de cette maison où je suis entrée si heureuse. J'en sortirai. J'en sortirai demain. Demain je retournerai chez mes parents. Vous serez obéi. Il n'y aura pas de Madame Fortis!

Tout-à-coup calmé, il se rapprocha d'elle, sourit, haussant légèrement les épaules :

— Mais ce n'est pas cela que je vous dis, Madame. Je vous dis que je ne suis pas marié, qu'il n'y a pas de Madame Fortis parce qu'en effet il n'y en a pas — et je vous demande pardon de vous avoir fait peur involontairement, en énonçant le plus naturellement du monde la plus simple des vérités.

Elle eût préféré le voir comme tout à l'heure emporté et insolent. Cette douceur, plus conforme à sa nature, succédant comme par un effort de volonté à un accès de colère, paraissait à la malheureuse une sorte d'injure. Il donnait à ses paroles le ton froid d'une sentence. Il trouvait « tout simple » ce coup de tonnerre. Avec la correction étudiée de

l'homme du monde, la politesse voulue, il s'excusait de cette révélation, de cette transformation qui pour Cécile était quelque chose d'incroyable, de sinistre et de fou, et qui restait pour lui un fait, rien de plus, un fait comme si le fantastique de cette situation lui eût échappé.

Et il lui échappait en effet. Cécile, à travers l'affolement de sa propre raison, devinait chez André une conviction absolue, la conviction du dément qui croit à sa vision. Elle avait épousé un fou! Elle n'avait qu'une pensée : fuir, retrouver sa chambre de jeune fille, redevenir M^{lle} de Jandrieu puisqu'il n'y avait pas de M^{me} Fortis.

Elle regarda la pendule. Elle allait sonner deux heures.

André devina sa pensée :

— Il est trop tard pour que vous vous retirez, Madame. Je vous répète que puisque le hasard a fait que vous veniez ici à une pareille heure, vous pouvez y rester jusqu'au jour. Je dormirai dans mon atelier.

Une fois encore, il salua et, comme tout à l'heure, il disparut dans la profondeur sombre du salon.

Alors, instinctivement, d'un bond, Cécile se précipita vers la porte pour en pousser le verrou. Elle ne voulait plus le voir. Elle avait peur de le revoir. Toute seule, enfermée dans l'étrange chambre nuptiale, elle voulait essayer de se rendre compte de ce qui se passait, rassembler ses idées, chercher ce qu'elle allait faire...

— Voyons, voyons. Quoi?... Est-ce qu'il est fou? Il doit être fou!

Elle s'était assise dans le fauteuil où, tout à l'heure, elle le regardait, l'étudiait. Les coudes sur les genoux, les ongles aux dents, elle songeait. Deux heures! M. et M^{me} de Jandrieu, là-bas, parlaient d'elle sans doute et de son bonheur. Ils ne devaient pas être couchés. Son bonheur? Si elle allait leur dire ce qu'il était devenu, dès la première heure, son bonheur! Les pauvres gens! Que deviendraient-ils en la voyant réapparaître ainsi, en fugitive, dans la nuit?

— Non. Demain. Attendons à demain. J'irai demain.

Elle regardait la porte close. Avec ce verrou tiré, elle n'avait rien à craindre. Elle était bien chez elle. Elle attendrait le jour. Mais qu'elle serait longue cette nuit commencée!

Ses pauvres yeux pleins de larmes allaient aux fleurs de la cheminée — les tristes fleurs devenues funèbres. Il y avait parmi elles des orchidées aux formes bizarres — les fleurs, des visions macabres. La couronne blanche, les boutons des fleurs d'oranger souriaient,



CÉCILE VA REVOIR CELUI QUI EST DEVENU FOU

« Elle s'appuyait sur la rampe de bois sculpté. Elle sentait son cœur battre. Elle était tentée de redescendre ».
(Page 250, col. 2).

tout auprès, dans la lumière. Et rien n'était plus ironiquement navrant que cette parure de fête survivant à l'espérance écroulée.

Elle avait épousé un fou ! Elle était la femme d'un fou !

Rien ne l'effrayait plus dans la vie que cette maladie féroce supprimant un être, faisant d'une créature humaine une façon de pantin dont la démence tirait les fils. Et, à n'en point douter, l'être qui lui avait tenu les propos entendus il y avait un moment, n'était certainement pas en possession de sa raison. Et elle portait son nom ! Et de toute son âme elle s'était donnée à lui ! Et elle l'aimait ! Elle sentait même que dans son effroi une impression de pitié lui donnait l'envie de rouvrir cette porte et d'aller à lui — quelque sacrifice qu'elle fit — pour savoir s'il souffrait.

Ou était-il ? Dans son atelier ? La haut Et s'il appelait ? S'il avait besoin de secours ? Si personne ne répondait ?

— Je vais le voir. Il est impossible qu'il ne revienne pas à lui !

Mais elle s'arrêtait devant la terreur qu'elle avait de le retrouver impassible et résolu, répétant : « Il n'y a pas de Madame Fortis ! »

Tantôt elle se sentait prise d'un frisson de froid, tantôt, ouvrant la grille du calorifère, elle étouffait, envahie par la fièvre. Elle interrogeait la pendule. Elle écoutait les bruits de la nuit. Les heures sonnaient ; de vagues bruits de fiacres roulant au loin, semblaient d'indistincts murmures ; quelque sifflet de locomotive, plus lointain encore, déchirait la nuit comme une pointe aigüe enfoncée dans son bonheur.

Elle se sentait brisée d'ailleurs, ne voulant pas dormir, s'enveloppant de son manteau, et pourtant, peu à peu, dans l'assoupissement de la fatigue, se laissait glisser vers le sommeil, parmi ces confuses visions hypnagogiques d'avant le repos, où se mêlaient des visages souriants, le cortège, les musiques, les sourires de sa mère, les mots d'amour d'André, et le rire enfantin, dans la voiture, la voiture qui les emportait vers la vie, l'heureuse vie à deux. Et peu à peu, oubliant la désillusion et l'épouvante heureuse, bercée par ces images de joie consolante, M^{lle} de Jandrieu — celle qui était M^{me} Fortis et qui n'était pas M^{me} Fortis — s'endormit dans la chambre close qui, tout à l'heure, lui semblait menaçante comme un cabanon, lugubre comme une prison...

L E RÉVEIL. COMMENT UN PEINTRE PEUT AVOIR DEUX MANIÈRES.

Quand elle s'éveilla, il faisait jour. La grise lumière de novembre filtrait à travers les

rideaux. Elle se leva, sentant le frisson du froid. Elle se demandait comment elle se trouvait dans cette chambre qu'elle ne connaissait pas. Elle cherchait autour d'elle ses meubles familiers. Elle avait la sensation d'un rêve. Par la fenêtre, appuyant son front sur la vitre, elle regardait ce coin de paysage inconnu, le parc Monceau dont les arbres dépouillés découpaient leurs branches sèches sur la pâleur d'un ciel de neige.

Par la fenêtre que prolongeait un balcon de pierre, la solitude du parc, enveloppée d'une brume grise, lui donnait une impression d'éloignement soudain, comme si elle se fût réveillée ailleurs qu'à Paris, dans le silence d'une ville ignorée. Des touffes de chrysanthèmes, aux folioles jaunes et brunes tordues par la gelée, une longue pelouse où des ifs encore verts détachaient leurs silhouettes, les troncs noirs et les branches tordues des grands arbres sans feuilles, d'étranges silhouettes de paille jaune qui étaient l'armature contre le froid des palmiers enveloppés — et, là-bas, une tache blanche, des figures d'apparition et de rêve, le monument de marbre de Gounod, lui faisaient, avec la coupole de la rotonde, vaguement entrevoir dans le brouillard, l'effet de quelque cimetière où pas un visiteur ne passait, pas une ombre, par ce matin glacé...

Elle se sentait désespérément triste, perdue. La vue de ce jardin lui rappelait où elle était, qu'elle était. Quel réveil !

Ainsi, voilà où aboutissait ce pauvre roman d'amour commencé à Trouville et finissant là, comme dans un gouffre. Elle était la femme d'André et André, secoué par quelque névrose, était là, quelque part, sous ce même toit, mais séparé d'elle par cet étrange mal qui l'empêchait de la reconnaître. Maintenant, qu'allait-elle faire ? Rentrer au logis paternel ? Tout dire aux chers parents qui la croyaient heureuse ? Fuir ?

Mais c'était rompre brusquement tous les liens qui l'attachaient à André. C'était mettre entre lui et l'avenir de l'irréparable. Si elle patientait ? Si elle attendait ? Cette crise peut-être était passagère.

Oui, mais elle avait peur. Elle éprouvait une angoisse profonde à l'idée que son mari — son mari ! — pouvait reparaitre devant elle et lui dire de cette voix implacable qui semblait celle d'un juge parlant à une aventurière :

— Il n'y a pas de Madame Fortis !

Elle avait toujours eu l'instinctive horreur de cet atroce mal, la folie. En voyage à Dijon, elle avait visité avec ses parents la Chartreuse où sont recueillis les déments. Elle avait entendu leurs lamentations sortir des fenêtres ouvertes. Elle avait vu un malheureux amené



DEVANT L'ŒUVRE ÉTRANGE DE " L'AUTRE "

« Elle s'arrêta avant de lui parler, examinant la toile qu'André avait commencée. Elle fut stupéfaite ».
(Page 251, col. 1)-

en voiture, criant, appelant, les yeux hagards, de l'écume aux lèvres, emporté presque par les gardiens. Elle avait eu longtemps ces cris désespérés dans les oreilles. Avait-elle donc épousé un de ces déchets humains, et allait-elle entendre André appeler et se plaindre comme les fous de la Chartreuse?

Elle avait envie de sonner sa femme de chambre, et elle redoutait de la voir apparaître, lui annonçant quelque nouvelle tragique.

C'était une fille dévouée, Thérèse, que M^{me} de Jandrieu lui cédaient en la regrettant. Elle avait servi *Mademoiselle*, elle l'aimait. La mère était heureuse de la savoir auprès de Cécile.

— Thérèse me dira où il est peut-être!

Elle poussa le bouton électrique. Et maintenant elle regrettait d'avoir appelé. Si tôt? Et que penserait la femme de chambre lorsqu'on lui demanderait des nouvelles de Monsieur?

Le visage de Thérèse ne laissa paraître aucune expression d'étonnement et, à l'interrogation de sa maîtresse, la femme de chambre répondit que déjà M. Fortis était à l'atelier et avait sonné François, le domestique. Monsieur travaillait.

— C'est bien, Thérèse. Je vous remercie.

— Madame veut-elle que je la coiffe?

— Non, je me coifferai moi-même.

Elle voulait être seule, songer, pour prendre un parti. Elle sentait bien que sur sa décision, sur le geste qu'elle allait faire, elle allait jouer toute sa vie. Retourner à son logis de jeune fille, c'était abandonner André à sa destinée, abdiquer, divorcer dès le premier jour. Et elle éprouvait pour le malheureux qu'elle avait vu, quelques heures auparavant, si différent de lui-même, une pitié attendrie, une pitié de mère. A sa terreur de pauvre femme effrayée par la folie succédait, avec un besoin de dévouement, un appétit de sacrifice qui venait plus encore de l'amour que de l'instinctive charité féminine.

Il travaillait? Elle voulait le voir. Peut-être retrouverait-elle en lui maintenant le délicieux fiancé, doux, confiant, un peu mélancolique et d'une tendresse presque timide, dont la voix, si différente de ce ton sec et bref qu'elle avait entendu cette nuit, lui semblait une musique, écoutée parfois, les yeux clos, comme dans un bercement de rêve. Cet André-là, elle s'était donnée à lui du fond de l'âme. Ce n'était pas, malgré la banalité de la première rencontre, le mari quelconque qu'une jeune fille épouse pour échapper à la monotonie de la maison paternelle, pour s'affranchir et être libre, non, c'était bien l'élu, c'était bien l'époux attendu et choisi, c'était celui qui n'a

pas de nom et qui est *lui*, c'était l'homme dont elle avait juré de partager et dont elle voulait partager l'existence.

Elle ne voulait pas, même après l'affreuse épreuve de cette nuit de cauchemar, briser cet espoir en retournant chez M. de Jandrieu. Si même André avait été frappé de quelque mal subit, si l'épouvantable tête à tête devait se renouveler, eh! bien, le devoir, son devoir d'épouse, n'était-il pas là? N'avait-elle pas promis son dévouement à toute souffrance, comme elle avait promis son affection de toutes les heures?

— Il travaille! Je vais le voir. Et je ne dirai rien à personne. Et on ne saura rien. Rien.

Elle était habillée, la fatigue donnant à son joli visage d'enfant, une pâleur qui ajoutait à toute sa grâce un charme de souffrance. Elle sortit de sa chambre, traversa le salon vide et gagna l'escalier intérieur qui, tapissé d'œuvres d'art, de tableaux et d'armures, menait à l'atelier d'André. Elle s'arrêtait, de marche en marche. A mesure qu'elle montait, elle se sentait reprise d'un sentiment de peur. Si elle allait retrouver, la-haut, cette apparition aux noires prunelles impénétrables fixées sur elle comme sans pensée, indéchiffrables?

Elle s'appuyait sur la rampe de bois sculptée. Elle sentait son cœur battre. Elle était tentée de redescendre.

— Allons donc! Ce serait lâche!

A la porte fermée de l'atelier, elle frappa. Une voix répondit: « Entrez! » La voix d'André. Mais c'était la voix brève, la voix cassante, la voix hostile de cette nuit.

Ce n'était pas André qu'elle allait trouver là, derrière cette porte, c'était ce quelqu'un d'inconnu qui lui était apparu comme un spectre de malheur.

— Je ne veux pas le voir! Je ne veux pas le voir!

Elle prononçait, tout haut, ces mots qu'elle croyait seulement penser tout bas et, le geste impatient, involontairement, elle ouvrait la porte cependant et, dans le vaste atelier encombré d'œuvres précieuses, là-bas, assis devant sa toile, la palette à la main, elle apercevait André que la lumière de la vaste baie vitrée éclairait de son jour triste.

Le corps à demi penché sur sa toile, dans une attitude d'attention laborieuse, il ne leva même pas la tête, lorsque Cécile entra. Il paraissait pris d'une fièvre de travail, attiré, attaché à sa toile, hypnotisé par son œuvre même.

Cécile le regardait. Il avait enlevé sa cravate blanche, l'habit, jeté sur un fauteuil, et, en veston de velours noir, il avait repris sans doute sa vie de tous les jours. Des tableaux

de lui, des études de paysages, apparaissaient accrochés aux murs, parmi d'autres œuvres d'amis et tout ce vaste atelier, luxueux et artistiquement meublé, les tapisseries, les draperies, les drapeaux faisant un fond de pittoresque décor aux vitrines pleines de bibelots de choix, aux bustes de marbre sur leurs gaines, aux mannequins couverts d'armures anciennes ou japonaises, chevaliers du moyen âge ou samourai du temps des *Romans*, ce décor où chaque objet avait son prix, sa valeur et comme sa biographie, décelait le collectionneur impeccable et l'homme de goût. Lui, parmi ces toiles, ces tentures et ces marbres, semblait un ouvrier à la tâche dès le lever du jour et il laissa Cécile s'approcher jusqu'auprès du tabouret où il était assis sans même s'apercevoir qu'il y avait quelqu'un là.

Elle s'arrêta avant de lui parler, examinant la toile qu'André avait commencée. Elle fut stupéfaite.

Ce que le peintre cherchait, jetait la sur cette toile, ce n'était pas un de ces paysages dont la poésie pénétrante avait fait la réputation du jeune maître, poésie d'une tristesse douce, rêveuse, dégageant de la nature la tendresse consolante qu'elle a parfois, la marâtre ; c'était une vision macabre, où, parmi les ors et les couleurs, dans une apothéose de féerie où les pierreries eussent éclaboussé les yeux sous une éblouissante pyrotechnie — c'était l'Humanité, incarnée dans la diversité de ces types, vautrée devant une immense idole à tête de Bête écrasant des corps, broyant des nudités, faisant, comme le pressoir fait jaillir le vin du raisin, couler le sang de cadavres entassés, foulés aux pieds comme dans une épouvantable promenade de Jaggernag. Et ce monstre à face bestiale c'était le Veau d'Or, avec, derrière lui, comme deux spectres, la Famine et la Guerre : — la Famine, hâve, sinistre, comme anémiée de tout le sang, de toute la sève pompée par la Bête ventrue, avide et goulue ; la Guerre, toute saignante, hurlante, les bras nus, rouges de sang, comme son glaive était rouge, comme étaient rouges ses pieds pataugeant dans une boue de massacre. Et devant le Veau d'Or détalait les traitants et les courtisanes, les misérables et les tripoteurs, les ouvriers blêmes et les satisfaits obèses... Et une lumière bizarre, une lumière d'aurore ou d'incendie, enveloppait cette scène d'épouvante, l'étalage de ces corps écrasés par le poids de la Bête impassible, son muffle et ses bajoues dominant cette foule dans une lueur de vision d'Apocalypse.

Cécile en fut épouvantée. Elle recula instinctivement devant ce spectacle. C'était cette

évoquant peut-être qui hantait le cerveau d'André.

Elle voulut savoir. Elle appela :

— André !

Il releva la tête alors et la même expression qui, cette nuit, avait effrayé Cécile, passa dans ses yeux. Assurément, il était étonné de voir là, en son atelier, une visiteuse inattendue. Il hésita, un moment, à interrompre son travail, comme s'il eût cherché à se rendre compte de ce qui survenait, puis, — après un regard à son œuvre — se levant, il posa sur le tabouret son appuie-main et sa palette et demanda à Cécile, de ce même ton froidement poli, indifférent, qui l'avait épouvantée :

— Vous voulez me parler, Madame ?

Il lui fit signe de s'asseoir et elle obéit, voulant essayer de savoir ce qui s'agitait sous ce front, ce qui se passait dans ce cerveau malade.

Alors elle évoqua, avec une précision encore charmée par le souvenir, tout le pauvre roman, d'une simplicité exquise, qu'ils avaient vécu jusqu'à la fin de cette journée d'hier, jusqu'à cette horrible nuit. Elle essaya de réveiller dans cet esprit qui semblait obstinément sourd à ses paroles, de chères images, des mots, d'humbles faits délicieux, et elle se faisait tendre, caressante, suppliante.

Et toujours l'impassibilité de ce visage, la pâleur de ces traits comme figés dans la barbe noire, la morne expression de ces yeux profonds où elle ne pouvait rien lire — sortes de lacs noirs où tout s'enfonçait sans reflet, sans bruit — l'incompréhension où s'acharnait André, involontairement sans doute, la rendait peu à peu nerveuse, prête à crier. Elle se butait à une résistance obstinée, parlant à son mari, et lui parlant de lui-même, mais se rendant bien compte que ces souvenirs évoqués ne rappelaient rien à cet homme qui était là, et écoutait, indifférent.

Même, le nom de Fortis ayant été prononcé par Cécile, elle eut un frisson de véritable épouvante lorsqu'André répondit :

— Je le connais beaucoup. C'est mon homonyme. C'est un autre moi-même si vous voulez. Ce n'est pas moi. Les paysages que vous voyez accrochés là sont de lui.

Il montrait les études qui tapissaient les murs de l'atelier — vues de Fontainebleau, du Bas-Bréau, roches et ruisseaux des Vaux de Cernay, paysages de Chevreuse et la vallée de Bièvre, — des impressions de printemps ou d'automne, des effets de matin, des couchers de soleil, toute une série de sensations exquisées fixées là du bout du pinceau sur quelque panneau ou sur la toile.

— On nous confond parfois l'un avec l'autre

dans les journaux. Il a du talent, dit André, du ton d'un homme qui fait une concession à un art qu'il n'aime pas. Mais qu'est-ce que le paysage? Un croquis. La peinture, comme la musique, est faite pour exprimer des idées plus hautes, donner à l'humanité, qui les exige, qui en vit, les symboles, la vision des grandes chimères. Le paysage est un état d'âme, a-t-on dit, soit; mais il y a quelque chose de supérieur à cette peinture d'un coin de terre qui nous plaît, c'est la peinture de l'âme même! Saisir l'âme humaine par une symphonie, comme par la palette, peindre le mystère, l'insaisissable, voilà l'idéal! André Fortis ne connaît pas l'au-delà, il s'en tient à la nature visible, celle que la photographie peut rendre à la rigueur. Or, il n'y a que l'invisible en art, il n'y a que le rêve. Celui qui vit de l'existence commune va, vient, digère, dort, respire, vieillit. Il ne vit pas. Cet André Fortis, dont la signature est la même que la mienne, a beau exposer aussi au Salon d'Automne, c'est un artiste de talent, oui, mais un peintre pour médailles de concours.

Ainsi André parlait de son œuvre comme l'eût fait un étranger. Il se jugeait en critique. Il condamnait son propre effort en vertu d'un idéal nouveau qu'il portait en soi-même. Si elle n'avait eu la terreur de cette situation fantastique dans laquelle elle se débattait, Cécile eût pu croire à une plaisanterie de cet homme s'exprimant là sur les œuvres qu'il avait produites, comme si ces études, ces tableaux eussent été ceux d'un autre. Et le peintre qui jetait sur la toile la vision apocalyptique apparue là, ces chairs tordues, ces anatomies sanglantes, ce sinistre Roi du Monde, était bien en effet un autre, très différent du poétique paysagiste des soirs d'été, des sourires d'aurores sur les étangs argentés.

Cécile regardait ces études avec des yeux attendris, comme si elles étaient les images mêmes de ses illusions — tout ce qu'elle avait aimé dans cet André qui n'était plus la — ou qui, étant là, ne lui paraissait plus qu'un étranger, presque hostile.

Tout à coup elle poussa un cri, où il y avait de la joie et de la tristesse.

Elle avait aperçu, parmi ces études de forêts, ces sous-bois de Barbizon ou de Chailly, une toile récente, un bout de mer, une plage immense et, sur le sable fin, des silhouettes qu'elle reconnut tout de suite, son père, sa mère, et elle-même, à côté d'un jeune homme qui était *lui!*

— Ah! dit-elle, Trouville!

C'était Trouville, avec la toilette qu'elle portait le jour où il l'avait vue, avec le temps qu'il faisait, le beau ciel clair, la couleur de la

robe de M^{me} de Jandrieu, le coin de plage très précis, avec le décor des villas et des maisons normandes où ils s'étaient rencontrés.

Et, regardant André, désignant de la main l'étude lumineuse:

— C'est Trouville, dit-elle encore, essayant de réveiller un cher souvenir.

— Paysage parisien, fit André, sujet pour aquarelle. Je ne comprends pas.

Encore une fois, ou il jouait une atroce comédie, ou sa raison était perdue. Elle ne voulait plus prolonger son séjour dans l'atelier. Elle y étouffait.

— Je vous demande pardon d'être venue!

Il se dressait entre elle et sa toile, comme s'il eût voulu garder pour lui seul le secret de son œuvre.

— Oh! je puis être interrompu quand je travaille!

Il porta à son front le maigre index de sa main droite:

— Mon œuvre est là, dit-il.

Et les yeux noirs, tout à l'heure sans expression, eurent un éclair rapide, comme illuminés de fierté.

Il répéta: *là*, avec joie, et Cécile, par la porte entr'ouverte, le vit avant de redescendre l'escalier, se rasseoir sur le tabouret, reprendre la palette et, fiévreux, penché sur sa toile, se remettre vivement à l'œuvre — la toile, le sujet, la vision bizarre ayant un aimant invisible qui l'attirait, l'appelait, le tenait.

CÉCILE FORTIS ABANDONNERA-T-ELLE LE MALHEUREUX DÉMENT?

Elle rentra, désespérée, dans sa chambre, et le problème se posa de nouveau pour elle: Allait-elle fuir? Allait-elle rester? Frapper au cœur ses parents en leur disant la vérité? Ou se condamner à vivre en tête à tête avec un fou?

Un fou? Était-ce bien un fou? Le ton précis de ses paroles, la façon dont il jugeait l'œuvre de ce Fortis auquel il semblait étranger, gardaient l'expression la plus nette, la forme en apparence la plus raisonnable. Mais, quelque ignorante qu'elle fût des caractères de la démence, Cécile savait bien que les fous gardent dans leurs visions ou leurs manies une logique déconcertante.

Elle savait aussi, elle espérait que la folie peut se guérir.

— Je resterai auprès de lui!

Oui, c'était son devoir. André reviendrait peut-être à lui bientôt. Et d'ailleurs, elle épargnait à son père, à M^{me} de Jandrieu, une douleur épouvantable. « Qu'ils ne sachent rien! » Souffrir un peu, souffrir pour eux, devenait

même, en sa pensée, une sorte de joie amère. Elle était de ces femmes nées consolatrices, infirmières de l'âme, qui ont un appétit de sacrifice. Toute jeune, dans une crise d'exaltation religieuse, au fond d'une chapelle d'église, elle avait mentalement fait vœu de se faire religieuse. Et le doute lui était venu de savoir si elle n'était point coupable de n'avoir point tenu son serment. « Serment d'enfant, lui avait dit l'abbé Vibert. J'avais bien juré de me faire militaire! »

Eh bien ! ce serment intérieur, cri d'un accès de mysticisme, elle le tiendrait à présent. Elle serait, auprès de celui qui était son mari, la Sœur de Charité, la surveillante de toutes les heures. Souffrait-il? Ce qui est certain, c'est qu'elle était là pour l'empêcher de souffrir.

— Je resterai, je resterai.

Sa résolution était prise. De sa vie qui lui semblait brisée, elle ferait un devoir, attendant la fin du cauchemar sinistre, comptant sur l'avenir.

Elle s'inquiétait seulement de savoir ce que penseraient de l'attitude d'André, de ses propos, de l'étrangeté de son état d'esprit, les domestiques. Pourrait-elle dissimuler à ces témoins de toutes les heures le changement subit des idées, des actions de son mari? Ils observent tout, cherchent à tout deviner. Ils s'apercevraient bientôt du trouble de ce malheureux cerveau. Alors, Cécile se disait que si André consentait, ils pourraient partir, seuls, pour le Midi, l'Italie, l'Égypte — il choisirait — et dans le tête-à-tête de ce voyage de guérison, elle pourrait essayer de le reprendre, de retrouver en lui celui qu'elle aimait. Projet impraticable. André, attiré par son œuvre, hypnotisé par cette toile qu'il couvrait, la-haut, d'une composition bizarre, terrifiante, ne consentirait jamais à quitter son atelier, à suivre celle qu'il appelait *Madame* et ne semblait même pas reconnaître.

La pauvre créature se sentait comme perdue dans un brouillard opaque. De quelque côté qu'elle souhaitât se diriger, elle se heurtait à une impossibilité. Le mieux était de se fier au hasard dans sa vie à la dérive. En attendant, encore une fois, elle était bien résolue à rester. Il adviendrait ce que le sort voudrait.

Et, tout à coup, comme elle se demandait si elle allait, à l'heure du déjeuner, faire prévenir André ou essayer encore en remontant vers son atelier, de le ramener à elle, de le ressaisir et de le retrouver, quelqu'un frappa à la porte de sa chambre et, effrayée, redoutant elle ne savait quel malheur, elle s'écria :

— Qui est là?

— Moi, dit une voix, très douce.

Elle la reconnut, cette voix. C'était celle d'André, non pas de cet André froidement impassible qui laissait tomber ses paroles d'un ton sec, non, la voix pleine de tendresse qui, pendant les douces heures des fiançailles, lui avait, tout bas, à l'oreille, parlé de l'avenir, des rêves à deux, de mariage, d'amour. Oh ! il n'y avait pas à douter ! C'était bien la même caresse musicale et délicieuse, celle qu'elle écoutait en fermant les yeux, dans le petit salon, chez son père, alors que, la main dans la main, André lui parlait.

Ce nom alors jaillit de ses lèvres : André ! Elle se précipita vers la porte. Là, souriant, la contemplant avec une indéfinissable expression de tendresse à la fois mélancolique et joyeuse, il était sur le seuil. Il semblait ne pas oser avancer, timide, ou plutôt heureux de regarder dans le cadre de cette chambre fleurie, celle qui était sa femme.

Elle alla à lui, les mains tendues, prête à se jeter à son cou, sentant des pleurs de joie lui monter aux yeux.

— C'est vous, c'est bien vous !

Il s'avança, ferma la porte, la prit dans ses bras.

— C'est toi !

Et ce tutoiement lui parut d'une infinie douceur comme la preuve même de la disparition du cauchemar.

— Comment avez-vous passé la nuit? demanda André.

Elle sentait dans le ton de la question une inquiétude vague et les yeux noirs du jeune homme l'interrogeaient avec une sorte d'angoisse légère, mais qu'un rayonnement heureux emportait bien vite.

Ils avaient, ces yeux, une tendresse enveloppante et suppliante, si différents de ces yeux aux prunelles glacées, qui s'étaient fixés sur elle lui faisant peur. Leur regard était redevenu ce regard clair et franc qui cherchait une âme au fond d'autres regards comme une sensation au fond d'un paysage, regard de piété et d'artiste, regard d'amoureux et qui rendait à Cécile toute la joie retrouvée.

Elle n'osait pas lui dire qu'elle l'avait attendu. Elle ne savait pas s'il s'était rendu compte de la crise passagère qu'il avait subie. Elle ne voulait pas interroger, elle ne voulait pas savoir. Il était là, il lui souriait, il lui parlait. Il était redevenu lui-même. Adieu, le souvenir de la vision affreuse ! La vie continuait, reprenait. Elle bénissait la vie.

André avait cependant la sensation indistincte d'une lacune dans les dernières heures vécues. Ses questions mêmes le prouvaient à Cécile. Il l'interrogeait, lui demandait si rien n'était venu la troubler, cette nuit. Lui — il

s'en souvenait bien — oui, il s'en souvenait, — il s'était assoupi, dans sa bibliothèque, là, tout près, et venait de s'y retrouver, endormi dans le même fauteuil, un volume de Musset à ses pieds.

Comment était-il revenu là? Qu'était devenu le tableau bizarre qui avait épouvanté Cécile? Comment André avait-il fait disparaître (ainsi ferait un criminel des traces de son crime) les vestiges, les preuves de sa seconde vie? L'autre seul eût put répondre qui, mathématiquement, avait accompli un acte dont le véritable André ne se souvenait même pas et, obéissant à cette autre conscience, rangeait, cachait, dérobait son œuvre à la vue — et faisait place à un être nouveau continuant, dans un même corps, une vie nouvelle. Mêmes traits, âmes différentes.

— C'est la première fois que Musset me pousse au sommeil, dit André Fortis en riant. Un sommeil étrange qui m'a pris tout à coup... Avez-vous pensé à moi, Cécile, pendant que je dormais ainsi, tout près de vous?

— Tout près de moi?

— Dans votre sommeil d'enfant m'avez-vous appelé? Il me semble, lui dit-il, tout bas, effleurant la chair de son oreille rose, que je t'aurais entendue!

Elle frissonnait. C'était bien André qui parlait cette fois. Et cette espèce d'accès de folie n'était donc qu'un somnambulisme passager dont, au réveil, il n'avait pas le souvenir. Elle ne voulait même pas songer à tout ce qu'aurait de redoutable une telle crise qu'une émotion quelconque, inattendue, pourrait renouveler. Elle avait été si effrayée cette nuit et tout à l'heure encore, en se heurtant à elle ne savait quel mannequin ambulante, quelle statue mouvante, qu'elle se laissait aller, sans analyser, sans prévoir, à cette joie de retrouver André, tel qu'il était, avec son charme et son sourire.

— Mais est-ce absurde, ce sommeil! disait-il. Et, il y a un moment, en me réveillant dans ce fauteuil, je me suis demandé où je me trouvais. Le froid m'avait saisi. Je grelottais. J'ai réchauffé mes mains à la bouche du calorifère. Et j'ai pensé que si je me retrouvais dans le palais d'une fée, la bonne fée, la douce bonne fée, c'était toi!

Elle avait pris entre ses mains les doigts encore glacés d'André et les réchauffait de son haleine.

— C'est absurde, répétait André. Une sorte de main qui s'abat sur le crâne... Une torpeur douce... Et ce réveil dans le froid du matin!...

Il ne se rendait pas un compte exact de la sensation subie. Il semblait chercher, interroger sa mémoire.

— Ne pense plus à cela, dit-elle. Je t'aime. M'aimez-vous, André?

— De toute mon âme!

— Et tu m'aimeras toujours?

— Toujours.

C'était la même expression profonde des mots répétés dans le tête-à-tête du coupé, il y avait si peu de temps — si peu de temps — un siècle pour Cécile qui, un moment, avait entrevu l'épouvante d'une catastrophe. C'était le même éternel duo des amoureux au seuil de la vie. Elle aussi, Cécile, croyait à quelque mauvais rêve. Vision disparue, ce qui s'était passé cette nuit! Était-elle bien certaine d'avoir vu cet autre André, sinistre et implacable?

— Je voudrais voir ton atelier? dit-elle.

— Mon atelier?

Il paraissait étonné.

— Oui. Je ne le connais pas. Je voudrais voir des toiles commencées, des esquisses...

— Oh! je n'ai rien de présentable, même à toi. Depuis mon tableau du dernier Salon je n'ai rien commencé. J'étais tout à toi. Il m'eût semblé que donner quelque temps à ma peinture c'était te voler les heures que je te devais.

Il dit avec une grâce charmante :

— Cela] prend du temps, le métier de fiancé!

— N'importe, fit-elle. Je voudrais voir!

— Allons voir, Madame!

Et, prononçant d'un ton de caresse, ce mot *Madame*, que les lèvres de l'autre faisaient si dur et comme hostile, il tendit son bras à Cécile qui, s'y appuyant, remonta marche à marche, avec des sourires, cet escalier gravi le matin avec des battements de cœur. Elle s'arrêtait parfois pour lui dire :

— Alors, c'est bien vrai? Je ne rêve pas? Nous sommes chez nous?

Mais elle avait peur, à mesure qu'elle approchait de l'atelier, d'éprouver tout à coup une déception profonde, de retrouver l'autre André, l'André redoutable, en revoyant le tableau sinistre, apocalyptique, qui l'avait effrayée si peu de temps auparavant.

André ne venait-il pas de dire qu'il n'avait rien fait, rien, depuis le Salon dernier?

Et cette toile — et ce *Veau d'Or*?

Elle poussa, bien qu'elle voulût se dominer, un cri de surprise en entrant dans l'atelier et en regardant le chevalet. Le *Veau d'Or* n'y était pas.

Sur le chevalet vide, aucune toile. Le tabouret, les pinceaux, la palette étaient loin.

— Voilà mes esquisses, dit André en montrant les études accrochées à la muraille. C'est tout ce que je pourrais offrir.



ANDRÉ REDEVIENT LUI-MÊME

Il s'avança, ferma la porte, la prit dans ses bras ». (Page 253, col. 2)

— Et c'est toute une existence de poète du pinceau ! ... Oh ! je dis la vérité !... Si je trouvais un tableau indigne de vous, vous ne savez pas, André ?...

Elle s'arrêta.

— Non, j'aurais peur de te fâcher...

— Me fâcher ? moi ?... Jamais par exemple. Eh ! bien, si vous ne trouviez pas un tableau digne de moi... Oh ! les grands mots ! Vous allez me rendre vaniteux, Madame. Eh ! bien ? Il attendait la réponse en l'attirant à lui, ses lèvres posées sur les blonds cheveux.

Elle lui répondit blottie dans ses bras ;

— Eh ! bien, je vous demanderais de l'effacer.

— Ah ! bah ? dit-il.

— Oui, je veux que mon mari, mon cher mari, ne fasse que des chefs-d'œuvre !

— La consigne est d'être génial ! fit-il en riant. Diable ! Allons ! on tâchera !

Elle le regarda bien en face.

— Et vraiment, tu n'as pas d'autre tableau commencé dans ton atelier ?

— Vrai. Pas d'autre tableau.

— Il n'y avait pas de toile placée ce matin sur ton chevalet ?

— Ce matin ? demanda-t-il un peu inquiet. Pourquoi ce matin ?

Il avait froncé les sourcils comme cherchant ce que Cécile voulait dire.

Elle comprit qu'elle allait le troubler, l'inquiéter.

— Je dis ce matin, je pourrais dire hier...

— Je ne suis pas entré dans mon atelier depuis trois jours. Personne n'y est entré. Quelqu'un vous a dit qu'il y avait une toile sur mon chevalet ?... Quelle toile ? Qui a vu cette toile ? Je n'ai commencé aucun tableau, aucun... Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Pour rien, dit-elle. Je trouve triste un chevalet vide, alors, je pensais...

— Eh bien ! dit André, mon premier tableau sur le chevalet ce sera, tiens, ce Trouville dont l'esquisse est là-bas, et si je retrouve l'impression de cette heure de clarté, — tu te souviens, tu te souviens... — ce sera le chef-d'œuvre que tu exiges !

Elle regardait le paysage d'une finesse exquise, le bout de mer, la plage, les villas, cette étude en pleine lumière qui l'avait frappée tout à l'heure et qui, fixée par André Fortis, contenait une minute de sa vie...

Si elle n'eût pas retrouvé là ce coin de terre normande que dédaigneusement l'autre — car elle ne pouvait lui donner que ce nom — déclarait un sujet pour aquarelle, abandonnait à quelque miss anglaise, elle eût pu croire qu'elle avait rêvé, qu'elle n'était pas entrée dans cet atelier, qu'il n'y avait jamais eu de tableau sur ce chevalet, et que la vision sinistre, avec cet amas de chairs écrasées par la Bête Immonde, n'existait pas.

Le tableau lugubre avait disparu. André disait la vérité, il n'avait pas entrepris une œuvre nouvelle. Une sorte d'être inattendu, de passant, quelque visiteur fantastique, était venu pour disparaître. Et c'était maintenant Cécile qui se demandait si vraiment elle avait eu la vision réelle de cette toile qui n'était plus là, et si toutes ses angoisses de cette nuit n'étaient pas une hallucination, si elle n'avait pas vécu, d'une vie bizarre, un rêve éveillé.

Peu lui importait ! Elle éprouvait une telle joie à retrouver André aussi confiant, souriant, aussi amoureux que la veille !

Elle n'avait plus de crainte. Avec cette facilité que donne une illusion heureuse, elle fermait les yeux et s'abandonnait à la joie du bonheur retrouvé. Ah ! le cauchemar de cette atroce nuit ! Il était loin, très loin, si loin !

— Tu m'aimes ? disait-elle doucement en appuyant sur l'épaule d'André sa fine tête blonde.

Et lui, de cette voix si différente de l'âpre accent de la vision mauvaise, lui répétait le mot éternel des éternelles amours :

— Je t'adore !

JULES CLARETIE
de l'Académie Française.

(Illustrations de MACCHIATI.)

(A suivre.)



Je sais tout



SOPHIE PAR ABEL FAIVRE

